

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 15  
Montreal, 8 Septembre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



L'AMOUR MATERNEL.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; Cie,

Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de Journaux Illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 8 SEPTEMBRE 1900

### UN DIPLOMATE



Lui. — Permettez-moi, mademoiselle Black, de vous accompagner. Je vous crois trop femme d'église pour continuer à m'en vouloir.

Elle. — Hum! Je pense qu'on ne pourrait vous faire le même compliment. Je vous ai vu dormir durant le sermon.

Lui. — Je vous ferai un aveu: je rêvais à vous.

### CAUSERIE

Comme suite à ce que disait le docteur Caradee, — cité dans la dernière causerie, — je donne maintenant l'opinion d'un autre spécialiste, le docteur Gall, sur une question très importante en rapport avec l'enfance.

L'excès en tout est un défaut, dit un proverbe devenu banal à force d'être répété. Trop alimenter les enfants, mes chères lectrices, revient à ne pas les alimenter du tout, car, par ce procédé, on amène, chez eux, de la diarrhée, des vomissements, des urines épaisses et, par suite, de l'amalgamement et du dépérissement.

Les nourrir avec des substances comme la viande de bœuf ou de mouton, c'est s'exposer encore à courir à un désastre. Ce sont là, en effet, principes essentiellement échauffants et incendiaires, le plus souvent non assimilables pour l'estomac des bébés, d'autant moins assimilables que les enfants en bas âge sont privés de dents ou, tout au moins, ayant une dentition incomplète doublée de gencives molles, mâchent mal les aliments fibreux qu'on leur sert.

Et puis, il y a encore une autre raison qui s'oppose à ce qu'on donne aux bébés des côtelettes ou des biftecks saignants, c'est que, chez eux, les glandes dites à *pepsine*, dont le suc est chargé de digérer la viande, sont incomplètement développées.

Une expérience concluante a été faite autrefois, à ce sujet, par un éminent et regretté savant, le docteur J. Guérin. Ayant nourri de jeunes chiens avec de la viande, il s'est aperçu bientôt qu'ils devenaient rachitiques.

Vraiment, est-ce à ce résultat négatif que comptent aboutir ces pauvres ouvrières qui, sur leur maigre salaire, prélèvent quelques pièces blanches pour procurer à leurs enfants un aliment inutile, nuisible même.

Qu'est-ce que cette observation prouve? C'est qu'il y a un temps pour tout.

La question de la viande se pose en général au moment du sevrage.

Eh bien, je n'hésite pas à dire que c'est le plus détestable moment pour modifier du tout au tout le régime alimentaire des bébés. On ne passe pas ainsi brusquement du lait au jus de viande ou à la viande sans que les organes digestifs éprouvent de ce changement un effet plutôt fâcheux.

Est-ce à dire qu'il faut attendre que la dentition soit complètement terminée pour donner de la viande aux enfants?

Non. Vers quatorze ou quinze mois, on est autorisé à donner un os de poulet ou de mouton à sucer aux enfants, puis, tout doucement, à mesure que les dents augmentent, on les met à l'usage de la viande hachée menu et *bien crüe*. Voyageant en Allemagne, il y a quelques années, il a vu servir aux bébés de dix-sept à vingt mois un aliment qui a semblé pour eux excellent. Avec de la mie de pain on hache de la viande crue. Ce mélange, auquel on donne la forme d'une côtelette, est entouré d'un papier légèrement beurré et est mis sur le gril à cuire, tout comme une côtelette en papillote.

C'est ce que l'on appelle la côtelette d'enfant.

Ce que je viens de dire de la viande en nature, je le répéterai aussi pour le jus de viande qui a, en outre, le grand inconvénient de donner souvent aux enfants le ver solitaire.

En résumé, tenez-vous en réserve vis-à-vis de la viande.

MISTIGRIS.

### ENCORE TOTO

Toto. — Maman, j'ai entendu Madame Aspice dire que papa et vous ne devriez bien pas laver votre linge sale en public, et je lui ai dit que vous ne le laviez pas en public non plus, parce que vous savez bien qu'il n'est pas nécessaire que les gens voient combien il est vieux. Vous le lavez toujours à la maison, le linge, hein? maman, et vous le mettez sécher dans la mansarde.

### POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Le ministre français. — Tous les soirs, bals, fêtes, gala, soupers... C'est tellement éreintant, madame, que c'est à peine, au ministère, si nous avons le temps de penser à la Chine!

### ROND-DE-CUIRISME

L'oncle Penoute. — Est-ce mon train?

Le chef de gare. — Non, monsieur. (Le train part.)

L'oncle Penoute. — Quand est le prochain train pour Louisville?

Le chef de gare. — Demain matin à huit heures quinze. Celui qui vient de passer était justement le dernier ce soir.

L'oncle Penoute. — Mais, je vous ai demandé si c'était le mien?

Le chef de gare. — Oui monsieur et je vous ai dit non, ce train est la propriété de la compagnie du Pacific Canadien. Bonsoir.

### UNE GARANTIE

Elle. — Si nous n'étions mariés, Georges, voudrais-tu encore m'épouser?

Lui. — Oui, chérie.

Elle. — Comme tu es bon! Mais en es-tu bien sûr?

Lui. — Parfaitement, car je ne connais pas une autre femme qui puisse cirer mes chaussures comme tu le fais.

### PAS DE DANGER!

Balandard. — Dis donc, Giraudot, ta redingote est passablement râpée, pourquoi n'en portes-tu pas une autre?

Giraudot. — Hum! Ma femme m'a dit qu'elle ne sortirait pas avec moi tant que je porterais celle-ci, et tu comprends...

### LES INCOMPATIBLES

Boff. — Comment se fait-il que Tiff et sa femme sont toujours à couteaux tirés depuis qu'ils demeurent à Outremont.

Toff. — Oh! c'est peu compliqué. Tiff veut élever des poulets, sa femme veut cultiver des fleurs.



— Dites donc, mon brave, c'est le pays des ânes ici, n'est-ce pas?  
— Heu! hou! vous savez... il en passe plus qui n'en demeure...

## CHANGEMENT A VUE



I

—Une heure de retard, il a dû lui arriver malheur... oh mon Dieu! mon Dieu! une femme si bonne, si douce, si aimante... que vais-je devenir!



II

—Ah! te voilà enfin, chérie... dis vite, que t'est-il arrivé... une chute, une syncope...  
—Mais non, une station un peu longue chez ma modiste... il ne m'est rien arrivé du tout.



III

—Comment, il ne t'est rien arrivé... Ah! c'est bien toi, cela... Vilaine femme, mauvaise épouse, méchante créature...

## FANTASIE RURALE

*La route est quie. On est descendu. Les charnux  
Soufflent devant l'auberge. On voit sur la voiture  
Des objets singuliers, jetés à l'aventure :  
Des loques, une pique avec de vieux chapeaux.*

*Une femme, en riant, écoute les propos  
Autour-ux d'un grand drôle à la maigre structure :  
Le père noble boit et le conducteur jure :  
Le village s'émeut de ces profils nouveaux.*

*—En route! — Et l'on repart. L'un, sur l'impériale,  
Laisse pendre une jambe exsuyée. Au loin,  
Le soleil rit, et l'air est plein d'odeur de foin.*

*Destin rêve, à demi couché sur un malle,  
Et le Roman Comique, au coin de la forêt,  
Trouve un chemin rapide et creux et disparaît.*

A. GLATIGNY.

## MOSAÏQUE

Une grave question, dit M. Mauvrac, pendante depuis fort longtemps, vient enfin d'être tranchée par l'Académie.

Les quarante immortels — qui sont toujours beaucoup moins que ça, entre parenthèses — avaient été consultés sur ce point :

—Doit-on dire *un* ou *une* automobile?...

Nous avons parlé de ce litige dans le *Samedi*, l'automne dernier.

Les peuples sans nombre attendaient, prosternés sous un nuage sombre — pour la rime — que l'Académie eût dit comment il fallait dire.

Ils étaient très partagés, les peuples susdits, car les uns tenaient énergiquement pour le masculin, tandis que les autres soutenaient, non moins mordicus, ce sexe auquel nous devons M<sup>me</sup> de Sévigné et autres très notoires femmes de lettres.

J'ai l'amer regret de faire savoir à mes charmantes lectrices que le féminisme n'a pas triomphé.

C'est le genre masculin qui l'a emporté, sous la coupole, ce qui fait que nous aurons d'ores en avant, la satisfaction de savoir que nous sommes écrasés par un engin appartenant à ce sexe auquel nous devons ces messieurs de l'Institut... puisque jusqu'ici, les dames n'y entrent pas, si ce n'est pour les réceptions académiques...

Par exemple, il y a une chose qui doit consoler les nombreux et fervents adeptes de féminisme.

L'article masculin — devant le substantif *automobile* — n'a triomphé qu'avec peine.

Quelques académiciens galants voulaient qu'on féminisât le nom du redoutable véhicule qui file... comme une lampe à pétrole, on laissant derrière lui cette odeur d'huile minérale qui produit sur notre système olfactif une impression... particulière.

D'autres immortels faisaient valoir que le genre masculin convenait mieux au susnommé automobile, à cause de ses résultats meurtriers.

La lutte fut chaude... 40 centigrades à Pombro. Des esprits conciliants — il y en a dans tous les milieux, et par toutes les températures — proposèrent un de ces moyens termes que le public n'accepte jamais.

—Coupons la poire en deux! s'écriaient ces sages. — Ne disons ni *un*

ni *une* automobile... appelons ça *teuf-teuf*, et qu'il soit du sexe masculin, comme tout ce qui est laid...

L'Académie française recula devant ce mot barbare... elle conserva le nom d'automobile, et le fit masculin, comme de juste, à cause de la laideur de l'engin auquel nous devons nos meilleurs écrasements.

\* \* \*

Des enquêtes faites de divers côtés ont établi que les coups de foudre vont se multipliant. En Allemagne, par exemple, la proportion était de 161 bâtiments frappés par million, de 1876 à 1883, et de 1884 à 1891, cette proportion s'était élevée à 259.

Une enquête tout récemment instituée pour la Bavière a prouvé que, pendant la période 1833-1897, la moyenne des sinistres a sextuplé.

De 1833 à 1842, la moyenne était de 31 par million de bâtiments assurés, et elle s'est élevée à 190 pour la période 1888-1897.

Il résulte en outre de ces recherches, dues à M. von Bezold, que les maximums dans le nombre des taches solaires correspondent à des minimums dans le nombre des sinistres dus à la foudre. Il semble donc qu'on se trouve en présence d'une période de longue durée, dépendant de causes météorologiques ou cosmiques.

Cependant il faut considérer que l'accroissement du nombre des sinistres a commencé précisément à une époque où l'extension du commerce et de l'industrie a donné lieu à une multitude d'établissements; et qu'il n'est pas non plus impossible que les fils électriques, les voies ferrées et aussi les quantités énormes de fumée déversées continuellement dans l'atmosphère par les établissements industriels exercent une influence sur la production des décharges d'électricité.

Les morts dues à la foudre ont été, en Amérique, dans le cours de l'année 1899, bien plus fréquentes que les années précédentes.

Le nombre des personnes tuées ou ayant succombé à leurs blessures, a été de 562, et 820 personnes ont d'autre part, reçu des blessures de gravité variable, depuis le simple choc jusqu'aux brûlures et à la paralysie temporaire.

Le plus grand nombre des accidents, soit près de 50%, s'est produit au dehors ou à l'air libre; les accidents survenus aux personnes dans les habitations représentent aussi une part importante (31%), et enfin 11 des accidents sont survenus à des personnes abritées sous des arbres et 5% à des personnes réfugiées dans des granges.

\* \* \*

Une grande fabrique de produits chimiques d'Angleterre vient d'informer les pharmaciens, ses clients, que tout le phosphate de soude qu'elle a vendu, depuis le 15 novembre 1899 jusqu'à la fin d'avril 1900, renferme une dangereuse proportion d'arsenic, par suite d'une singulière erreur de manipulation. Les directeurs de la fabrique prient les pharmaciens de leur retourner aussitôt que possible tout le phosphate de soude qui leur reste en magasin.

On comprend, sans peine, l'émoi des pharmaciens qui ont vendu à leurs propres clients de ce phosphate de soude à l'arsenic... sans le savoir.

Dire qu'il y a des gens qui, peut-être, sont morts de cette erreur de manipulation, et dont la mort sera restée entourée de mystère!

Qui sait si l'arsenic ayant été trouvé dans le corps de ces victimes, des innocents n'auront pas été accusés d'un empoisonnement qui n'est que le résultat de l'erreur ci-dessus!

OXYGÈNE.

## L'IMPROVISATION INTERROMPUE



Depuis qu'à votre fenêtre  
Je vous ai vue paraître,  
O Etoile du soir !  
Vous êtes tout mon espoir.



Je braverai pour vous  
Et les lions et les loups,  
Le feu du ciel et de la terre.  
Voyez, mon amour est sincère.

## LES PIEDS

*Je suis le barde formidable,  
Le chanteur héroïque des pieds,  
Et je veux, dans cette ballade,  
-- D'une forme un peu relâchée,  
Je veux chanter  
Les pieds poilus, les pieds nicklés,  
Les pieds truffés !*

*Des pieds ! des pieds ! toujours des pieds !  
Partout des pieds !  
Des pieds vilains et des pieds beaux !  
Et d'autres pieds, estropiés,  
Qui sont encore des pieds bots.  
Moi, j'ai deux pieds :  
Déroulé en u presque six...  
Je veux chanter,  
Les pieds de table, les pieds de lit,  
Les pieds poilus, les pieds nicklés,  
Les pieds truffés !*

*Il y a des pieds adorables,  
Petits petons de femmes, d'enfants :  
Mais il y en a d'insupportables,  
Comme des pieds odoriférants !  
Je suis le barde formidable,  
Et cetera... et cetera...  
Je veux chanter  
Et cetera... et cetera...  
Les pieds truffés !*

*Ils sont légion ! ils sont foute !  
Pitié, ribouais ! pitié, pieds !  
Vous êtes trop ! moi tête roué !*

*Pitié ! pieds Sainte-Menehould !  
Pitié, pieds de cochon pennés !  
Je le suis aussi ! pitié !  
Je vais chanter  
Les pieds poilus, les pieds nicklés,  
Les pieds truffés !*

*L'arme au pied, sur le pied de guerre,  
La France fuit le pied de grue en face  
(de l'Angleterre...  
(Mes vers ont un nombre de pieds  
Illimité ;  
Ils n'en sont pas moins immortels,  
Je le jure au pieds des autels !)*

*Mon Dieu ! mon Dieu !  
Je suis un barde bien piteux !  
Voilà que j'ai épuisé  
Tout mon stock de pieds,  
Et je n'ai encore chanté  
Ni les pieds poilus, ni les pieds nicklés,  
Ni les pieds truffés !*

*Quand je partirai, les pieds devant,  
Pour dormir à trois pieds sous terre,  
Si tu veux que je sois content  
En cette ballade dernière,  
O Dieu ! bon Dieu ! grand Dieu clément !  
Le soir de mon enterrement  
Fais chanter désespérément  
En mon honneur par les élus :  
Il n'est déjà plus !*

XXX.

## APPARTEMENT A LOUER

Heureux et tranquille, M. Flanelle demeurait depuis dix-huit ans dans une maison paisible. Au premier, restait une vieille dame qui avait peur des voleurs, et qui ne faisait jamais de bruit ; occupée qu'elle était toujours à écouter si on ne crochetaient pas sa serrure. Au second un ménage de lettres ; la femme faisait des vers, et le mari travaillait à un grand ouvrage de concours pour une académie de province : *De l'influence du tabac à priser sur le développement du commerce des dessous de plat, ou quelque chose de ce genre*. Au troisième, M. Flanelle rentier, qui déjeu-

nait au café voisin, se promenait tout le jour, et qui se couchait le soir à neuf heures, sans chandelle, dans la crainte d'incendier son domicile.

Et c'était tout, plus personne. On aurait entendu une mouche voler. C'est charmant pour une personne tranquille et qui aurait aimé dormir toute la journée.

Malheureusement la vieille dame mourut : elle fut remplacée par un ménage qui aimait la volaille, et qui, faute de jardin, élevait des oies dans la cuisine.

M. Flanelle ne détestait pas la musique : jeune, il avait même exécuté divers morceaux difficiles sur l'harmonica ; mais il goûtait peu le chant de l'oie.

D'un caractère paisible, il ne se plaignait pas, mais il donna congé, et nous le trouvons au moment où il cherche un toit paisible pour y abriter son anatomie.

M. Flanelle possède en toute propriété une cinquantaine d'années, un catarrhe et quelques rentes.

Ses rentes, on ne les voit pas, mais on voit bien son âge, et son catarrhe s'entend facilement.

M. Flanelle a perdu beaucoup d'argent dans le *virage en béton*, produit magnifique, dont on n'a vendu que pour trois francs à un Anglais, ce qui n'a pas couvert les frais de la compagnie ; de là un gros chagrin qui l'a un peu ratatiné, tout en lui laissant un air bonhomme.

Dans ses recherches, au milieu de ses pérégrinations, M. Flanelle aperçoit un écriteau de location suspendu à la porte d'une maison d'aspect tranquille. La concierge le conduit en bougonnant

au quatrième étage, habité par toute une famille.

Haletant, essouffé, M. Flanelle tousse comme le diable, s'appuie le long des meubles, s'éponge, crache et suffoque à moitié. L'homme et la femme — les locataires — échangent un coup d'œil, éloquent sans doute, car ils paraissent s'être compris ; on fait asscoir M. Flanelle, on lui offre un verre d'eau sucrée qu'il accepte, et la concierge, voyant qu'on ne lui offre rien, se retire d'un air très vexé, en tirant la porte derrière avec une violence dont on n'aurait pas cru capable une vieille femme à lunettes.

Cependant, M. Flanelle se remet peu à peu ; il remercie avec effusion ses bienfaiteurs, comme il les appelle, il leur dit son histoire des oies, avoue qu'il n'aime pas les ennuis, et quo, pour éviter un mot, il ferait tout au monde, etc., etc.

Les locataires écoutent faiblement, occupés qu'ils paraissent d'une idée qu'ils hésitent à émettre, quand la femme se lève avec un éclair de joie dans les yeux.

Elle échange un signe imperceptible avec son mari, et, en reconduisant le malheureux M. Flanelle, elle lui glisse dans la poche de son paletot la petite cuiller du verre d'eau.

— A quoi penses-tu donc, Agathe ? lui dit son mari, quand ils furent seuls.

— Laisse-moi faire, répondit-elle, nous le tenons ; il faudra bien qu'il y passe. Cours après lui ; rattrape-le ; au moment où tu verras un sergent de ville, demande-lui ce qu'il a dans sa poche, et quand il trouvera la petite cuiller, dis-lui que tu vas le faire arrêter s'il ne remonte pas nous aider à chercher la pince à sucre.

Dix minutes après, le vieux monsieur tranquille regrimpait les quatre étages d'un air absolument abruti et l'œil hagard.

— Madame je... hou ! hou... je vous... hou ! hou !... assuré bien que... hou ! hou !...

Son catarrhe refusait des siennes, et, avant qu'il pût reprendre haleine, on lui tenait l'aimable discours suivant :

— Monsieur n'aime pas les oies, non ; mais il aime les petites cuillers, ça se voit.

— Je vous... hou ! hou !

— Monsieur n'est qu'une vieille canaille, un filou, un vieux greudin.

— Mais, supristi, je... hou ! hou !

— Charmant ! monsieur se fâche ! admirable, vraiment !

— Enfin s'écrie Agathe, oui ou non, aviez-vous nos valeurs en poche ?

— Hélas !...

— Hélas ! oui, nous connaissons ça, vieux chenapan ! et c'est quand nous vous avons abreuvé de bienfaits, de prévenances, de soins et d'amabilités, que vous nous récompensez de la sorte !

M. Flanelle était atterré, car enfin il ne pouvait se le dissimuler, les preuves étaient là ! Quo dire ?

—A votre âge ! vieux drôle ! mugissait le mari. Mais savez-vous que, si nous étions méchants, nous vous ferions arrêter, coffrer, condamner.

—Tiens, Jules, disait madame, pour un rien j'irais chercher la police, le commissaire, la gendarmerie...

M. Flanelle se voyait déjà sur l'échafaud, prêt à être guillotiné sous les yeux de son voisin, avec des bandes d'oies tout autour de lui.

—Non, fille, dit le mari, pardonnons à ce vieux brigand, mais à une condition.

M. Flanelle commençait à douter de la loyauté de ses bienfaiteurs, et tenant d'une main son porte-monnaie, il occupait l'autre à préparer sa montre, heureux dans son malheur d'en être quitte à aussi bon compte.

—Oui, à une condition, appuya Agathe.

—Laquelle, monsieur ?... Parlez, madame.

—Eh bien ! c'est que vous allez dîner avec nous, espèce d'Ali-Baba, lui dit sévèrement le mari.

La foudre serait tombée dans la chambre, que, M. Flanelle n'aurait pas été surpris.

—Oui, dîner avec nous, vieux crocheteur, reprit Jules ; maintenant, écoutez-moi bien : le Dépôt ou le dîner, choisissez ?

—Dame ! j'aime encore mieux dîner, répond le malheureux Ali-Baba.

—Alors, c'est bien. Ne parlons pas de votre gredinerie et causons d'autre chose... Nous avons une fille, Ernestine, vous la verrez toute à l'heure ; nous voulons la marier.

—C'est que je ne suis plus bien... plus bien jeune, observa timidement Ali-Baba devenu rêveur.

—Ça ne fait rien à l'affaire ; ne croyez-vous pas qu'on vous demande votre main de filou pour Ernestine ?

—Eh bien ! alors, je ne vois pas...

—Taisez-vous donc, escroc, et écoutez, s'il vous plaît !

—Nous voulons la marier, mais nous n'avons pas le sou.

—Pas le sou n'est pas le mot, dit prudemment Agathe.

—Oui, ce n'est pas le mot, répond Jules, car Ernestine est un très beau parti ; elle doit hériter d'un oncle qui a trois cent mille francs à lui laisser, mais pour le présent, nous ne voulons pas nous dépouiller.

—Alors monsieur... je... je vois pas.

—Écoutez donc, Cartouche !... Ernestine est recherchée par un garçon très bien qui, lui aussi, a un oncle un peu démoli qui doit lui laisser toute sa fortune. Il est épris.

—Oh ! très épris, dit Agathe en se pinçant les lèvres et en hochant la tête.

—Très épris, oui, mais il hésite, craignant que l'oncle d'Ernestine ait encore beaucoup de temps à vivre... Or, cet oncle... il n'y en a pas et il nous en faut un.

—Mais c'est que je n'en ai pas sur moi.

—Comment ! pas sur vous ?... mais vous allez-nous en servir.

—Comment cela ?

—C'est très simple : le jeune homme vient tous les jeudis pour dîner avec nous ; c'est aujourd'hui jeudi, il va venir, vous êtes là par hasard, vous dinez avec nous, vous avez l'air d'adorer Ernestine, nous vous permettrons de la tutoyer ; mais vous n'aurez pas de vin pur, pour que vous ne disiez pas de bêtises au dessert... Bref, tout le temps du dîner, vous aurez l'air d'être de la famille, vous n'arrêterez pas de vous plaindre de l'estomac, et vous direz que vous souffrez de la pierre.

—Permettez, c'est que... ça manque de... comment dirais-je bien ! ça manque de délicatesse.

—Hein !... ah ! voilà qui vous va bien. Enfin, vous êtes libre ! Le Dépôt ou oncle, choisissez.

L'échafaud et les bandes d'oies reparaisant devant ses yeux, M. Flanelle, le front couvert de sueur et à moitié mort, opte pour le côté famille.

Il était temps, l'amoureux sonnait à la porte.

On entraîna lestement Ali Baba dans la chambre d'Ernestine ; Agathe fait la leçon à sa fille, pendant que Jules prévient le futur de la visite du vieux richard ; mais, quand tout le monde se trouve réuni dans le salon, jugez de la surprise générale en voyant le futur s'approcher de M. Flanelle, et lui dire avec l'accent du plus profond étonnement :

—Tiens ! mon oncle ! par quel hasard ?

CHARLES LEROY.

DÉSILLUSION

*Le magistrat.*— Vous devriez avoir honte de vous-même. Il a fallu deux constables pour vous conduire à la station.

*Boissanssoif.*— Deux ?... Mais j'aurais juré qu'ils étaient quatre, pourtant.

TENTATION INEFFICACE

*Johnny.*— Papa, donnez-moi donc un sou pour ce pauvre aveugle.

*Papa.*— Voici. (*Au bout d'un instant.*) Le lui as-tu donné ?

*Johnny.*— Bien, pas précisément, papa. Je l'ai tenu devant lui un instant et il ne l'a pas pris, alors je l'ai gardé pour le punir de son impolitesse.

CHANCE VS SCIENCE

*Le fils du médecin.*— Comment est votre père, aujourd'hui ?

*Le fils du patient.*— Il n'est pas mieux.

*Le fils du médecin.*— J'en suis fâché. Mon père m'a offert de parier dix contre un qu'il n'en reviendrait pas et j'ai tenu le pari.

CONFUSION

*Boulean.*— Connaissez-vous Pitalien ?

*Boulean.*— Oui.

*Boulean.*— Pouvez-vous traduire ceci pour moi ?

*Boulean.*— Oh ! le seul Italien que je connais est un joueur d'orgue de barbario qui vient jouer devant ma maison chaque mardi après-midi.

PAS DE CHANCE

*St Pierre (à la porte du Paradis).*— Vous allez trouver toutes vos femmes de l'autre côté !

*L'ombre de Lagourdette.*— Quoi ! Toutes les quatre ?

*St Pierre.*— Toutes les quatre. Elles vous attendent.

*L'ombre de Lagourdette.*— Toutes réflexions faites, j'aime mieux essayer ailleurs. Bonjour.

PAS DE DUPLICATA POSSIBLE

*Le candidat.*— Je puis me vanter d'être coque les anglais appellent un *self-made man*.

*Une voix.*— Alors ne craignez rien, personne ne volera les plans.

L'IMPROVISATION INTERROMPUE — (Suite et fin)



Je ne suis que poète,  
Ne soyez pas coquetto,  
Laissez tomber sur moi  
Vos regards pleins d'émoi.



Et de vous un seul mot,  
Je plongerai dans les flots...

## RÈGLE GÉNÉRALE



*Estelle.* — Il me dit souvent que je suis une perle d'un grand prix.  
*Adèle.* — Hum ! les hommes qui parlent de la sorte ont rarement le prix à mettre.

## CHRONIQUE

Ces jours derniers, le juge Baby, dans une brochure et un écrivain qui signe *Ignotus*, dans un article de journal, ont donné le coup de mort à une erreur historique qui montrait, qu'après la cession du Canada à l'Angleterre, tous les nobles, les négociants, les gens d'importance et d'instruction étaient retournés du Canada.

Toutes les histoires fourmillent de ces erreurs. Il a suffi d'un écrivain mal renseigné ou préjugé ou même fantaisiste pour les créer. Elles ont été répétées ; le temps leur a donné un cachet de vérité, et s'il ne se présente pas parmi les travailleurs sérieux des siècles ou des années qui suivent, quelqu'un qui ne craignent point de s'attaquer à ces erreurs, elles continueront de trôner dans l'Histoire et de fausser l'opinion des gens.

Il y a une semaine ou deux, M. Emmanuel Arène relevait un de ces mensonges. Nos lecteurs ont souvent entendu ou lu l'anecdote du maréchal de Mac-Mahon et du nègre. C'est là une des plus grosses fumisteries de la petite histoire contemporaine. Je laisse la parole à cet écrivain

On était alors, dit-il, sous le 16 mai, et le maréchal était président de la République. Il alla, un jour, visiter officiellement l'école de Saint-Cyr, et, selon l'usage, après la revue passée dans la grande cour de l'école, il se fit présenter par le général commandant les élèves qui avaient eu les meilleures notes. De ce nombre, était un jeune nègre, fils d'un chef africain très dévoué à la France.

Le maréchal, quand on lui présenta le jeune homme, voulut se montrer particulièrement aimable et, lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Eh bien ! mon ami, lui dit-il, vous plaisez-vous beaucoup en France ?

— Oui, monsieur le maréchal...

— Vous traite-t-on bien, à l'école ?

— Très bien, monsieur le maréchal...

Se tournant alors vers le général commandant, Mac-Mahon ajouta :

— Et vous êtes content de lui, général ?

— Très content, monsieur le président. C'est un excellent élève, très travailleur, très discipliné.

— Bravo ! fit le maréchal.

Et, donnant au jeune nègre une vigoureuse poignée de main :

— Continuez ! lui dit-il cordialement.

Rien de plus simple, on le voit, ni de plus naturel. Mais, le soir, à un dîner chez Mme Adam, où je me trouvais, Edmond About raconta l'anecdote à sa manière. Il y avait là Gambetta, Girardin, John Lemoine, d'autres encore, qui rirent aux larmes lorsque About leur conta l'histoire ainsi arrangée :

— Ah ! ah ! aurait dit le maréchal au jeune homme, c'est vous qui êtes le nègre ?

— Oui, monsieur le maréchal...

— Eh bien, mon ami, continuez !...

On devina le succès de cette saillie. Le soir, à la réception qui suivit ce dîner, tout le monde se la répétait, et, le lendemain, elle courait tout Paris, faisant au brave maréchal de Mac-Mahon une réputation de naïveté qui, avec bien d'autres motifs, ne contribua pas peu à l'insuccès du 16 mai. Les petites causes ont parfois de grands effets.

Ce mot d'Edmond About fut le point de départ d'une série de propos du même genre dont on cribla l'infortuné maréchal.

C'était devenu, dans la presse, un véritable sport. Toutes les calinotodes, vieilles ou nouvelles, étaient mises sur le compte de Mac-Mahon, auquel il faut rendre cette justice qu'il restait aussi impassible sous ces

railleries que sous les balles d'un champ de bataille.

On racontait des jocrisseries dans ce goût-là : le maréchal, passant sur la place des Pyramides avec le duc de Broglie, lui demandait :

— Voyons, mon cher duc, vous qui savez tout, qu'est-ce que c'est au juste que Jeanne d'Arc ?

— Mais, monsieur le maréchal, c'est une illustre Française, une de nos plus pures héroïnes... Elle a été brûlée par les Anglais...

Alors, le maréchal, sursautant :

— Allons, voyons, mon cher duc, vous voulez rire !

— Mais non, monsieur le maréchal, c'est de l'histoire...

— Allons donc !... reprit le maréchal avec force, une femme brûlée par les Anglais !... *On en aurait parlé !...*

Tout cela est bien loin et semble aujourd'hui bien enfantin. C'était alors, cependant, un des grands moyens de polémique, et tous ces petits coups d'épingle finissaient par faire leur trou. D'autant que ce n'étaient pas seulement les adversaires qui se livraient à ce petit jeu. Les amis aussi y prenaient part : on n'est jamais trahi que par les siens. J'étais, à ce moment-là, rédacteur au *XIX<sup>e</sup> Siècle*, et je faisais, pour ce journal, le compte rendu des très nombreux voyages que le maréchal effectuait alors à travers la France. Nous étions une douzaine de journalistes appartenant à des journaux d'opinions fort opposées, mais nous vivions en bons camarades, descendant toujours au même hôtel, déjeunant et dinant ensemble, et continuant

en voyage les petites plaisanteries boulevardières sur le compte du maréchal.

Un matin, les journaux de Paris rapportèrent encore une nouvelle anecdote qui venait de se produire au cours du voyage de Normandie. Le maréchal, en passant à Lisieux, avait naturellement reçu toutes les autorités. Le clergé, notamment, était venu lui présenter ses hommages, ayant à sa tête un vénérable ecclésiastique qui était le doyen de tous les prêtres de la région. C'était lui qui, d'une voix un peu chevrotante, avait harangué le maréchal, et les journaux racontaient que, tout en le remerciant, le chef de l'Etat, tenant à lui adresser quelque parole flatteuse sur son état de santé, lui avait dit :

— Quel âge avez-vous donc, monsieur le doyen !

— Quatre-vingt-quinze ans, monsieur le maréchal.

Et le président, alors, avec admiration :

— Quatre-vingt quinze ans !... Et pas encore mort !...

Vous pensez sans doute que le vaillant soldat n'avait jamais prononcé une pareille exclamation. C'est nous qui l'avions télégraphiée à nos journaux, mais notre excuse est que nous n'en étions pas les inventeurs.

KODAK.

## PAS D'ERREUR POSSIBLE

*Le chef.* — Je dois vous féliciter de votre capture. Mais, dites-moi, comment avez-vous reconnu la prisonnière, malgré son déguisement en homme qui était vraiment parfait ?

*Le détective.* — Quand je l'ai aperçue, c'était un jour de pluie et elle portait un parapluie.

*Le chef.* — Et en quoi cela a-t-il pu vous aider ?

*Le détective.* — C'est tout simple. Après avoir observé qu'avec l'article on question elle avait enlevé les chapeaux de trois hommes, et failli crever les yeux de deux autres, sans s'excuser ni même se retourner, j'en suis naturellement venu à la conclusion que la personne que j'avais suivi ne pouvait être autre chose qu'une femme.

## PRÉCOCITÉ

*Le visiteur.* — Qu'est-ce que votre petit garçon veut faire quand il sera grand ?

*Tommy.* — Un juge.

*La mère (orgueilleuse).* — Ecoutez-le donc.

*Tommy.* — Oui, un juge dans les concours de beauté.

*Le visiteur et la mère.* — Oh !!

## REVISION

*Eva.* — Je ne crois pas que ce soit le serpent qui ait tenté Eve. Elle aurait crié et serait enfuie.

*Alice.* — Qui serait ce alors ?

*Eva.* — Oh ! Adam, sans doute. Ce n'est pas étonnant de la part d'un homme.

## ENCORE LES MEILLEURS



— Alors, chère Madame, vous voilà guérie de votre influenza ?

— Oui, je n'ai eu recours à aucun médecin, je me suis composé un remède à ma façon et cela m'a rétablie.

— Ah ! il n'y a encore rien de tel que les remèdes de bonne femme.

ENCORE LA RÉCLAME



I  
—Non, ce qu'il doit en avoir une cuite pour prendre un bain de pieds de cette façon !

II  
—Pauvre homme ! après tout, c'est peut-être un fou ?

TENDRESSES

*Il neigeait de l'avril dans la lumière blonde,  
Et le soleil pluvait parmi des flocons bleus :  
Les cétivies s'aimaient dans les roses profondes,  
Et les roses chantaient le long des chemins creux !*

*C'est ce jour-là, Manon, que tout seuls à la ronde,  
Nous errions dans les bois, comme nous amoureux ;  
Héroïne des temps des rois et de la Fronde,  
Tu marchais devant moi d'un air aventurier !*

*Or, Manon, c'est ce jour, enfui comme une aurore,  
Que mon cœur te parlait d'amour et de beauté,  
Je t'ai pris un baiser que l'écho trop sonore*

*Répéta longuement dans le bois enchanté !  
Et mes lèvres en ont le doux parfum, encore,  
Comme un parfum d'orange après un jour d'été !*

AUGUSTIN DE VIALAR.

COURRIER FEMININ

Il était convenu autrefois qu'une femme mariée, mère de quelques enfants, était vieille. Son temps était passé ; elle devait renoncer à la parure, à l'élégance, se consacrer à son mari, à son âme, à ses enfants, à son ménage ; oublier tous les soucis de la toilette, mépriser les règles de la mode, attendre les cheveux blancs, les rides, avancer même leur venue normale et régulière par le manque de soins, de mesures préventives, de règles hygiéniques. Ce temps est bien éloigné de nous, si on le juge d'après le soin jaloux que prend chaque femme maintenant de cacher son âge, d'effacer ses rides, de colorer ses cheveux, de garder la minceur de sa taille l'allure jeune et nerveuse, la démarche souple, vive et alerte de ses vingt ans. Il n'y a plus de vieille femme, dit-on. C'est aller un peu loin, et, vous l'avouerez je, je trouve que cette suppression serait très regrettable. Nous ne pouvons arrêter la loi naturelle, nous ne pouvons enchaîner les ans, la descente normale vers le déclin ; chaque saison a ses charmes, chaque saison a ses beautés. Ce que j'admets parfaitement, ce à quoi je désire vous aider de toutes mes forces, c'est à ne pas arriver avant le moment à cette vieillesse prématurée que votre âge ne comporte pas. Mais, quant à vous conseiller de recourir à des teintures, à des artifices, à des subterfuges multiples pour espérer effacer ce que tout le monde sait et... voit, je ne le saurais. Vous vous inclinez toujours avec respect et admiration devant une belle femme, propre, soignée, correcte, couronnée de cheveux blancs, dont la peau claire et lisse ignore les fards, les apprêts, et garde la couleur qui cadre avec ses cheveux blancs ; vous aurez un sentiment de pitié pour la femme du même âge, fardée, mise comme une jeune fille avec cheveux frisottés, colorés au henné ou à l'eau oxygénée. Ce n'est pas—ceci pour répondre à de nombreuses questions—que je trouve qu'une femme âgée ne doive pas onduler ses cheveux ; elle le fait si ce genre de coiffure lui sied, mais elle doit éviter les frisures serrées, bouffantes, accumulées, qui ne conviennent qu'à la jeunesse. Sa coiffure doit être digne, soignée, sans mèches, folles, volant de-ci, de-là, ce qui arrive fatalement lorsque les cheveux ont été brûlés par des teintures multiples. Lorsqu'une femme âgée a, par suite de maladies, de chagrins, d'accident, perdu ses cheveux, elle doit se faire faire une coiffure postiche en cheveux gris ou blanc, suivant la teinte actuelle de ceux qui lui restent.

Les couleurs que portent les femmes parvenues à la cinquantaine sont en général sombres : noir, violet, prune, bleu marin ; les étoffes sont riches : velours, soie, damas, moire, peau de soie, pékin, etc. ; en laine, drap, serge, cheviotte ; en fantaisies, gaze, tulle mousseline, étamine, crépon, foulards, etc., etc. Il n'y a point d'étoffe spéciale pour les femmes d'un certain âge, elles portent toutes les étoffes, mais de préférence celles de couleur foncée. Le costume en drap, en serge, en cheviotte avec jaquette un peu longue. Les revers pourront être de couleur claire, de dentelle, de guipure, de soie plissée. L'intérieur sera bouffant, le plus souvent en moussine, en taffetas plissé, avec cascade de dentelle formant roud, jabot très fourni, très bouffant. On emploie beaucoup pour personnes âgées de garniture de dentelle en volants, en revers souples, en longues cravates, en mille dispositions fantaisie. Ce qu'il faut éviter, lorsque la taille n'est plus souple, fine et gracieuse, ce sont les corsages courts, collants, très serrés, les ceintures mises à la taille qui la raccourcissent et l'épaississent. La petite veste aisée, collante derrière, sans exagération, est ce qu'il y a de mieux, de plus commode, de plus seyant pour corsage.

XXX.

INUTILES PRECAUTIONS

Mon ami Arvidson est un grand dentiste américain. Quand je dis américain, j'exagère peut-être un peu, vu qu'il est né d'une mère belge sur un paquebot péruvien qui faisait le cabotage entre l'Espagne et la Nouvelle-Zélande ; mais comme sa mère était une demoiselle Hique, il lui est loisible de proclamer qu'il est le fils de la mère Hique. A cela rien à répondre. Américain ou non, en tout cas, c'est un grand savant et un homme de précautions. Il s'immunise, d'avance, de toutes façons contre les maladies et les brave du haut de son orgueil de diplômé. C'est ainsi que, successivement et pour se vacciner, il se fit inoculer la fièvre typhoïde, le choléra, la variole et la scarlatine, quatre maladies qui le mirent du reste quatre fois à deux doigts de la mort. Mais aussi, maintenant, quelle triomphante sérénité il promène parmi les épidémies ! Ce n'est pas un homme, c'est le vaccin lui-même. Aussi, jugez de mon étonnement quand je le rencontrai avant-hier fébrile, anxieux, triste, l'œil fixé à terre.

—Eh là ! quelle mine est la tienne, homme heureux, d'où te vient ce visage sépulcral, ne pus-je m'empêcher de lui dire.

—Hélas, on serait triste à moins. Tu vois un homme qui suit le traitement Pasteur : il paraît que je suis enragé.

—Diable, diable ! Tu n'avais pas pensé à celle-là.

—Et que si, j'avais pensé. Tellement que, pour vivre tranquille à côté de mon bon chien Sloop, dans la crainte d'une hydrophobie possible, j'avais pris soin de lui arracher toutes les dents et de les remplacer par un superbe ratelier, une pure merveille de ma propre fabrication.

—Alors ?

—Alors en jouant il y a quinze jours avec mon toutou, un élan trop brusque de sa tête mit en contact violent mon pouce avec une de ses dents.

—Une de ses fausses dents.

—Justo, c'est là que git tout le mal. Je saignai légèrement et huit jours après j'étais bel et bien enragé.

—Comprends plus.

—C'est pourtant tout ce qu'il y a de plus simple. Le ratelier de mon chien provient de la mâchoire d'un autre. Eh bien, cet autre, paraît-il, à mon insu, était mort de la rage. Et voilà pourquoi je suis enragé, élu comme les sénateurs au second degré.

—Ah ! farceur, alors tout s'explique. L'autre jour j'ai eu une querelle de ces plus violentes avec mon gendre et je me sentais d'irrésistibles envies de le mordre. Tu as dû me mettre des fausses dents issues d'un ancien cannibale.

—Mais non, imbécile, à toi je t'avais liquidé les vieilles canines de ma belle-mère.

Sécor.

ENCORE LA RÉCLAME — (Suite et fin)



III  
— Dites donc, vous, là, eh ! l'homme, pour quelle raison vous trempez-vous comme ça les pieds dans l'eau !



IV  
— Excusez-moi, Monsieur l'agent, j'étais donc dans le ruisseau ? Je ne m'en étais pas aperçu. Jugez-en par vous-même, je n'ai pas du tout les pieds mouillés car je porte les merveilleuses bottines imperméables à 83.50 de la Maison Pédéfer & Cie.

POUR TOUTES LES CIRCONSTANCES



—Quels cheveux Madame va-t-elle mettre aujourd'hui ?  
—Mes cheveux noirs, je vais à un enterrement.

## PAX VOBIS !

*Vétérans !... ce seul mot en nos âmes réveille  
Le souvenir lointain des... efforts d'autrefois,  
Les dangers encourus, les marches qu'ensevelit  
L'espoir de rencontrer Bédouins ou Bavarois :*

*Les combats dans la nuit, tendis qu'en loïn sommeille  
Les fils abandonnés se réveillent parfois,  
Pour sangloter : maman, qu'est-ce bruit qui m'éveille ?  
"Chéri, c'est le canon... prions et reulors toi".*

*A genoux sur le lit, unis dans la prière,  
Tous deux alors priaient, le petit pour son père,  
La femme pour l'époux qui, là bas, se battait.*

*Puis l'enfant s'endormait sur le sein de sa mère  
Confiant en ce Dieu qui fit pour nous la terre  
En disant : Pax vobis ! et... le bronze tonnait.*

ERNEST MONTESS.

## Maçons et Tailleurs de Pierre

Sous le régime des corporations et jurandes, les ouvriers exécutant les travaux de maçonnerie en moellons, pierres meulières, brique, plâtre, ciment, ainsi que les carriers et tailleurs de pierre n'étaient pas comme aujourd'hui divisés en métiers indépendants les uns des autres.

Les maçons ne formaient qu'une seule corporation composée des tailleurs de pierre, des maçons proprement dits, des plâtriers et des mortelliers ou fabricants de ciments et peut être des appareilleurs et sculpteurs d'images.

Ces divers corps de métiers qui n'eurent de statuts homologués par l'autorité royale que quelques années avant la suppression des maîtrises et jurandes étaient soumis à la juridiction du "maître maçon" qui devint plus tard le maître des bâtiments du roi.

La corporation était administrée par des jurés élus à vie et quatre députés. Après l'exécution du chef-d'œuvre, tout apprenti pouvait être admis à la maîtrise, après versement d'une somme fixée à 500 livres pour les apprentis et 300 livres pour les fils de maître.

Saint Blaise était le patron de la communauté dont les armoiries portaient, d'azur, à une ascension du fils de Dieu sur une montagne, le tout en or.

La confrérie des tailleurs de pierre avait une chapelle dans l'église de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Dès le seizième siècle, les maîtres les plus riches se chargeaient de l'entrepriso entière des bâtiments, comme les grands entrepreneurs de notre époque. Les cathédrales et les résidences royales ou princières édifiées pendant le moyen âge, avaient été l'œuvre de confréries de travailleurs placés sous la direction d'un architecte, ou "maître de l'œuvre". "Ces confréries, dit M. Alfred Rambaud, parcouraient le pays, allaient où quelque évêque ou quelque roi les appelait. Là, elles s'installaient, demeuraient pendant des années, sans cesse renouvelées par la mort et se recrutant de nouveaux membres, travaillant aussi longtemps qu'on pouvait leur fournir des fonds, émigrant quand l'œuvre était achevée ou quand l'argent manquait pour terminer."

Violet-Leduc a très judicieusement remarqué qu'il existait, à peu près, autant de règles d'architecture que de dialectes de la langue d'oïl ou de la langue d'oc. Au XIII<sup>e</sup> siècle, on reconnaissait onze écoles "parfaitement

distinctes en ce qui toucho le système de construction adopté, la manière de remplir les programmes donnés, la forme apparente de l'ornementation."

L'art de la coupe de la pierre et les règles de l'art de bâtir n'ont guère varié depuis plusieurs siècles. Les constructions modernes se distinguent principalement de celles d'autrefois par la rapidité déconcertante avec laquelle elles sont édifiées et l'emploi de nouveaux matériaux, tels que le ciment armé, les pierres factices, les tuiles et briques à la mécanique et les enduits silicatés.

A Paris, les ouvriers du bâtiment se divisent en limousinants exécutant la maçonnerie en moellons ou en meulières, les poseurs de pierre de taille, les briquetiers, les plâtriers, les ravaieurs et les tailleurs de pierre.

La plupart de ces ouvriers sont originaires du Limousin, de la Creuse ou du Berry, ne travaillent que pendant la belle saison dans la capitale et reviennent passer l'hiver dans leur pays où ils possèdent, en général, une maison et quelque lopin de terre.

Michel Sedaine, l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, de la *Gageure imprévue* et des livrets d'opéras comiques, le *Déserteur* et *Richard Cœur de Lion*, fut longtemps tailleur de pierre.

Parmi les maçons qui ont illustré leur état, nous citerons Martin Nadaud, député à l'assemblée législative en 1849, exilé au 2 décembre 1851, préfet de la Creuse en 1870, conseiller municipal de Paris, puis député et qui a puissamment contribué à la création des syndicats ouvriers et des sociétés coopératives de production et de consommation.

V.

## PERFIDIE FÉMININE

Ils écoutaient la musique dans le parc.

Il était terriblement épris et elle était très jolie.

Il l'aimait réellement et aurait dépensé pour elle son propre argent et celui de n'importe qui.

Il était affreusement jaloux et elle, l'artificieuse coquette qu'elle était, ne manquait pas une occasion de le tourmenter.

—Voyez-vous cet homme, là-bas, comme il me regarde ? C'est ainsi depuis une demi-heure, lui dit-elle.

—Le scélérat ! répliqua-t-il, je vais aller le trouver et lui donner ma carte.

—Non, fit-elle, allez et donnez-lui la mienne.

## A LA HAUTEUR DES CIRCONSTANCES

*Bouleau (grandement excité).—Que pensez-vous de ceci, Bouleau ?*

*Rouleau (dinant tranquillement au club).—Je ne pense rien, je n'ai pas le temps. Qu'y a-t-il ?*

*Bouleau.—Votre femme !*

*Rouleau.—Hein ?*

*Bouleau.—Vient justement de s'enfuir avec Joe Bouchencœur.*

*Rouleau.—Ah ! Que ferons-nous pour lui ? Ouvrons-nous une souscription pour témoigner notre sympathie au pauvre diable ? Je suis vraiment fâché pour ce pauvre Joe.*

## PARFAITEMENT

—Qu'est ce que tu fais le soir.

—Artisto.

—Comment ?

—Parfaitement je passe toutes mes nuits au violon.

## EN COUR

*Le juge.—Vous n'avez pas de domicile ?*

*Le prévenu.—Pardon... Voici même des lettres qui m'ont été adressées.*

*Le juge.—Alors, où demeurez-vous ?*

*Le prévenu.—Poste restante !*

## FIN DE PLAIDOYER

*L'avocat.—Toute la question se résume à ceci : l'accusé est-il fou ou non ? Voilà ce qui doit être fixé par un tribunal composé de douze de ses pairs.*

## PAS LA SANCTION

X.—M. Spaghetti est-il un artiste de talent ?

X'.—Je ne pense pas ; je n'ai jamais vu de lui une lettre d'attestation pour le "Coca Mariani" ou toute autre drogue.

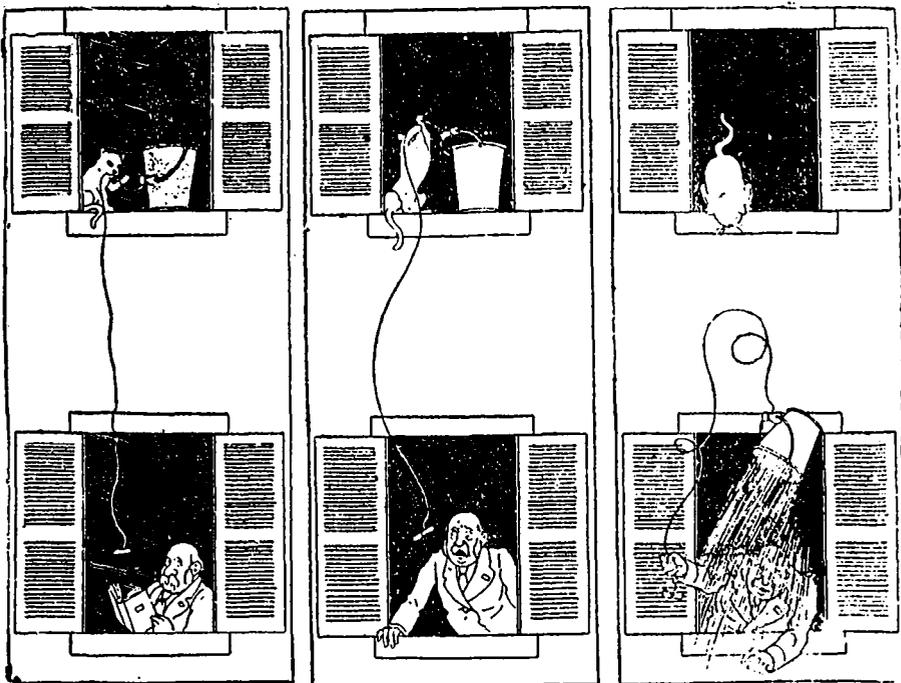
## LE GALANT ÉPICIER



—Vrai, il en a des yeux vot' gryère, je ne sais pas si ma maîtresse en sera contente.

—Oh ! ne craignez rien, elle ne verra rien... ce gryère est comme moi, il n'a des yeux que pour vous.

ATTRAPÉ !



I —Encore mon satané voisin qui veut m'embêter...  
 II ... Attends un peu...  
 III —Voilà...

ÉPITAPHE D'UN POÈTE

*Toi qui lis, sur ce marbre où s'enroule le lierre,  
 Combien mon lot fut noble et ma vie éphémère,  
 O passant, ne dis pas que les Dieux sont jaloux !  
 Mais, plutôt, bénis-les ! Ils savent mieux que nous  
 Quel souhait nous portons dans notre âme indécise,  
 Et, sans nous consulter, l'exaucent à leur guise,  
 Je n'ai rien souhaité que l'ombre et que la paix...  
 C'est pourquoi, jeune encor, je dors sous les cyprès,  
 Et n'aurai pas laissé de trace plus durable  
 Que le pas incertain d'un enfant sur le sable...*

F. SÉVERIN.

LES PLANTES CARNIVORES

Les plantes qui sont des êtres vivants, comme les animaux, sont, ainsi que ces derniers, obligées d'absorber une nourriture qui développe leur organisme et entretienne leur existence. Mais elles ne peuvent, comme les êtres appartenant aux espèces supérieures, se déplacer pour aller à la recherche de cette nourriture. Aussi la Nature les a douées d'appareils spéciaux au moyen desquels elles puisent dans le sol et dans l'air les éléments de vie qui leur sont nécessaires. Les racines vont chercher dans la terre les substances minérales qui se trouvent en dissolution dans le sol, et les feuilles puisent dans l'air les gaz nécessaires au développement de la plante. Quelques-unes cependant, plus gourmandes, ne se contentent pas de cette alimentation primitive. Elles savent ajouter à cet ordinaire trop frugal quelque plat plus résistant et plus substantiel. Vivre d'air et d'eau, c'est bien ; mais le menu est maigre, on peut bien de temps en temps le varier et y ajouter un peu de nourriture animale ; c'est ce qu'elles font, et elles s'en trouvent bien. Donc, il y a des plantes qui mangent des bêtes. Cela peut paraître étonnant ; mais il faut s'habituer à ne s'étonner de rien dans l'œuvre merveilleuse de la Nature.

La plus remarquable de ces plantes carnivores est la Dionée Attrape-Mouches, qui est commune dans les lieux humides de la Caroline du Nord. Ses feuilles partent toutes de la racine et forment une rosette étalée. Une forte nervure s'étend de la base au sommet et elles sont munies sur leurs bords de poils raides et épineux. Chaque moitié de la feuille présente une surface légèrement concave, parsemée de glandes distillant une liqueur qui attire les insectes. Les poils sont placés de telle sorte qu'il est difficile à l'insecte qui parcourt cette feuille, d'y circuler sans toucher un de ces poils qui sont doués d'une grande irritabilité. Alors les deux lobes de la feuille se replient brusquement, s'appliquant l'un contre l'autre et croisant les cils épineux qui les bordent avec assez de force pour que la proie qu'ils ont saisie ne puisse s'échapper. Le malheureux insecte est pris ; il n'est pas écrasé, mais brusquement tué. Tant qu'il se débat les lobes restent fermés ; on les romprait plutôt que de les forcer à s'ouvrir, mais dès qu'il a cessé de se mouvoir ou qu'il est mort, les lobes s'entrouvent légèrement. La feuille sécrète un suc digestif analogue au suc gastrique de notre estomac et la proie est lentement dissoute et absorbée.

Le grand naturaliste Linné auquel ce fait avait été signalé par Ellis, ne pouvait dissimuler son étonnement et son admiration, mais il se refusait à croire à tant de cruauté de la part d'une humble plante, et il déclara que la feuille qui avait saisi l'insecte se rouvrirait et lui rendait sa liberté aussitôt qu'il cessait de se débattre et de se défendre. Mais il n'en est rien. La Dionée Attrape-Mouches ne se contente pas d'assassiner sa victime, elle la dévore bel et bien.

Il y a en France une plante que l'on rencontre fréquemment dans les lieux marécageux, le *Rosolis*, qui jouit des mêmes propriétés que la Dionée. Ses feuilles transparentes ressemblent à de petites gouttes de rosée se replient si c'est un animal qui les touche, mais restent insensibles, si c'est une substance minérale. Lorsqu'on place sur leur limbe un léger caillou ou un morceau de craie, ni feuilles, ni poils ne font un mouvement ; si, au contraire, c'est un insecte, immédiatement ils se referment et la plante absorbe le déjeuner qui lui est offert.

Une autre plante, le *Darlingtonia*, arrive au même résultat, mais par un procédé différent. Ses feuilles forment une espèce d'urne qui renferme ordinairement de l'eau. On peut croire que la prévoyante Nature a fait de ces urnes des réservoirs où les oiseaux peuvent venir s'abreuver. C'est possible ; mais la Providence a pris moins de souci des pauvres insectes qui vont goûter au miel sécrété intérieurement à l'omboucho de l'urne. Ces malheureuses bêtes arrivées sur cette pente glissante, tombent au fond et ne peuvent plus remonter parce que des poils aigus dirigés de haut en bas arrêtent leurs efforts.

Peu à peu la plante les absorbe, comme le fait la Dionée. Mais elle a sur cette dernière un avantage : elle n'est pas obligée de jeûner ou de trop se gorger suivant les circonstances. Son urne est pour elle un commode garde-manger dans lequel les provisions s'entassent, constituant une copieuse réserve dans laquelle elle puise lorsqu'elle a faim, de sorte qu'elle peut, comme les personnes rangées, faire ses repas à heures fixes. Si la provision est trop abondante pour sa consommation, les cadavres des insectes, en se décomposant, donnent naissance à une grande quantité de petites larves qui prospèrent et se développent vite dans ce milieu plantureux

et offrent à l'appétit de l'avidé *Darlingtonia* une nourriture de choix, tendre, fraîche et incessamment renouvelée.

Citerai-je encore une autre plante, le *Serpentaire*, dont la grande fleur en entonnoir exhale une insupportable odeur cadavéreuse qui attire de très loin les mouches. Celles-ci se précipitent au fond du tube de la fleur qui sécrète le suc nauséabond et y meurent promptement. Le *Serpentaire*, comme la Dionée, les absorbe et les dévore.

CYRILLE DE LAMARCHE.

MODESTIE

*Elle.* — J'aime ce qui est beau, grand et noble.  
*Lui.* — Vraiment, vous me flattez.

VARIATIONS ATMOSPHÉRIQUES

*Alice (à une vieille amie mariée).* — Je suppose que vous avez été très heureuse avec votre mari ?

*La vieille amie.* — Oh ! Comme cela. La vie des gens mariés n'est pas toute filée d'or et de soie, vous pouvez m'en croire.

*Alice.* — Je ne savais pas cela. Quelle est la différence entre l'amour d'un amoureux et celui d'un mari ?

*La vieille amie.* — Environ cinq cents degrés Fahrenheit.

RIEN DE HRESSÉ



*L'agent.* — Dites donc, le vagabond ! est-ce que vous comptez rester couché là toute votre vie ?  
*Jean Laflemme.* — Oh non, soyez tranquille... quand on construira, je m'en irai.

## PRISONNIERS CHEZ LES GOUROS

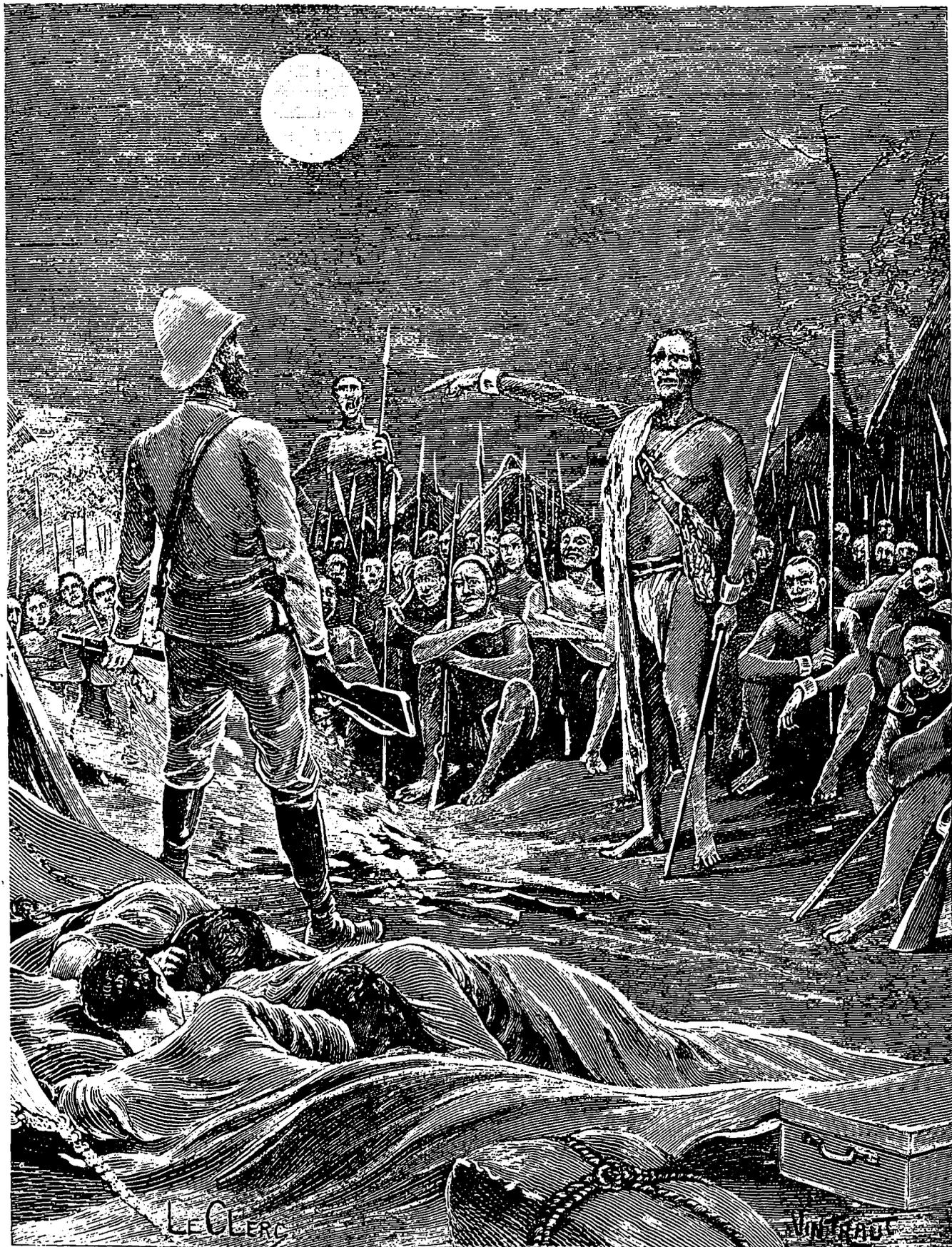
En 1897 M. Eysséric et quelques explorateurs résolurent de pénétrer chez les peuplades absolument inconnues qui vivaient à l'est de Cornoé, en Afrique. Le 26 décembre après des marches pénibles et des plus fertiles en aventures, ils se lancèrent dans une région habitée par les Gouros, pays de forêts presque inextricables.

Les Gouros sont de taille généralement élevée. La couleur de leur peau est d'un noir intense. Le nez est le plus souvent fort et large, d'un profil assez écrasé. Chez les Gouros du Nord, les hommes ont l'habitude de

Tout comme les Européennes les plus raffinées, les dames gouros se perforent les oreilles pour y introduire des ornements qui ne diffèrent des boucles d'oreilles ordinaires que par leur plus grande dimension. Un petit balai de jonc servant de chasso-mouches est un instrument de toute utilité dont les indigènes se munissent fréquemment.

Sont-ils anthropophages ? c'est possible ; cependant M. Eysséric n'a observé aucun fait qui puisse en apporter la preuve. Peut-être cependant mangent-ils à l'occasion les prisonniers de guerre ou les victimes des sacrifices humains.

Telle est cette population au milieu de laquelle M. Eysséric et ses com-



Des bandes de guerriers armés cernèrent étroitement la mission sans se décider à l'attaquer.

s'aiguiser en pointes les incisives, ce qui leur donne un air féroce. La plupart des Gouros sont imberbes ; quelques-uns cependant ont une barbe rare et longue qu'ils réunissent en une seule tresse mince. La coiffure, surtout celle des hommes, est parfois très compliquée, mais souvent les cheveux sont coupés courts ou rasés. Dans le Sud, les indigènes les laissent pousser en signe de deuil.

Le costume des Gouros est des plus rudimentaires. Un lambeau d'étoffe formant ceinture ou tablier, et c'est tout. De gros bracelets en laiton, en ivoire ou en peau d'hippopotame tranchent sur le noir huileux de la peau.

pagnons allaient vivre plusieurs mois, un peu plus longtemps, d'ailleurs, qu'ils auraient voulu.

Des bandes de guerriers armés cernèrent étroitement la mission française sans oser l'attaquer.

Le chef de Zangué, Guié, les accueillit bien et les installa dans l'un des compartiments de son immense case circulaire. C'est une paillote, à toiture développée et descendant très près du sol, qui entoure une vaste cour de trente-six mètres de diamètre. Les cases du chef et de sa famille, les hangars, les cuisines, les étables, sont autant de parties de cette habita-

tion, qui est en outre flanquée à l'extérieur d'autres constructions plus petites.

Bien entendu, les voyageurs sont entourés avec une curiosité importune. La boîte à musique produit un effet irrésistible, et provoque des cris d'admiration; mais la lanterne rouge dont se sert l'explorateur pour changer ses plaques photographiques cause quelque terreur parmi les derniers indiscrets qui ne s'étaient pas éloignés à la fin du concert.

Le lendemain, les chefs se montrent pleins de générosité: l'un offre un mouton, l'autre un petit bœuf. Mais quand on leur demanda à continuer le voyage vers l'Ouest, on ne put obtenir aucun renseignement; à les en croire, il n'y avait pas de route, pas de village, ni du côté de l'Ouest, ni du côté du Nord. M. Eysséric tenta alors, sous prétexte de chasser le singe, de reconnaître quelques sentiers des environs; tous se terminaient en impasse dans la forêt absolument inextricable. Il fallut donc bon gré mal gré revenir en arrière.

Le Bandama étant de nouveau franchi, M. Eysséric se proposa de chercher un passage plus au Nord, du côté de Tombo. Repassant à Kokombo où elle laissa son précédent itinéraire, la mission dirigea vers Trikasso, en suivant une route entièrement nouvelle à partir de Sorémé. Les indigènes n'avaient jamais vu de blancs; on peut penser quelle agitation pareil événement causa dans le pays.

### Les vertus de nos proches

C'est une injustice bien répandue de par le monde, celle qui consiste à s'habituer aux qualités les plus précieuses de ceux qui nous entourent, au point de n'en plus jouir et parfois même de les méconnaître.

La facilité des rouages quotidiens, l'uniformité de la vie, sans heurts, sans secousses, sans scandales, nous paraissent peu à peu si naturelles, que nous les acceptons, sans nous douter qu'elles pourraient ne pas nous être données.

Neus trouvons normal que notre mari soit courageux et silencieux, qu'il emploie toutes les forces de son intelligence et de son cœur à gagner le pain de tous.

Nous admettons que la mère de famille s'occupe du bien-être de chacun, qu'elle ménage toutes les susceptibilités, qu'elle procure toutes les distractions, oublieuse d'elle-même et de ses propres désirs.

Nous acceptons aussi fort bien, qu'une fille aînée dépense toute sa gaieté et sa jeunesse pour la joie de siens, qu'elle soigne ses petits frères et ses petits sœurs, supporte leurs caprices, apaise leur chagrin.

Vous tous, n'est-il pas vrai, qui possédez ces trésors dans votre famille, vous avez si bien pris l'habitude d'en jouir sans y penser, qu'en lisant, vous devinez à peine que je m'adresse à vous?

Rentrez en vous-même, voyez si vous n'êtes pas aussi un de ces privilégiés qui ont, pour embellir leur, une âme forte un soutien, un appui.

Nous nous lassons si vite de la reconnaissance, que nous ne voyons même plus ces biens qui surabondent autour de nous.

Mais ce qui prouve, mieux que tout, combien il y a là une faiblesse de de notre âme, c'est que, incapables d'admirer sans relâche, nous sommes, au contraire, capables de nous plaindre sans cesse et de voir, sans nous y habituer jamais, les défauts de notre entourage.

Cependant, notre bonheur de chaque jour est fait de la tendresse, de la douceur, de l'abnégation des nôtres; notre quiétude, est tissée de leurs dévouements successifs, et nous vivons en quelque sorte par eux.

Pour nous en rendre bien compte et pour sentir dans toute sa force la valeur de cette communauté de services, il est un moyen simple, il réussira, si vous l'employez en toute sincérité!

Le voici, cherchez à vous présenter nettement ce que serait votre vie, privée de l'affection, des soins de la confiance des membres de votre famille.

Je sais bien que beaucoup de mécontents s'écrieront à première vue: "comme je serais heureux! quelle liberté, quel repos! combien je serais délivré de ces soucis qui me travaillent!"

Eh bien! non, ce vœu irraisonné n'est pas le bon; c'est un mouvement de dépit, un besoin de soulagement instinctif, qui nous pousse à rejeter le fardeau, sans voir le chagrin moral qui en résulterait pour nous.

Cette solitude à laquelle nous aspirons dans un moment de découragement nous s'blerait, très vite, cruelle et douloureuse; et, après en avoir joui quelque temps, nous n'aurions sans doute, pas d'autre objectif que de reprendre cette vie en commun dont les souffrances mêmes sont douces, parce qu'elles sont utiles aux autres.

Soyez de bonne foi avec vous-même: en vous imaginant fortement la vie sans l'affection, je dirai plus, sans l'inquiétude et le tourment

### VILLE D'EAUX



Le voyageur (furieux). — Garçon! ce lit est rempli de punaises, jamais je n'ai été dévoré comme ça.  
Le garçon (avec son plus gracieux sourire). — J'avais bien dit à M'sieu qu' l'air du pays ouvrirait l'appétit.

que vous donnent les vôtres, vous la trouverez vide, insignifiante et triste.

Vous avez besoin d'eux, ils sont nécessaires à votre existence et ce sont eux qui constituent votre bonheur.

De grâce, ne méconnaissez pas leur tendresse; sachez apprécier leurs vertus et rendez-vous bien compte de tous les sacrifices qui sont faits chaque jour, pour vous seul, dans votre propre famille: on s'incline devant votre volonté, on ménage vos susceptibilités, on consulte vos goûts. Vous objecterez peut-être, que cette déférence à votre endroit est intermittente; que souvent, au contraire, c'est vous qui devez céder et ménager: c'est probable, et j'ajouterais même, c'est normal.

Chacun à son tour doit tenir compte des désirs de proches: et la vie en famille doit être faite de ces concessions réciproques qui adoucissent la vie. Mais, surtout, pour supporter les froissements inévitables de chaque jour, il faut reconnaître les vertus très réelles de ceux qui nous entourent, il faut les proclamer à haute voix, les louer.

Vous ne savez peut-être pas apprécier suffisamment les efforts silencieux; songez que vous pouvez abuser de ces vertus modestes, de ces obscurs dévouements, si vous ne savez pas les reconnaître.

Prenez donc l'habitude de considérer ce qui vous est donné, comme un accident heureux, inattendu, non mérité, c'est par ce procédé que vous saurez toujours constamment apprécier les vertus de vos proches et leur pardonner leurs inévitables imperfections.

M. R.

### L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Un jour que Rostopchine dînait à la table de Paul Ier avec plusieurs princes russes, l'empereur lui posa cette question:

— Pourquoi n'êtes vous pas prince?

— Votre Majesté me permet-elle de lui en dire la véritable raison?

— Sans doute.

— C'est que celui de mes aïeux qui vint de Tartarie s'établir en Russie, y arriva en hiver.

— Eh! que pouvait faire la saison à la question que je vous adresse?

— C'est que lorsqu'un seigneur paraissait pour la première fois à la Cour, le souverain lui donnait le choix entre une pelisse et le titre de prince. Mon aïeul arriva dans un hiver rigoureux, il eut le bon esprit de préférer la pelisse.

L'empereur rit, et se tournant vers les princes:

-- Allons, messieurs, félicitez-vous de ce que vos aïeux ne sont pas arrivés en hiver.

Il le fit comte peu après.

### A UN DINER

Le domestique ayant versé le bouillon qu'il allait servir sur la robe de la maîtresse de la maison, s'exclama:

— Il n'y a pas de mal, madame, il y a encore dans la cuisine du potage pour tout le monde.

### CORROBORATION

Bonne dame. — Savez-vous que plus on travaille, plus on est capable de travailler!

Le troup. — Vous avez raison, madame. Ainsi moi, à mes débuts dans ma profession actuelle, je pouvais à peine faire six repas par jour. Aujourd'hui quinze ne me font pas peur.

### L'AUTRE DONC!

Le client. — Garçon, vos doigts laissent une empreinte sur l'assiette; quand on a les mains sales...

Le garçon. — Vous appelez cela des mains sales! C'est la sueur... Si le chef vous montrait les siennes, que diriez-vous donc?

### DEVINETTE



Cette jeune imprudente dit son nom à tout le monde. Comment s'appelle-t-elle?

\$\$\$ à \$\$\$\$\$

Tout garçon ou fille peut facilement gagner de \$3.00 à \$5.00 chaque semaine en vendant nos marchandises. On en a besoin dans chaque maison, magasin et manufacture . . . . .

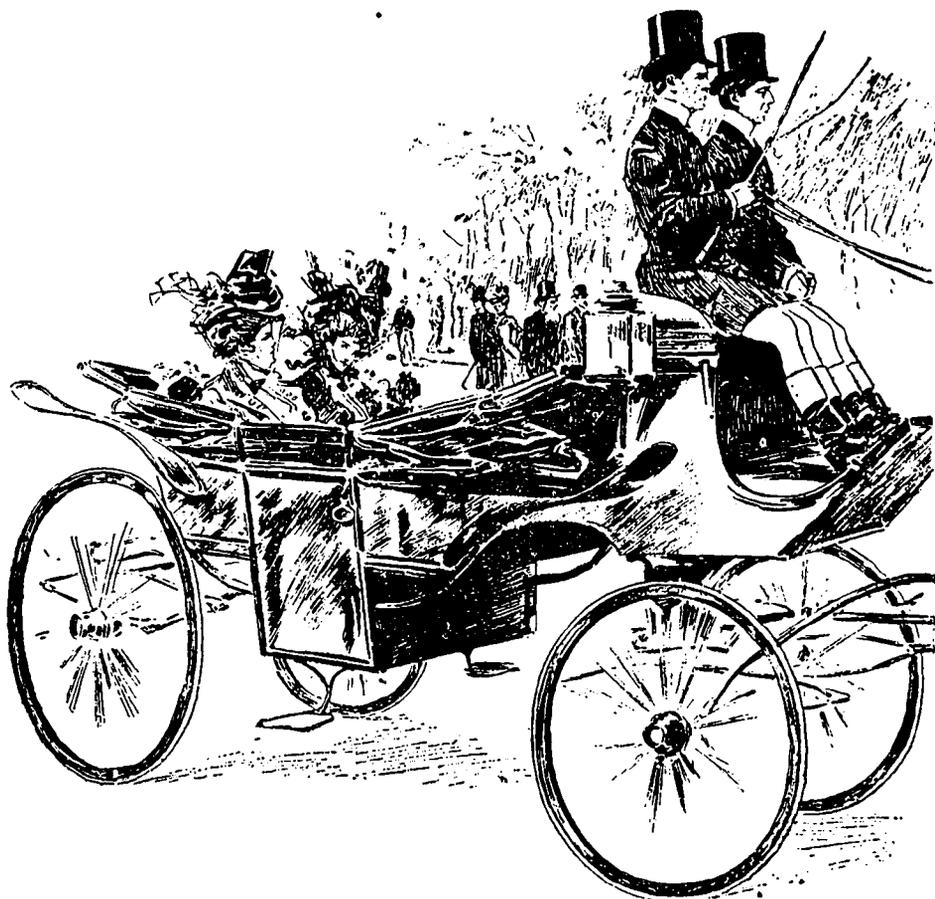
ECHANTILLONS valant \$5.00 envoyés GRATUITEMENT à tous ceux qui en feront la demande cette semaine . . . . .

BOWELL & BURY, 51 RUE ST-JACQUES, MONTREAL



L'HEURE DES JEUNES.

ENCORE



Mlle Lasouche.—Ton mari t'appelle-t-il toujours son cher petit sucrier sucré ?  
 Mme Lafirme.—Oui, encore. Il assure même que je gaspille plus de sucre pour faire des gâteaux que tous les pâtisseries du Windsor.

## DOULEUR VAINCUE

Un religieux de la Trappe, ressentant à l'épaule un violent mal, dont il ne parla que lorsque la gangrène eut gagné une grande partie du dos, un chirurgien fit l'opération, qui ne put être que très douloureuse. Le religieux la souffrait sans proférer aucune plainte. Le chirurgien, étonné d'une si grande constance, pria l'abbé de dire au patient de ne pas se contraindre ; que les efforts qu'ils faisait pour retenir ses cris augmentaient la douleur qui devait être extrême ; que les plaintes, en soulageant la nature, servaient en même temps à conduire son opération, car il ne pouvait discerner autrement s'il allait jusqu'au vif ou non.

Le religieux, sans rien perdre de sa tranquillité, répondit à l'abbé qui lui disait de se plaindre :

« Eh ! de quoi me plaindre, mon père ? de ce que j'ai le bonheur de souffrir à l'exemple de Jésus-Christ ? »

Et il continua de soutenir la longue et cruelle opération, sans qu'il parut ressentir la moindre douleur.

Ce trait, emprunté à la *Vie de l'abbé de Rancé*, caractérise les principes que le célèbre réformateur de la Trappe au XVII<sup>e</sup> siècle avait su introduire dans l'esprit de la maison, dont il était devenu le chef, après une jeunesse très mondaine, très dissipée et à la suite d'une conversion qui avait fait grand bruit.

L'estampe devenu document historique, sert de frontispice à un livre intitulé : *Description du plan en relief de l'abbaye de la Trappe, présenté au roy Louis XIV, par le frère Pacôme, religieux solitaire*, imprimé à Paris, en 1708.

Après les graphiques architecturaux, représentant l'ensemble et les détails du monastère, le volume contient une suite de tableaux, figurant les principaux épisodes de la vie religieuse de l'abbé Rancé, accompagné de notices où le frère Pacôme fait l'histoire sommaire de son supérieur, décédé le 26 octobre 1700.

Le frère Pacôme attribue d'abord aux incursions et aux ravages des Anglais dans la région (environs de Mortagne), le relâchement qui s'était introduit dans l'ordre.

« Les solitaires exposés, dit-il, à toutes les vexations et à toutes les misères physiques et morales se séparèrent ; et lorsque la guerre eut cessé, ils rapportèrent à la Trappe l'air contagieux du monde qu'ils avaient respiré hors du monastère. Le concordat passé entre le roi François I<sup>er</sup> et le pape Léon X mit les revenus de l'abbaye aux mains d'abbés commanditaires, qui ne surent rétablir la régularité parmi des religieux tout à fait déçus de l'ancienne ferveur. La licence crut parmi eux, et vint à un excès qui les rendit non seulement dissemblables à leurs prédécesseurs, mais un objet de scandalisation pour le pays. On peut dire que l'asile de Dieu devint à la lettre une retraite de voleurs. La maison en partie déserte et ruinée, était habitée par des personnes séculières. Quelques religieux qui n'en avaient que le nom, et qui, en portaient à peine l'habit cherchaient à une retraite sous des restes de mesures. Tel était l'état de la Trappe lorsque M. de Rancé entreprit de la réformer... »

Lo pieux historien expose ensuite les phases diverses de la vie du réformateur.

« Rien n'a été plus admiré de nos jours, dit-il, que la grâce qui l'enleva au siècle pour l'attacher sans retour et sans adoucissement à la pénitence la plus austère. Il le montre naissant riche, possédant dès l'âge de onze ans, avec le titre d'abbé, de très opulents revenus ecclésiastiques : canonien de Notre-Dame de Paris, abbaye de la Trappe, de Notre-Dame du Val, prieurés de Beauvais, de Boulogne, etc., etc. Devenu plus riche encore par la mort de son père ; et alors tout aux entraînements du monde :

« Le faste et la vanité absorbent son esprit ; et les belles passions (c'est ainsi que le siècle corrompu les appelle) séduisent son cœur. La magnificence de ses équipages, la délicatesse de sa table et sa passion pour la chasse sont les moindres de ses dérèglements.

Cependant par intervalle, la lumière de Dieu luisait à son esprit... La mort de M. de Chauvigny, ministre d'État, son cousin germain, et un danger évident de perdre la vie, qu'il évita par l'évidente protection céleste, lui firent faire de profonde réflexions... Deux spectacles touchants achevèrent de le ramener à Dieu : l'un fut la mort de Gaston de France dont il était l'aumônier, l'autre la mort d'une duchesse, à laquelle il s'était accoutumé de rendre des assiduités... »

\* \* \*

Une publication spéciale intitulée : *les vrais motifs de la conversion de l'abbé Rancé*, parue en 1685, précise ainsi les détails de ce dernier événement : « Au retour d'un voyage, allant voir cette duchesse qu'il aimait et dont il ignorait la mort, il monta chez elle par un escalier dérobé, et étant entré dans l'appartement, il trouva dans un plat sur la table, la tête de la dame, qu'on avait séparée parce que le cercueil de plomb qu'on avait fait faire pour mettre le corps s'était trouvé trop petit.

Il y avait bien là, on effot, de quoi impressionner à l'excès l'âme d'un homme qui, plus d'une fois déjà, paraît-il, avait profondément réfléchi sur les vanités humaines.

Quoiqu'il en soit, le renoncement au monde fut dès lors décidé en lui pour influer ensuite, comme nous l'avons pu voir, sur un groupement religieux, qui, aujourd'hui encore, observe

dans toute sa rigueur la règle à laquelle il sut le ramener par ses exhortations et par son exemple.

## A PROPOS DE COQUILLES

On sait qu'en typographie l'on donne le nom de *coquilles* aux fautes de composition qui dénaturent la forme des mots, et donnent parfois lieu à de singulières substitutions de sens. Les exemples de ce genre sont innombrables et chaque jour en révèle de nouveaux. Le plus souvent, le changement d'une lettre fait dire à un mot le contraire de ce qu'il devait exprimer.

Le poète Lebrun fit jadis cette épitaphe, à propos de *coquilles* :

Si vous lisez, dans l'épitaphe  
 De Fabrico, qu'il fut toujours homme de bien,  
 C'est une faute d'orthographe,  
 Passants, lisez : homme de rien.  
 Si vous lisez en plus, qu'il aimait la justice,  
 Qu'à tout le monde il la rendit,  
 C'est une faute encor ; je connaissais Fabrico.  
 Passants, lisez : qu'il la vendit.

## L'INVERSE

*L'ami*.—Les poulets du voisin font-ils du tort à ton jardinage ?  
*L'amateur-jardinier*.—C'est tout le contraire qui est arrivé. Le voisin a déjà perdu une couple de douzaines de volailles qui étaient venues manger mes légumes.

## DEVINETTE



—Mais où est donc sa femelle ?

# Que Buvez-Vous Durant les Temps Chauds?

Quand vous avez chaud, que vous êtes fatigué et altéré, les Spiritueux aggravent votre condition et les breuvages glacés ne vous donnent qu'un soulagement temporaire. Une cuillerée de

## Abbey's Effervescent Salt,

dans un verre d'eau fraîche ordinaire est le breuvage le plus rafraichissant et réconfortant que vous puissiez obtenir. Non seulement il étanche la soif, mais il diminue la température du sang. Il est meilleur et coûte moins cher que n'importe quelle eau minérale ou soi-disant breuvage d'été.

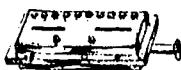
Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

Dans les révolutions, un nom fait plus qu'une armée.

### "International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laissez Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laissez à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.



**GRATIS** Aux personnes qui veulent seulement 2 douzaines de plumes en vente 10 cts. chacune. Ces merveilleuses plumes de vertébral sont non seulement fortes, mais elles sont aussi légères qu'une plume ne saurait jamais, etivent une page entière sans que vous soyez obligé de tremper la plume une seule fois. Écrivez et nous vous enverrons les plumes par la poste, quand vous les aurez reçues, envoyez nous l'argent et nous et nous vous expédierons par la poste, ce splendide harmonica à cinq notes et son étui complètement nichés, 10 cents de plus, 2 bols de brosses, 30 laves complètes, facile à apprendre, pas besoin de professeur, sont doux et puissants. TOLEDO PEN COMPANY, Boite 1, S. Toronto, Ontario.

### BONIMENT



Le camelot.—Jo m'adresse surtout ici aux pères et aux mères de famille.

### CURIOSITÉ MOTIVÉE

Un curé de campagne était à clouer un lierre recalcitrant à un treillis près de la grille de son jardin, quand il remarqua un petit garçon qui suivait avec la plus grande attention chacun de ses mouvements.

— Eh! mon jeune ami, lui demanda-t-il, as-tu l'intention de devenir jardinier, que tu me regardes travailler si attentivement.

— Non, répondit le gamin, mais j'attends pour voir ce que dit un curé quand il se donne un coup de marteau sur le poeur.



### Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les ans par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

### IL Y A MOYEN DE S'ENTENDRE

*Le magistrat.*—Six mois aux travaux forcés.

*Le prisonnier.*—Pardon, Votre Honneur, ne pourriez-vous pas plutôt dire deux ans et retrancher les travaux forcés.



**GRATIS** Cette magnifique bague ornée d'opales dans une belle boîte doublée de velours aux personnes qui voudront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la rose à la violette et à l'héliotrope à 10c. chacune. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de splendides opales. Envoyez nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez reçu envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1, S. Toronto.

### UNE DISTINCTION

*Lui.*—Pensez-vous que la femme soit l'égal de l'homme?

*Elle.*—Oui, mais je ne pense pas que l'homme soit l'égal de la femme.

### Jeunes

Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.

### Epouses

The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

*Taupin.*—Nous combattions, monsieur, tant que nous pouvions nous tenir debout. Une lance dans la main droite et un bouclier dans la main gauche. Soudain je vis ma chance et avec mon autre main j'atteignis au front le vieux Waagoonagit. Bien, qu'avez-vous à rire vous autres?

### AISÉ A TROUVER

Si vous ressentez les atteintes de la gorge, si vous n'avez pas de *Baume Rhumal*, allez vite en chercher chez le pharmacien. 107

### Préparation merveilleuse!

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Neurtrissures, Engèlures, Cors aux pieds. **Vrai Médicament de Famille.** 50c la boîte, 10c extra par la poste. CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.

# 10c

## 402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

## LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

### 10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 35 rue St-Jacques, Montréal.

# Qualité et Prix!

C'EST CE QUI COMPTE DANS L'ACHAT DES MEUBLES

LA QUALITÉ signifie les meilleurs matériaux, fabrication dans tous les derniers dessins, par des ouvriers de première classe.

LE PRIX signifie, chez nous, la somme la plus minime à laquelle il soit possible d'acheter des meubles de qualité.

Pourquoi ne pas venir ici et nous donner l'opportunité de vous montrer notre stock avant d'acheter ailleurs. Ça vous sera profitable.

## Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

# Chapeau de Paille de Dame

Un Chapeau de Paille de Dame so tenit à mesure que la saison des Chapeaux de Paille s'écoule, mais elle n'a aucun besoin d'en acheter un neuf. Le "Maypole Polish" pour Chapeaux de Paille rend comme neufs les vieux chapeaux à un coût insignifiant. Dix cents et dix minutes feront l'ouvrage.

Si une dame ne peut l'avoir chez son fournisseur, qu'elle envoie l'argent directement aux Agents Canadiens et ils lui enverront immédiatement par la poste n'importe quelle couleur de ce poli.

ARTHUR P. TIPPET & CO., Agents.  
8 Place Royale, MONTREAL. 23 rue Scott, TORONTO.

Deux provinciaux s'offraient l'art de la Comédie Française.

Pendant un entr'acte, le mari interroge sa moitié :

— Eh bien ! es-tu satisfaite !

— Oui... Mais ce vers :

Il est avec le ciel des accommodements...

— Eh bien ?

— Comment se fait-il que Molière qui avait tant de talent ait mis dans sa comédie une phrase si robutue ?

Il n'y a plus d'hommes nécessaires aujourd'hui.

### SIMPLES QUESTIONS

D'où vient la consommation ? D'un thume négligé ; d'où vient la guérison ? Du Baum Rhumal.

### Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un seul paquet, six guérissent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montreal

Bouveau. — On dit que le docteur Lacomais a guéri plus de gens qu'aucun autre médecin.

Bouveau. — A-t-il quelque remède particulier ?

Bouveau. — C'est tout comme. Il charge cinq piastres pour sa première visite, dix pour la seconde et ainsi de suite en doublant le prix à chaque visite jusqu'à ce que le patient se déclare lui-même guéri.

Bouveau. — Je n'ai jamais vu un jeune homme impertinent comme le jeune Taupin, une jeune fille descendait de voiture lorsqu'il arriva l'autre jour et il l'embrassa.

Rouveau. — Et que dit la jeune fille ?

Bouveau. — Elle lui dit qu'il n'était pas un gentilhomme.

Rouveau. — Et lui ?

Bouveau. — Je suis un chrétien, dans tous les cas, dit-il, et pour lui prouver qu'il ne lui gardait point rancune il l'embrassa encore une fois.

Rouveau. — Ah ! et que dit-elle alors ?

Bouveau. — Elle lui dit qu'elle était aussi chrétienne que n'importe qui, et pour le lui prouver, elle lui présenta l'autre joue.

### RÉPONSE A TOUT



Le client. — Dites donc, tailleur, je vous rapporte ma jaquette ; voyez quelle sale étoffe, le vêtement s'est déchiré la première fois que je l'ai débottonné...

Le tailleur. — Oh ! vous vous trompez, cher monsieur, l'étoffe est excellente, seulement les boutons étaient trop solidement cousus.

# Hamacs

10 p. c. de Réduction d'ici à la fin du mois, quoi qu'ils fussent avant les meilleurs marchés de la ville.

## L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

MIEUX QUE CELA

Boff. — Tiens, voici mon tailleur, mon vieux.

Toff. — Allons-nous traverser la rue ?

Boff. — Non, courons plutôt.

Grand'mère. — Oui, Henri, il faut toujours être poli, mon enfant, et même quand tu rencontres un de tes petits ami, le saluer poliment d'un bonjour. Maintenant, je suppose que le petit garçon de la voisine te rencontre et qu'il te dise Hallo ou quelque chose comme ça ?

Henri. — Non il ne dirait pas cela grand'mère.

Grand'mère. — Bien, que dirait-il alors ?

Henri. — Quand il me rencontre, il crie toujours. Payez vos dettes, payez vos dettes, c'est pour cela que nous nous battons si souvent.

**\$4.65. Une Montre de \$25.00**

en apparence, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de chasse, à remontoir et avec régulateur, superbement gravés. Pourvu d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner; vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client. A ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

TEL. BELL 1367

## ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argençons comme neufs à des prix modérés.

**40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.**

## CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut l'apprendre comment le faire fonctionner, en cadre à imprimer, le plateau à développer, le paquet de "by jet" argenté, le paquet de papier rubis. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement 15 de plaques en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la caméra. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra tous frais payés. Toledo Pen Company, Box 1, N. Toronto

Lui. — Mademoiselle Louise voulez-vous être une sœur pour moi ?

Elle. — Quelle question ! Naturellement je ne le puis pas.

Lui. — Alors, voulez-vous être ma femme ?

EUGÈME FARINE

Le client. — Quels sont ces deux messieurs à cette table, là-bas.

Le garçon. — L'un d'eux est un journaliste, monsieur, et l'autre n'a pas le sou non plus.

## Gateau aux Fraises

— il n'y a pas de meilleure recette pour faire ces gâteaux délicieux que celle imprimée page 20 de notre livre de recettes. Nous envoyons le livre franco sur demande.

**JOHN DWIGHT & CIE**  
34 Rue Yonge, TORONTO

Papa. — Et maintenant, mon fils, je regrette d'avoir été obligé de te corriger de la sorte. Mais souviens-toi que c'est pour ton plus grand bien et quand tu seras grand, tu ne voudras pas faire autre chose que ce que je désire.

Johnnie. — Quand je serai grand — hoo-hoo — je sais ce que je veux être.

Papa. — Bien, qu'est ce Johnnie ? Si je le puis je te laisserai choisir ta carrière.

Johnnie. — Je veux être un orphelin hoo-hoo hoo.

Madame Commespièdes. Je pensais que vous m'aviez garanti que ce chien était bien élevé.

Le marchand de chiens. — Non, madame !

Madame Commespièdes. — Oh non ! il ne l'est pas ! Il avale sa nourriture de la façon la plus vulgaire.

LE PATIENT (dans l'antichambre) Enfin quand le docteur va-t-il venir ! Voilà bientôt une heure que je l'attends !

LE DOMESTIQUE. — Qu'est ce qu'une heure ? Voilà six mois que nous vous attendons !

## GRATIS

Non, il n'y a pas de meilleur cadeau que ce livre. Envoyez-nous votre nom et votre adresse et nous vous enverrons le livre par express pour vous permettre de l'examiner; vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client. A ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto



Fig. 1. — Onduler les cheveux et les relever en dissimulant les pointes.



Fig. 2. — Prendre un nœud à trois branches à pointes frisées ; avec deux de ses branches, faire une torsade placée comme le numéro 2.



Fig. 3. — Avec la troisième passer derrière le premier mouvement ; faire trois grosses coques avec les pointes.

Les dernières modes de Paris telles que montrées dans le Nouveau et Palatial SALON DE COIFFURE POUR DAMES de J. PALMER & SON, 1745 rue Notre-Dame. Attention immédiate donnée aux commandes envoyées par téléphone (Main 39).

#### LE MALHEUR

*Beff.* — Aimerais-tu mieux être riche que chanceux ?

*Teff.* — Si j'étais riche, je me considérerais chanceux et si j'étais chanceux, je deviendrais riche. Le malheur est que je ne suis ni l'un ni l'autre.

#### PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 961. — C'est un patron dont l'idée est venue par les derniers événements en Chine. Il a été apporté chez nous par une dame attachée à une ambassade. C'est, en réalité, la blouse chinoise avec ornements au goût.

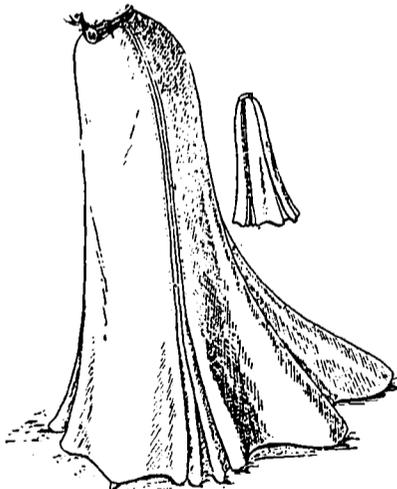
No 961 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 961. — Corsage pour dame.



NO. 961  
LADIES' WAIST

No 950. — Jupe pour dame.



NO. 950 LADIES' SKIRT

950. — Nous insistons sur l'article jupe pour l'excellente raison que cette partie du vêtement de la femme joue un rôle omnipotent. Celle-ci reproduit les caractères de la jupe "prime" que nous avons servie il y a un mois.

4 verges  $\frac{3}{4}$ , 11 pouces de largeur, suffiront pour personnes de taille moyenne.

#### COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajouter que le prix régulier de ces patrons est de 1 centime chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

#### BANG !

*Madame Taupin.* — Comment peut-on découvrir si un crâne appartient à une femme ou à un homme ?

*Monsieur Taupin.* — S'il appartient à une femme, la mâchoire est développée d'une façon anormale. Et, maintenant, laisse-moi lire.

!!!

*Biff.* — Eh ! mon vieux, sais-tu que tu as une terrible réputation. Je me suis laissé dire, aujourd'hui, qu'il n'y a pas une seule femme dans la ville que tu n'aies embrassée.

*Teff.* — Quoi ? Est-ce que ta femme ne peut pas garder un secret ?

#### RÉFLEXION MORALE

Quelques hommes peuvent peindre des mains, d'autres des bras, d'autres encore peuvent peindre des figures ; mais la plupart sont plus capables de peindre des nez.

#### MODES PARISIENNES

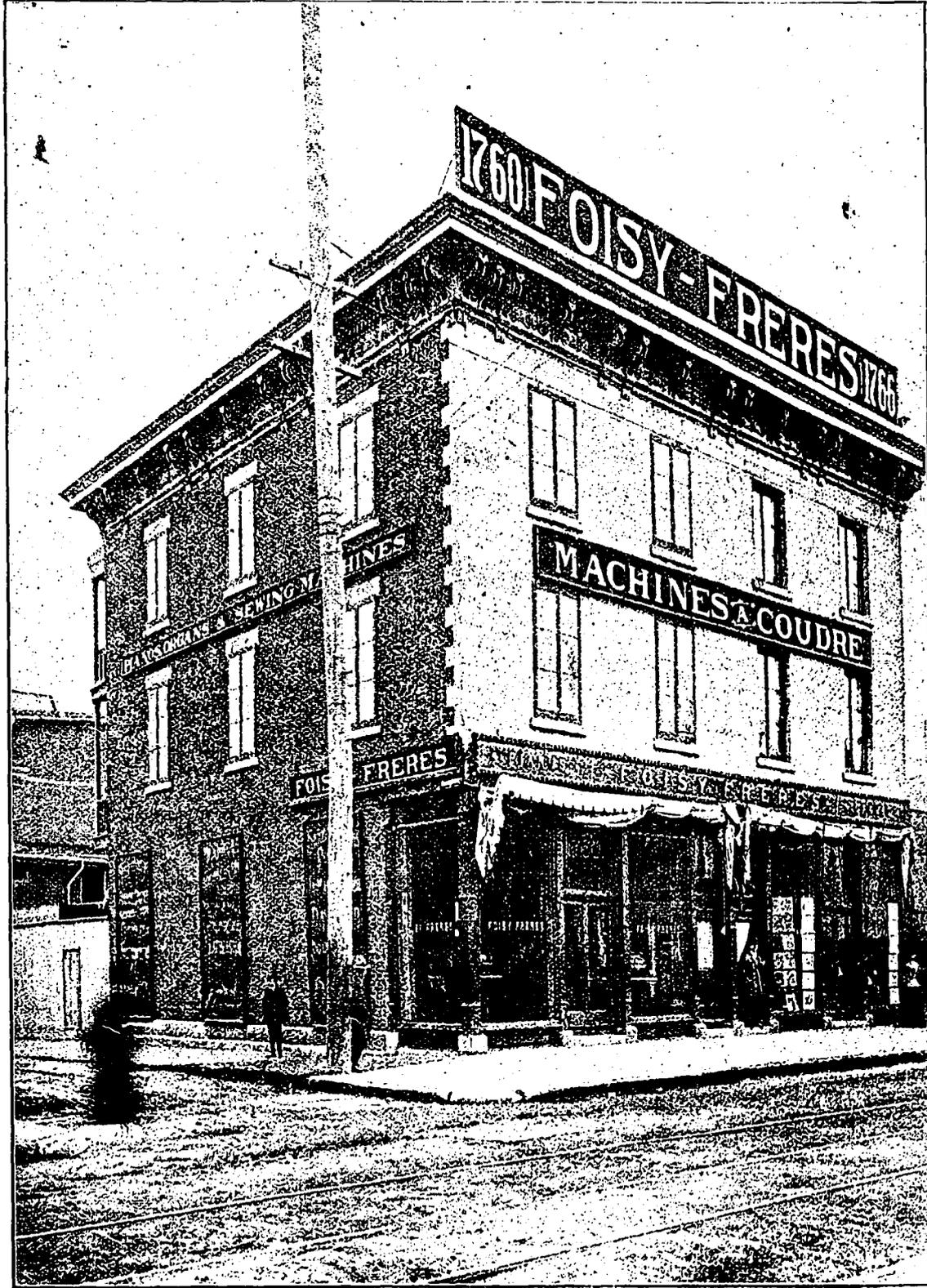
#### COSTUME EN SERGE

#### CRÈME

fermé simplement du haut au bas des revers ; revers ornés de piqûres, col rabattu, pince de chaque côté et pochettes, manches unies. Jupe ronde unie avec pli Watteau derrière.

La Mode ci-dessus est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.





Maison Etablie en 1879

# Foisy Freres

Marchands en Gros et en  
Détail de

## PIANOS, ORGUES,

### Machines a Coudre Musique en feuilles

... ET ...

### Instruments a vent et a cordes

De tous genres



Seuls representants des ...

Célebres Pianos MANDELSONN (Toronto);

EDISON, OFFENBACH, et de la ...

Célèbre Machine à Coudre RAYMOND

REPRESENTANTS AUSSI DES

Orgues DOHERTY & Co., CLINTON, et du

Phonographe COLUMBIA

N'oubliez pas de venir voir l' "ANGELUS ORCHESTRAL", la merveille du jour. Cet instrument est mû par une pédale; joue n'importe quel morceau de musique et s'adapte à n'importe quel piano. Il n'est pas nécessaire de connaître la musique pour exécuter sur cet instrument.

Nous venons de recevoir un stock considérable de Pianos, Orgues et Machines a Coudre que nous vendrons a des prix raisonnables ...

..... A CREDIT OU ARGENT COMPTANT

## 1760-1766 Ste-Catherine

Coin de la rue Sanguinet, MONTREAL.

( Venez visiter notre établissement )  
avant d'aller ailleurs . . . . . )

TÉL. BELL, EST 1644



## DOCUMENT LOUCHE



La scène se passe au bureau d'une grande compagnie de médecins brevetés.  
*Premier associé.*—Voici un certificat que nous envoie le gérant d'une compagnie d'assurance pour notre Anti-Courte-Haleine.  
*Deuxième associé.*—Qu'est-ce qu'il y a dit ?  
*Premier associé.*—Il dit que notre préparation cause beaucoup moins de mortalité que la plupart des autres médecines mises sur le marché.

## LES HUMBLÉS

Dans son petit appartement meublé de la rue Satory à Versailles, le capitaine Madurel, tout joyeux, bouclait une valise dans laquelle il avait entassé à droite les affaires d'Eugénie, madame Madurel, et à gauche ses effets de "négociants", ainsi qu'il qualifiait ses vêtements civils.

Le matin, sur son rapport, il s'était inscrit pour une permission de quatre jours. Direction : Fontainebleau. Il y avait si longtemps qu'il avait promis à madame Madurel de lui montrer la forêt ; mais toujours il s'était heurté à des difficultés d'argent, car, même aujourd'hui, promu capitaine commandant, et touchant tout près de quatre cents francs par mois, avec sa croix et la solde de Paris, il avait bien souvent encore à payer de quoi au maître-sellier ou au maître-tailleur, sur l'arriéré du lieutenant, et n'arrivait que tout juste à joindre les deux bouts. Quant à Eugénie, c'était une bonne et douce créature qu'il avait épousée par amour, une petite cousine du pays normand qu'il avait connue de toujours ; mais les douze cents francs de dot exigés par l'Etat avaient été — comme il arrive si souvent — purement fictifs.

Cependant, à force d'économies sur le chauffage, sur l'éclairage et même sur le menu, Madurel était arrivé à décrocher le petit billet bleu de cent francs nécessaire, d'après ses calculs, à une fugue de quatre jours, pendant lesquels on mènerait la grande vie, l'on ne se refuserait rien. Enfin, on allait donc admirer Fontainebleau !

—Tu verras, disait le capitaine en pliant avec amour un veston bleu, tu verras comme c'est joli ! J'y ai été en garnison comme brigadier-fourrier et je n'ai pas oublié le *Jardin du Roi*, le *Rocher d'Avon* d'où l'on découvre un panorama merveilleux, la *Vallée de la Sole* et les *Gorges de Franchard*, aussi sauvages que celles d'*Aprémont*. Je te montrerai le vieux chêne, le *Pharamond*, couvert de blessures, et le *Buffon*. Cela m'amusera de te promener à travers tout cela.

—Ah, oui, nous allons être bien heureux, dit Eugénie, toute rose, en se coiffant d'un petit chapeau de paille natté de rouge, très simple avec bouquet de fleurs des champs. Tu es sûr, au moins, que tes quatre jours seront accordés par le colonel ?

—Parbleu ! Pendant la semaine de Pâques, il y a la moitié de l'effectif de l'escadron partie en permission, et d'ailleurs Mezonsac, le capitaine en second, est là. Donc, rien à craindre.

Et comme la valise était bouclée, comme le précieux billet bleu avait été précieusement introduit dans le portefeuille, M. et madame Madurel se mirent à la fenêtre pour voir venir de plus loin le marchef Chambenoit,

apportant la décision. Malgré l'heure matinale, Versailles paraissait déjà en fête. A toutes les fenêtres, des drapeaux et des oriflammes claquaient au vent dans un beau soleil. Le long de la rue Satory, des soldats endimanchés, avec le plumet et les gants blancs, descendaient par petits groupes, en pleine lumière, de ce pas trainant et indécis du prisonnier subitement rendu à la liberté. Au bout de la rue, vers la place d'Armes, les vieux arbres datant de Louis XIV, ces vieux arbres qui avaient vu tant de choses, commençaient à reverdir une fois de plus. Au loin, des appels retentissaient en fanfares matinales ; en ce matin joyeux, il y avait comme une griserie dans la ville du Grand-Roi, sortie de sa torpeur habituelle.

—Voilà Chambenoit ! cria tout à coup Eugénie en se penchant sur la balustrade.

Et, de fait, la silhouette du maréchal des logis chef venait d'apparaître au coin de la rue de l'Orangerie ; le sous-officier avançait en se dandinant, sans se presser ; très fier de sa haute taille moulée dans la tunique du matin ; le haut képi bien campé sur les yeux, il portait sous le bras le cahier de la décision et le livre des ordinaires. Le long de la route, il rendait d'un air protecteur le salut que les petits soldats, de droite et de gauche, envoyaient à son double galon d'argent.

—Rentrons, dit Madurel à sa femme. Il ne faut pas avoir l'air de le guetter à la fenêtre. Ce sera plus convenable.

Ils se rassirent l'un et l'autre, très calmes en apparence, sur les deux fauteuils garnis de housses au crochet qui meublaient le salon, et quelques minutes après, Perdriol, l'ordonnance, introduisit le sous-officier.

—Salut, mon capitaine, dit Chambenoit, les deux talons réunis, avec la gaie et affectueuse familiarité qui s'établit entre le bon marchef et son capitaine commandant.

—Qu'y a-t-il à la décision ?

—Oh ! quelques lignes seulement. Travail du dimanche. Simple coup de brosse aux chevaux et abreuvoir à deux heures.

—Et... les permissions demandées au rapport sont accordées ?

—Parfaitement. Voici la vôtre pour Fontainebleau.

—Merci, mon ami, dit Madurel, en serrant le petit carré dans le portefeuille à côté du beau billet bleu — deux papiers si bien fait pour s'entendre — tandis que le visage d'Eugénie s'éclairait d'un sourire radieux. Je vais m'en aller quatre jours ; pendant ce temps, vous aurez à vous adresser, pour tout ce qui concerne l'administration de l'escadron, au capitaine Mezonsac.

—Entendu, mon capitaine ; mais puisque vous vous absentez, voulez-vous que nous arrêtions ensemble le cahier des ordinaires ?

—Oui, oui, j'ai encore le temps avant le train. Allons-y !

Alors Chambenoit ouvrit sur la table en palissandre le grand registre en toile grise ; d'un coup de pouce, il fit prestement tourner les pages, et s'arrêta au mois d'avril où s'alignaient une foule de chiffres divisés en deux colonnes : *Avoir* et *Débet* avec les totaux à l'encre rouge, puis, il commença :

—Vous vous souvenez, mon capitaine, le Jeudi saint, quand les hommes sont revenus tout trempés du service en campagne, vous avez absolument voulu leur accorder, le soir, une ration de vin.

—Parbleu oui, les pauvres diables l'avaient bien gagnée. Au reste, nous avions du boni.

—Ça allait bien ; seulement nous n'avions pas pensé au maigre du Vendredi saint. Pour ce jour-là, en dehors de la morue que j'avais fait dessaler dans les seaux, vous m'avez donné l'ordre d'acheter des boîtes de sardines et du gruyère. Je ne voulais pas, mais vous avez insisté en me disant que la morue ne soutenait pas l'homme. Bref, l'extra du Vendredi saint a grevé l'ordinaire de quarante francs.

—Diable, fit Madurel, tandis qu'Eugénie écoutait, prise d'une vague inquiétude.

—Enfin, hier, est arrivé du gouverneur de Paris l'ordre, à l'occasion de l'Exposition, de donner aux cavaliers double ration de vin ; si bien que, maintenant, nous sommes en débet de cent francs. Si c'était un effet de votre bonté de me les remettre avant de partir ? ...

Madurel reçut le coup en plein cœur. Cent francs de débet ! Il frisa sa moustache pour dissimuler son trouble, mais il était atterré.

## NI CECI NI...



*Madame.*—Qu'as-tu à gronder ? Est-ce la façon du chapeau ou le genre de plumage qui te déplaît ?

*Monsieur.*—Ni ceci ni cela ; c'est la dimension du compte de la modiste.

## UNE CHOSE ÉTRANGE



—Ben, puisque vous êtes chimiste, j'vas vous dire une chose qui m'a toujours étonné... c'est qu'il l'eau devient noire quand on met les mains dedans.

Chambenoit croyait lui dire la chose la plus simple du monde, et il ne se doutait pas du désastre, de l'écroulement du cher projet si longtemps caressé... En somme, c'était par l'ordre du capitaine que les dépenses avaient été faites; c'était par sa faute que le petit budget de l'escadron avait été dépassé... Il n'avait qu'à payer.

Avec un flegme apparent, sans sourciller, il tira héroïquement du portefeuille le pauvre petit bleu qui reposait, à côté de la permission, et le remit au marchef, en disant d'une voix blanche :

—Voilà, mon ami. De cette manière nos comptes sont à jour, n'est-ce pas ?

—Oui, mon capitaine. La balance y est.

Madurel signa le registre, tandis que Chambenoit s'en allait, en disant :

—Adieu, mon capitaine. Bonne permission ! Amusez-vous bien !

Il n'avait pas refermé la porte du salon qu'Eugénie s'écriait en interrogeant anxieusement son mari du regard :

—Alors ? ..

—Alors, ma pauvre amie, le voyage ne sera pas encore pour cette fois.

Et comme l'ordonnance Perdriol entra, annonçant que le break du régiment était en bas :

—Renvoyez le break au quartier. Nous... prendrons un fiacre plus tard.

Et tandis qu'Eugénie éclatait en sanglots convulsifs, Madurel continua très doucement :

—Je t'en supplie, ne pleure pas, ma pauvre chérie. Tu me fais une peine affreuse. Ote ton chapeau. Sois brave.

Eugénie le regarda ; puis se redressant, elle lui dit, à travers ses larmes :

—Oui, je serai brave, mais il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas avouer. Pour le colonel, pour les camarades — et aussi pour Chambenoit — il faudra avoir l'air d'être partis... On ne comprendrait pas... Nous fermerons les fenêtres pendant quatre jours, nous ne nous montrerons nulle part ; et quant tu reparaitras au mess, tu raconteras que nous nous sommes amusés à Fontainebleau. Il le faut, vois-tu, il le faut, et ce sera bien mieux ainsi...

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. RICHARD O'MONROY.

## PARC SOHMER

Pour le mois de septembre et spécialement cette semaine, les attractions surpassent tout ce que l'on nous a offert depuis trois mois. Et pourtant, nos lecteurs ont été témoins chaque jour de l'excellence soutenue, invariable de la partie musicale et de la partie vaudeville. Ne manquons donc pas de nous rendre au Parc. La fin de la saison n'arrivera que trop vite.

## AH ! BAH ! ..

Emma.—Pourquoi M. Laflemme a-t-il cessé de courtiser Estelle ?

Esther.—Il a trouvé qu'elle était trop efféminée pour l'époque où nous vivons.

## L'ORIGINE

Lui.—Enfin, quelle différence y a-t-il entre le socialisme et l'anarchie ?

Elle.—Ma chère, ça diffère par les moyens à employer, mais leur origine est—Commune.

## KLONDIKE MUSIC HALL

Le café-concert de M. Boiré gagna sans cesse dans la faveur du public. La semaine dernière, l'assistance a été remarquablement considérable et enthousiaste. Cette semaine, le succès s'accroît. Plusieurs nouveaux artistes de grande renommée secondent admirablement le personnel régulier du théâtre et l'on joue en clôture, "Le truc du pharmacien," une très amusante comédie.

## Mme Sylvain Bouillon

Guérie d'Engourdissements des Mains et des Pieds et de Mauvaise Digestion par les PILULES ROUGES.

Nous ferons remarquer à nos lectrices le soin que nous prenons toujours de leur donner le nom et l'adresse des femmes que nous guérissons avec les PILULES ROUGES. Nous prenons ces précautions afin que, si quelques-unes doutaient encore de la grande efficacité de ce remède merveilleux, elles puissent aller ou écrire à ces dames, dont nous publions les noms et les portraits, et s'assurer par elles-mêmes de la véracité de ce que nous affirmons.

Voici ce que dit Madame Bouillon :

"J'ai 52 ans, et lorsque j'ai commencé à prendre les PILULES ROUGES, il y avait cinq ans que je souffrais d'engourdissements des mains et des pieds de mauvaise digestion, de pituite et de tous les autres troubles qui viennent aux femmes à ce moment critique de la vie appelé RETOUR DE L'ÂGE.

"J'étais tellement fatiguée et faible, qu'il m'était à peine possible de faire mon ouvrage, et je me traînais plutôt que je marchais ;

"j'avais aussi des douleurs dans

"l'abdomen et dans les côtés,

"et je passais toutes mes nuits

"à ne pas dormir. Les PILU-

"LES ROUGES m'ont fait du

"bien du moment que j'ai com-

"mencé à les prendre ;

"elles me donnèrent

"appétit, aidèrent à

"la digestion de mes

"vivres, guérirent mes

"engourdissements et

"me remirent en aussi

"bonne santé que j'é-

"tais il y a 20 ans.

"J'ai conseillé les

"PILULES ROU-

"GES à un grand nom-

"bre de dames de mes

"amies, et je puis vous

"dire qu'elles ont pris

"beaucoup de mieux

"et ont été guéries.

"J'ai aussi fait prendre les Pilules Rouges à une de mes filles qui souffrait de toutes les maladies dont une femme peut souffrir ; qui ne pouvait travailler du tout, ou faire aucun ouvrage ; elle était mariée depuis sept ans, et sans famille. Les Pilules Rouges, en la guérissant, lui ont donné la joie d'être mère, et je vous assure qu'elle vous en est bien reconnaissante

"Je vous remercie beaucoup des bons soins et du grand trouble que vous avez pris pour moi.

"MADAME SYLVAIN BOUILLON,  
"White Fish, C.P.R., Ont."

Les femmes qui souffrent du RETOUR DE L'ÂGE, en outre de prendre les Pilules Rouges, doivent aussi prendre un soin tout particulier de leur santé, se coucher de bonne heure le soir, afin de prendre, pendant la nuit, tout le repos possible, ne pas fatiguer leur estomac avec des vivres difficiles à digérer, et surtout tenir leurs intestins bien réguliers, en se servant des Tablettes Purgatives.

Les vraies Pilules Rouges se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules chacune et ne se vendent jamais au cent ni 25c la boîte ; elle ne sont pas non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

Compagnie Chimique Franco-Américaine.

# ... DE ... Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. K. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"  
35 rue St-Jacques

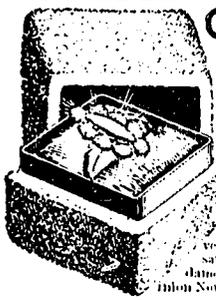
## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELL EAST 1114

Je reste pour enterrer mon siècle.



### GRATIS

Aux personnes qui voudront seulement 20 centimes en plus, nous offrons gratuitement de visiter nos bureaux et nous vous enverrons les crayons par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons, franco de port, cette magnifique montre d'une superbe horlogerie suisse, ornée de 8 saphirs, les plus beaux bijoux parisis dans une magnifique boîte ouverte en perche, intérieure en satin. C'est une montre qui dans sa boîte sera prête à porter. Dominion Novelty Co., 1-ont 13 Toronto

## Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien  
Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU  
Bureau du "SAMEDI"  
35 RUE ST-JACQUES.

Madame. — Mais pourquoi voulez-vous me quitter, Jane, vous êtes à mon service depuis hier seulement ?

Jane. — Parce que, vous êtes la treizième maîtresse que j'ai cette année, et vous me porterez malheur.

Madame. — Pourquoi alors, êtes vous venue ?

Jane. — Parce qu'il fallait toujours que j'en aie une treizième et j'ai préféré que ce soit tout de suite. Je pars ce soir, madame.



## A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

## Il Faut DORMOL

### PLUS GRAVE



Vieux clubiste. — Troubles de famille, hein ? Votre femme n'a pas confiance en vous ?  
Jeune marié. — Oh ! oui... mais c'est le boucher qui n'en a pas.

Le poète. — Je ne sais ce qu'ont ces éditeurs, c'est la douzième fois qu'on me retourne mes vers.

Son ami. — Je vais te dire comment faire pour qu'on ne te les retourne pas.

Le poète. — Dis vite, et je te jure que ce sera à la vie à la mort entre nous.

Son ami. — N'inclus pas de timbres avec ton ouvrage.



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

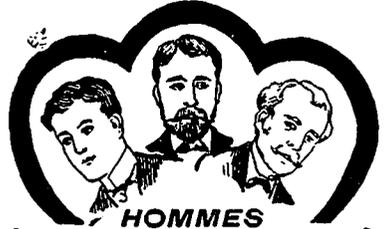
Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

## LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



### HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMEDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et ayez de le prouver, nous vous euverrons

### GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avez-vous remarqué, nous en avons notre part, que les maladies particulières à l'homme demandent une description des organes spécifiques. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, par réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de vous procurer la santé et le bonheur.

SOLE AGENTS MEDICAL CO  
Boite A. 947, Montreal.

## J. A. Dumas'

### Photographie

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent, MONTREAL

**JEUNES ET AGÉS  
RÉCONSTITUÉS**



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie. **PASTILLES DU DR JEAN**, \$1.00 le flacon, par la maille, cacheté, franco. Adresse: Cie Médicale du Dr Jean, R.P. Boite 187

Montréal, Que.—Et toutes pharmacies. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

**GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM**

**Places d'Été**

Taux pour Touristes à partir de Montréal :

**PORTLAND ET RETOUR \$10.50**  
**OLD ORCHARD ET RETOUR \$11.00**

**SERVICE DE MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD**

Quittent Montréal..... à 8.00 a. m. et \*8.45 p. m.  
Arrivent à Portland..... à 5.45 p. m. et \*6.40 a. m.  
Arrivent à Old Orchard..... à 6.46 p. m. et \*7.36 a. m.  
Quittent Old Orchard..... à 7.45 a. m. et \*8.00 p. m.  
Quittent Portland..... à 8.15 a. m. et \*8.30 a. m.  
Arrivent à Montréal..... à 6.50 p. m. et \*7.20 a. m.

\* Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

**Service de Convois Amélioré entre MONTREAL & OTTAWA**

Dép. de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
" "	11.00 a. m.	" "	11.25 p. m.
" "	14.10 p. m.	" "	17.35 p. m.
" "	17.50 p. m.	" "	10.15 p. m.
" "	8.50 p. m.	" "	8.10 p. m.
" d'Ottawa	16.10 a. m.	Montréal	19.50 a. m.
" "	19.00 a. m.	" "	11.20 a. m.
" "	14.20 p. m.	" "	16.40 p. m.
" "	17.09 p. m.	" "	11.10 p. m.
" "	8.00 a. m.	" "	11.00 a. m.

† Tous les jours excepté le dimanche. ‡ Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

**The Ottawa River Navigation Co.**

Ligue de Vapeurs pour la Malle Royale

**.. MONTREAL ET OTTAWA ..**

**Excursion à CARILLON**

Par le vapour-palais "SOVEREIGN", \$1.00 tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour. 50 cts.

**LE Devoir d'une Mere**

Est de s'instruire sur toutes les maladies particulières à son sexe, afin de les prévenir ou de les guérir au plus tôt. Elle doit connaître la conformation et le fonctionnement des organes délicats afin d'être en mesure d'instruire ses filles sur ce sujet important. Ces connaissances peuvent être obtenues en étudiant le dernier livre de Mad. Julia C. Richard, "LE GUIDE DE LA FEMME."

Il traite de toutes les maladies des femmes et donne les moyens de les prévenir et de les guérir. Une copie sera envoyée gratis sur réception de 10 cts. pour couvrir les frais de poste.

MAD. JULIA C. RICHARD,

BOITE 900, MONTREAL



**Une Recette par Semaine**

INSOLATION

Quand une personne tombe frappée d'un coup de chaleur ou plus vulgairement "d'un coup de soleil", il faut aussitôt la transporter à l'abri des rayons solaires, mais au grand air. On la déshabille complètement, et on lui asperge toute la surface du corps avec de l'eau à la température ambiante, après quoi on agite au-dessus de la malade, avec assez de force, mais sans précipitation et suivant un rythme régulier, jupe, robe ou corsage qu'on vient de lui enlever. Ce mouvement de fluide aérien active l'évaporation de l'eau et produit une réfrigération extrêmement puissante et bienfaisante.

**LA CHOSE EST PROUVÉE**

Les affections de la gorge et des poumons seront guéries par le *Baume Rhumal*, le remède par excellence. 106

Une longue suite d'âmes défilait devant la porte du paradis ou une tremblante et désespérée procession. L'une après l'autre était envoyée en enfer sur un signe de St Pierre, tout à coup il en vint une qui semblait encore plus désespérée que les autres et St-Pierre l'arrêtant lui dit :

—Entrez, Jones, entrez et allez donner vos mesures pour votre couronne.

—Hélas ! s'écria la pauvre âme, j'ai bien peur que votre Sainteté se trompe sur mon compte, je ne suis pas Jones, le curé, ni Jones qui a bâti l'église, ni Jones qui a toujours dit la prière en famille deux fois par jour.

—Je sais cela, interrompit St-Pierre, et c'est effacé, vous êtes Jones celui qui a présenté une motion pour empêcher les gens qui jouent du piano d'ennuyer leurs voisins. Vous avez ainsi empêché des milliers de gens de blasphémer et les avez sauvés du péché de colère, et c'est pour cela que vous avez mérité une couronne. Entrez et soyez le bienvenu.

\*\*\*

*Bonnepâte.*—Bien, je suis fatigué de vous importuner pour ces dix piastres que vous me devez depuis trois ans. Si vous voulez me donner cinq piastres je vous tiendrai quitte des cinq autres.

*Durdepaye (après réflexion).*—Ceci me paraît une belle offre et je suis tout disposé à l'accepter. Mon père me doit cinq piastres je suis presque certain qu'il me les rendra. Mais il y a une petite chose que je voudrais d'abord vous demander.

*Bonnepâte.*—Bien !  
*Durdepaye.*—Quelle commission allez-vous m'allouer pour la collection de cette dette ?

\*\*\*

OH ! ALORS

*Madame Rouleau.*—Quoi, madame Rouleau, vous ne restez pas plus longtemps. Je croyais que vous alliez demeurer toute la saison

*Madame Rouleau.*—J'en avais l'intention, mais mon mari m'a envoyé ce matin un chèque de deux cents piastres sans murmurer.

\*\*\*

—Moi, mon ser, l'année dernière à Marseille, à la ligne z'ai pris une baleine pas bien grosse c'est vrai, mais c'est une baleine.

—Moi, mon ami, j'ai pas été si loin, y a 3 jours à Chatou c'était au filet (ça j'en conviens), mais j'ai pris le corset tout entier...

**COMMENCEZ AUJOURD'HUI !**

No savez-vous pas que négliger ce rhume peut avoir de graves suites ? Il n'y a que quelques pas du rhume à la consommation, et vous savez ce que cela veut dire !

Prenez quelques doses de **CHERRINE** et l'effet sur vos voies respiratoires sera surprenant. Non seulement votre rhume sera guéri, mais vos poumons seront fortifiés contre toute nouvelle attaque. 25 cts la Bouteille partout. Achetez-en ce soir.



JEAN DE ST-MICHEL

**Le Comte Jean de St-Michel**

C'est cet illustre personnage qui en 1661 créa la marque "VIN ST-MICHEL" dont l'étiquette actuelle est la fidèle reproduction.

C'est lui qui fut le premier à découvrir les propriétés éminemment toniques et stimulantes que possédaient

le vin provenant du sol ferrugineux de son vignoble. est donc connu depuis plusieurs siècles, comme étant un puissant tonique, un stimulant énergique employé avec succès par tous les médecins de l'univers, pour combattre la faiblesse, l'anémie, la chlorose et toutes les maladies causées par l'appauvrissement du sang.

**LE VIN ST MICHEL**

**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell : Main 2818

*Visiteuse.*—Madame Taupin est-elle chez elle ?

*La bonne.*—Excusez-moi madame, mais êtes-vous la mère de Monsieur.

*La visiteuse.*—Oui, mais...

*La bonne.*—Alors, Madame est sortie.

\*\*\*

*Elle.*—Je ne puis comprendre comment Eve a pu laisser le serpent s'approcher assez près pour lui parler.

*Lui.*—Je penso qu'elle le portait autour de son cou comme un boa et que c'est comme cela qu'il a pu lui parler à l'oreille.

**Le Chic, la Variété, le Bon Marché**

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

**Pour arriver à toujours être bien mis** et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute

nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soi fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

**N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT,**

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . .

Habilllements faits a 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années d'insuffisance provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'insomnies nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M.D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 219, Hill Building, Détroit, Mich., et il se fera du plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

*"Cher monsieur :*— Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis ainsi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

*"Cher monsieur :*— Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

*"Cher monsieur :*— Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

## KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.

Ls. POHÉ, prop. D. BLEAU, gérant

Semaine commençant LUNDI 3 Septembre 1900

### PROGRAMME

LES JOURDAN..... Les célèbres duettistes Parisiens  
DEVILLE..... Chanteur comique  
BLEAU..... Chanteur comique  
CARTAL..... Chanteur comique  
LES SOEURS SORDONIA..... Chanteuses et danseuses  
LOUÏSE PROCTOR..... La charmante soubrette  
W. LAURANDER..... Le plus fort sur le fil de fer

### "LE TRUC DU PHARMACIEN"

Comédie en 1 Acte

Trappeur..... C. DEVILLE  
Lombard..... CARTAL  
Foucault..... W. JOURDAN  
Girodot..... D. BLEAU  
Euphémie..... Mlle JOURDAN

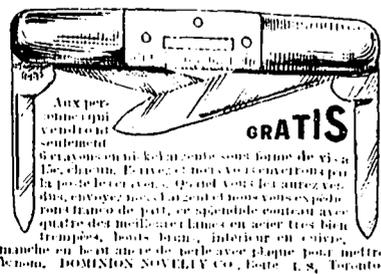
Prochain début: RITA DE SANTILLANE.  
Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.

### LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX

ADMISSION - - - 5 Cents.  
Siège de loge, 25c; loge entière, \$1.

—Je vous conseille de ne pas vous approcher du bord... à cet endroit, il y a 18 pieds d'eau.

—Ça n'a aucune importance, j'ai un pardessus improméable.



Aux personnes qui vendent seulement 50 centimes en détail, nous faisons de 15 à 25 centimes. En gros, nous vendons par la poste les vêtements, quand vous les avez vus, envoyez-nous, sans aucun frais d'expédition, un franc de port, et nous vous enverrons quatre des meilleurs en acier très bien finis, bons, beaux, intérieurs en cuir, manche en bois et de perle avec plaque pour mettre le nom. DOMINON NOVELTY CO., Inc., 1-8, Toronto

### LE DANGER DES JEUX INNOCENTS

Il jouait à ce cher vieux jeu qui consiste à deviner le nom d'une chose par sa forme, sa couleur, etc...

Elle était belle et voulait faire un beau mariage; lui était un bon parti. Il commença :

—Pensez à une chose.  
—J'y penso.  
—Est-ce près d'ici?  
—Oui.  
—Est-ce grand?  
—Non.  
—Est-ce rouge?  
—Oui.  
—Ah! Cela à une bouche peut-être?  
—Oui.  
—Une grande?  
—Oui.  
—Une bonne figure?  
—Non.  
—Gros et trapu?  
—Oui.  
—Un beau parleur?  
—Non.  
—Ah! Il ne faut pas juger à la légèreté. Cela peut-être rempli de précieuses informations?  
—Ah! pour cela oui.  
—L'aimez-vous?  
—Pas particulièrement.  
—Pensez-vous que vous pourrez apprendre à l'aimer mieux?  
—Non. (Rire).  
—Oh! Bien je penso que je vais m'en aller maintenant. (Il se lève, elle l'arrête.)  
—Non, je vous en prie, ne vous en allez pas, monsieur Pasfin, ce n'était pas vous, c'était la boîte à lettres au coin de la rue.

Le fils de Mme Pitou est poète et ses paronts se sont décidés à l'envoyer à Paris.

Le lendemain du départ du petit Pitou, M. Nicolas vient voir sa mère : —Alors, comme ça, votre fils est parti pour Paris? Et que va-t-il y faire?

Alors Mme Pitou, très fière : —Le métier de Victor Hugo.

### PAS DE FRACTIONNEMENT



—Aah!... je désirerais acheter des morceaux de piano.  
—Désolé, madame... ici nous ne vendons que des pianos entiers...

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.  
J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

MONSIEUR, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc.—S...

Pour plus amples informations, s'adresser à  
**J. B. LALIME,**  
Gérant de la Dixon Cure Co.  
572 Rue Saint-Denis, Montréal.

Toute communication strictement confidentielle.

1er ACTE  
Tommy.—Maman, tu n'aimerais pas que je fouette Henri, n'est-ce pas?  
Maman.—Certainement non et si tu le fouettes, c'est moi qui te fouetterai ensuite.

2ème ACTE  
Maman.— Henri dit que tu l'as fouetté?  
Tommy.—Non, maman, je l'ai seulement tenu pendant qu'un autre petit garçon le fouettait.

3ème ACTE  
Tommy.—Boo-hou!  
\* \* \*  
Tous les Anglais sont forts, par nature ou par ton  
\* \* \*  
Le berceau de mes songes a disparu comme ces songes.  
\* \* \*  
Le malheur instruit et rend la mémoire.

Entre confrères :  
—Il paraît que Z... fait maintenant de la photographie en amateur.  
—C'est donc ça qu'il y a tant de clichés dans sa littérature!  
\* \* \*  
Tous nos jours sont des adieux.

## Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

## Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos . . . . .

## MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

## F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

**COUPON — PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No.....  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....  
Mesure de la Taille.....  
Nom.....  
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS  
Prière d'inscrire très lisiblement.  
Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 248



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes E Bernage, L A Bousseau, A Caron, B Chalifoux, W Desjardins, E Desy, H Glenny, M Hault, F Lacoste; Miles L Allard, C Benoit, A Dubreuil, L Dufresne, J Francœur, R A Lamarche, A Gougon, R P, C Hudon, A Jannard, B Labelle, A Laporte, A Lavoie, A Lepage, M Pelletier, J R Persoun, D Plante, A Plouf, O Prieur, M Roy, A Savard, M St Amour, A St-Onge, A Vallée, A Villemur; MM W Boon, J Beas, O Brosseau, N Chayer, A Chochole, O Choletta, C Choletta, F X Cleroux, E R Dansreau, W Daoust, J Desrochers, R Dufresne, E Fiset, A Fluet, H A Gauthier, W Granger, L Gravel, J T Jetté, D C Labbé, R Lalonde, R Lamarque, R Lanthier, A Lapointe, A Laramée, E Lavigne, R Lefebvre, P Lemieux, J E Moreau, R Paquette, J H Parent, C Picard, E Poissant, A Proulx (Montréal, Q), Mme Legendre (Astor, Q), P Manny (Beauharnois, Q), Mlle E Pireau (Bic, Q), Mlle A Nadeau (Black Lake, Q), Mme N Campeau, R Guy (Buckingham, Q), Mlle B Belisle (Coaticook, Q), Mlle A Smith (Coteau Station, Q), Miles J O'Bready, C Pruneau, M L Lafrance (Danville, Q), Miles I Paré, A Poirier, M Paré (Drummondville, Q), Mme J A Joncas (Etchemin, Q), Mlle Bélanger (Granby, Q), Mlle M Paquette, L J Pot in (Hull, Q), Mlle L Baron (Iberville, Q), Mme T Lucas, P Mealo (Joliette, Q), Mlle B Plouffe (Lachine Locks, Q), J Dallaire (Lacate Mills, Q), D Francois (Longue Pointe, Q), Mlle M Mailoux (Melocherville, Q), Mlle A Grant (Mile End, Q), Mlle A Robin (Montmartre, Q), Mlle R Toussaint (Nicotet, Q), G A Charbonneau (N D de Salotte, Q), Mme T Fortier, Mlle A Valiquette, MM V Houdreault, J H Paré (Ottawa, Ont), Mme J Porreault, Miles A Brunet, O Darveau, B Laportière, MM J P Cantin, T P Tremblay (Québec, Q), M J April (Rivière du Loup Station, Q), Miles A Ausant, E Rondeau, M A Lussier (Sorel, Q), Mlle B Archambault (Ste Agathe des Monts, Q), Mlle M R Andot (St-Anelme, Q), C A Houle (St-Césaire, Q), J N Walker (St-Cunegonde, Q), MM G Davia, H St Germain (St-Henri de Montréal, Q), Mmo J Beaupré, MM C E Ménard, P Savary (St-Hyacinthe, Q), Mlle A Gauthier (St-Jérôme, Q), L A Caron (St-Julie, Q), Mlle N Beland (Ste Julie de Somerset, Q), H Valade (St-Laurent, Q), Mlle M L Pelletier (St-Maxime de Scott, Q), M Armaly (St-Michel de Bellevue,

Q), J A Gosselin (St-Oodilon, Q), W H Trottier (St-Pierre aux Liens, Q), Mlle A Poliquin (St-Roch de Québec), Mlle A St-Hilaire (St-Romuald, Q), Mlle D Topping (St-Romuald de Lévis, Q), Mmes C Blouin, P Dorval, M T Julien, M A Perreault (St-Sauveur de Québec), Mlle M R Brassard (Terra-honne, Q), A R Shehyn (Trois-Rivières, Q), Mlle C Gaudet (Victoriaville, Q), Mmo A J Waite (Winnipeg, Man), Mlle E Lewis, J A Angers (Adams, Mass), J Plante (Aretio Centre, R D), Mmo G Chouinard (Angusta, Me), H Demers (Berlin N H), J Leclerc (Berlin Mills, N H), Miles F Houle, S Talbot, M C G Parent (Biddeford, Me), Mmes S Pettipas, H St Georges, Mlle N Rainville (Central Falls, R I), N Piché (Cohoes, N Y), Miles B Trudeau A Gagnon, MM D A Lavoie, E Langis, J A Paradis, A Plante (Fall River, Mass), Mlle G Michel (Franklin F, N H), Mlle L Migneron (Hills, Mass), Mmes A Barolet, H Parent, P St Jacques, Miles N Lequin, G Maigret, D Aubry Meuard, MM J E Lajoie, J Lagard, D Page (Holyoke, Mass), Mmes A Perreault, N Provencher, O Rivard, C Thibault, Mlle A Deschênes, M D Plourde (LeWiston, Me), Miles M Lafontaine, M E Lambert, M V D Demers G W Gauthier, A Lemay, N Marchand, L A Olivier (Lowell, Mass), Mmo H Laberge, Miles M Cloutier, J Moisan, MM A Gagnon, A L'Heureux (Manchester N H), Mmes J Bazinet, C Guérin, Mlle D Goulet, M B Bell (Danville, R I), Mme M Proulx, Mmes M Be-tille, A Thériault (Nashua, N H), Mmo A Lefebvre (New Auburn, Me), MM J Z Allard dit Loupré, A Leclair, I Riendeau (New Bedford, Mass), Mmo W Loblanc, Mlle E Camire (New Market, N H), Mmo Lagas, J Maten, Mlle E Avignon, A Blanchard, P Lasbagues, A Mélot, P Pedlora, MM A Gratton, E Maraudet, P Marchand, J Randon (Nouvelle-Orléans, La), Mmo S Rémond (Pawtucket, R D), Mlle M Borg ron (Rochester, N H), Mlle V Gagnon (Salom, Mass), Mmo C A Johnson (Salmon Falls, N H), Mmo J Poin (Southerworth, N H), Z Cartier (Spencer, Mass), Mmo D Bernier (Tatville, Conn), A Gervais (Three Rivers, Mass), Mlle G Guérin (Ware, Mass), Mlle B Vallière (Warron, R I), Mlle A Girard (Winooski, Vt), Mmo A Chenoite, Mlle M Leliere (Woonsocket, R I), J A Marchessault (Worcester, Mass), L Dagenais (Place Inconnue), Inconnu.

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mmes A Demers, A Turcotte, M G Moreau (Montréal, Q), Mlle H Doucet (Coteau Station, Q), Mlle B Hall (Danville, Q), Mmo L J Massé (St-Césaire, Q), E Gravel (St-Henri de Montréal), Mmo J Rousseau (Angusta, Me), Mlle Z Gossin (Fall River, Mass), Mlle C Lavoie, M P Larocque (LeWiston, Me), Miles O Maurin, J Prat, J Ganiot, N Pons, M J Randon, M Mazeres (N.-Orléans, La), Mlle L Mandeville (Spencer, Mass), Mlle Coupal (Qu'Appello, Assa, N W T).  
Mmo J Dauphinais, Miles A Chamberland, P Champagne, L Granger, L Paquette, A Parmentier (Montréal, Q), E Bouré, R Connolly (Danville, Q), G Lavigno (Mile-End, Q), Mmo A Lecavallier (St-Henri de Montréal), Mlle O Cardinal (Valleyfield, Q), D Fournier (Brunswick, Me), Mmo J Reynolds, A J Hamel (Fall River, Mass), J A Rainville (Lowell, Mass), Miles R Guerin, F Rinfret, MM A Goudreau, W Goupil (Manchester, N H), J Raymond (Nashua, N H), Mlle L Belisle (Woonsocket, R I).  
Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle I Paré (Drummondville, Q), Mlle B Plouffe (Lachine Locks, Q), A Lussier (Sorel, Q), Mmo A Perrault, 237 Park (Lowiston, Me), Mmo C Blouin, 153 Boulevard Langellier (St-Sauveur de Québec).  
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

**\$395** Desoupez cette annonce... et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez...  
**Ferry Watch Co.,** Boite "L. S." Toronto, Can.

*Boulean.* — Pourquoi ne te maries-tu pas, mon vieux?  
*Roulean.* — Parce que je n'apprends pas le divorce.  
\* \* \*  
*Le fils.* — Papa, quel est l'animal qui suit le mieux l'homme?  
*Le père.* — Le prêteur d'argent, mon garçon.

**Par ces Chaleurs Accablantes**  
Les mères soucieuses de la santé de leurs enfants veilleront avec beaucoup de soin à leur alimentation.  
**LA PEPTONINE**  
Renferme tous les éléments nutritifs désirables; elle se prépare à l'eau aussi bien qu'au lait; mais en été il est prudent de s'abstenir de lait dans l'alimentation des enfants.  
La PEPTONINE se vend 25c la grande boîte dans les pharmacies et épiceries.  
Gros: **F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.**

*Boulean.* — Taupin m'a appelé un imbécile.  
*Roulean.* — Tut! tut! jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours cru que cet homme était un menteur.  
*La mère (montrant une photographie).* — Et ceci c'était l'oncle Will quand il était petit garçon.  
*Marguerite.* — Oh! Et qu'est-ce, maintenant?

**Institut d'Optique**  
... AMERICAIN ...  
1856 Rue Sainte-Catherine, Montréal  
Bell Tel. Est 89  
Seule maison à Montréal faisant la SPÉCIALITÉ dans la fabrication de VERRES, "CRISTAL DE ROCHE", DIAMANTS, combinés et de toutes couleurs à LUNETTES, LORGNONS, etc., importés des plus CÉLÈBRES manufactures étrangères, taillés et ajustés sur commande, par nos OPTICIENS SPÉCIALISTES, après un examen SCIENTIFIQUE, selon la FORCE de la VUE. Guérissant les maladies d'YEUX, les INFLAMMATIONS de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour VOIR de LOIN comme de PRES.  
AVIS. — NOUS sollicitons les CAS difficiles, désespérés, et déjà abandonnés des MÉDECINS, de venir nous voir et d'essayer nos merveilleux VERRES Optiques, Ophtalmiques pour la guérison des yeux.  
SATISFACTION COMPLETE.  
Toutes les prescriptions d'occulistes seront soigneusement remplies.  
Consultations et Examen de la Vue GRATIS.  
Ouvert de 3 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 11 heures p.m. à 4 heures p.m.

**NOUVEAUTÉ: Corsets Parisiens**  
Busc droit - Buste bas  
COURT — 4 agrafes  
Les deux DERNIÈRES agrafes DU BUSC sont très rapprochées pour le RENFORCER. Spécialité du BUSC DROIT.  
Essayez-le, vous n'en désirerez jamais d'autres!  
Si le BUSC de votre Corset CASSE, nous le réparons A NOS FRAIS. Le moyen est D'ACHETER notre CORSET ETAMPE qui ne se trouve pas ailleurs.  
**J. B. A. LANCTOT, Fabricant de Gants,**  
152 Rue Saint-Laurent, MONTREAL.  
Téléphone (Main) 3187.

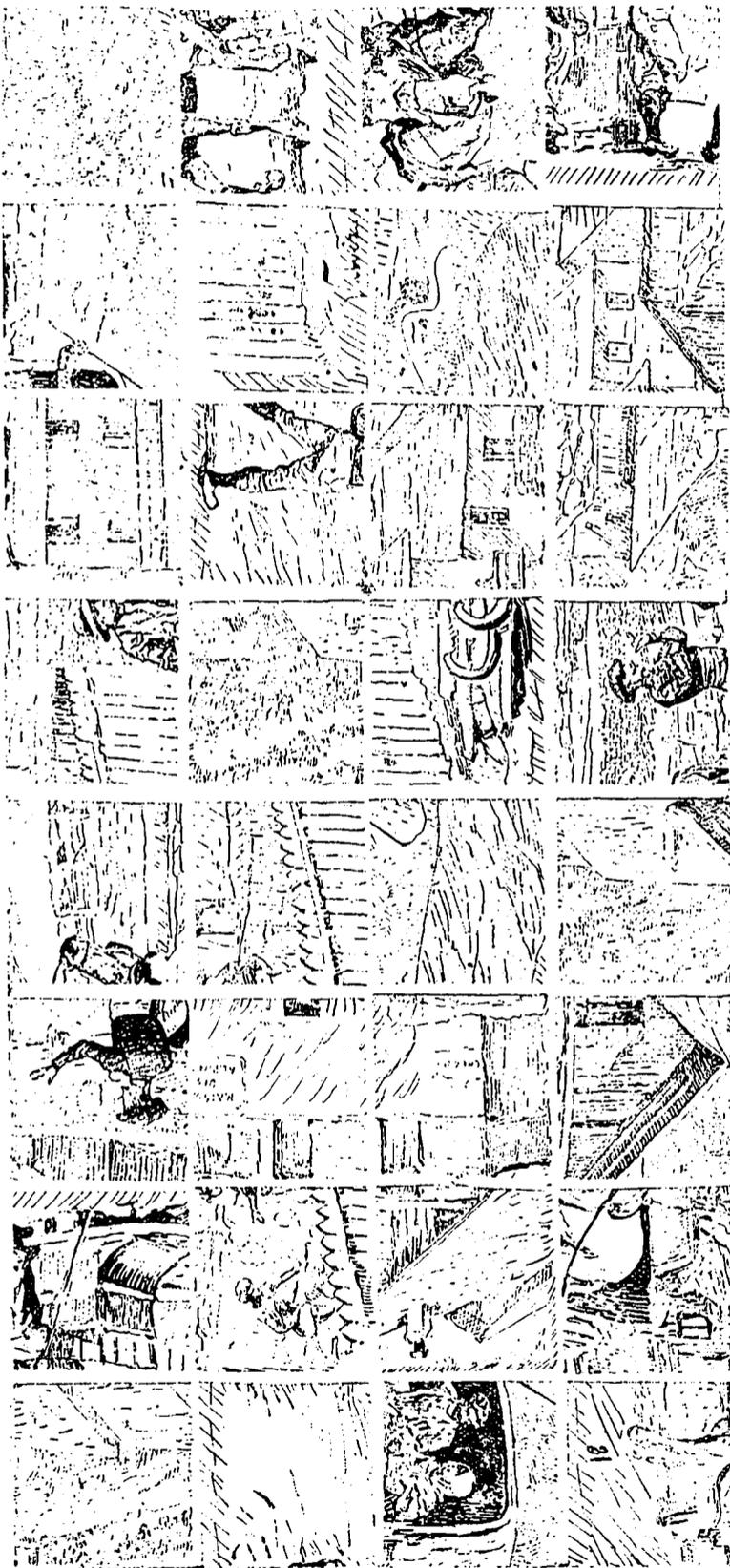
# Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

**LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,**  
No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 250



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UN SITE EN SUISSE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, on bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 12 septembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en 1. Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

## GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocele et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

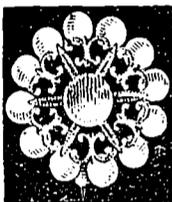
## FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

### LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.



**GRATIS** Aux personnes qui de quelque côté qu'elles plument en ailer de qualité supérieure à 10c. le paquet. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les plumes par la poste, lorsque vous les aurez voulues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste cette superbe épingle ornée de 11 brillantes perles qui entourent un centre en or ajouré et orné d'une magnifique turquoise. THE PEN CO., 1001 St. George, Toronto, Can.

## 50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES**  
Composées De **McGALE**

**POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,**

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Ce qui n'est pas vrai n'est pas éloquent.

## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépot général pour la Puisseance:

**L. A. BERNARD,**  
1892 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G. L. de MARTINY, pharmacien Manchester, N. H.

Ce serait une fortune pour le distillateur qui pourrait inventer un wiskey qui aurait l'odeur du café quand votre femme vous embrasserait.

## Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

## A l'Exposition :

—Je t'avais promis de te montrer les Cinghalais, eh bien, tu les vois.

—Voui, p'pa... mais y'en n'a qu'trois, oùs qu'ils sont les deux autres ?

## BILLARDS

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool", de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simonis". La célèbre bande rapide "Monarch", la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.

Fournitures du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur an, lisse ou régulière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

88, Rue King ouest, Toronto.

## La mode est à l'Hygiène.

Lu à la devanture d'un restaurant pas cher des environs de l'Exposition :

REPAS ANTISEPTIQUE

C'est élégant !

## DEBARRASSEZ VOS LITS

DES PUNAISES,

En employant le

**POISON LIQUIDE DE LYONS.**

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

## MALADIES PARTICULIERES AUX FEMMES

Pâles couleurs, le beau mal, périodes irrégulières, etc. Guérison assurée par les Célèbres Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais", les seules véritables — des milliers de cures véridiques à l'appui. Soulagement immédiat. 50 cents la boîte. "Traitement, 2 Boîtes \$1.00". Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix. Adressez : Cie Médicale du Dr Jean, B. P. Boîte 187, Montréal, Qué. Et dans toutes les Pharmacies. Consultations gratuites par la malle. Ecrivez pour le "GUIDE DE SANTÉ" envoyé gratis sur demande. (1)



## Poils Follets

Enlevés instantanément par le

## BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.



10 Minutes Avant

Toutes communications strictement confidentielles.

10 Minutes Après

**Mme GEO. TUCKER,** DERMATOLOGISTE PRATIQUE, Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 8 SEPTEMBRE 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

LXXX. — UN NOBLE VISITEUR

(Suite)

Le rouge monté à ses joues s'aviva pour faire place à une pâleur soudaine.

— Remettez-vous, mon jeune ami, lui dit le gentilhomme, la reine Marie est pleine d'indulgence et de bonté, son intention l'indique.

— La reine ! paraître devant la reine ? balbutiait le fils de Walter d'Avenel et de Marie de Melrose.

— Rien d'étonnant à cela, Julien, Sa Majesté a deviné que vous n'étiez pas un pauvre fils de manant comme moi, et peut-être connaît-elle votre famille, observa Joë, cessant sans s'en douter, de le tutoyer.

Il s'imaginait naïvement qu'il avait suffi à son aimable protégé de mettre le pied sur le sol de l'Ecosse pour que la souveraine s'occupât d'éclaircir le mystère de sa naissance.

Le vieil officier voulut bien expliquer au jeune homme dans quelle circonstance il avait parlé de lui à la reine.

Une armée devait être formée, dit-il, pour aller donner la main aux contingents qu'amenait le chevalier d'Avenel, et il l'avait proposé pour cette expédition, le donnant comme exemple à cause du long voyage qu'il avait eu à effectuer pour venir se mettre à la disposition de la reine.

— Le chevalier d'Avenel ! prononça Julien, comme si ce nom éveillait en lui un lointain écho.

Mais rien de précis ne parla à son souvenir.

Il considéra, comme une illusion, l'impression qu'il avait eue d'avoir déjà entendu prononcer ce nom, ce nom qui cependant était le sien... le nom de son père.

Et désignant son épée dont la lame brillait, vierge encore :

— Elle va donc recevoir enfin le baptême du sang, du sang versé pour la cause du droit !

Le vieux gentilhomme le considéra avec admiration.

Son accent, son attitude, son geste, tout indiquait un sang ardent et noble et sans doute une haute horigine.

— C'est l'âme des sioux qui parle par sa bouche, pensa-t-il.

Il partit après lui avoir fixé l'heure où il devrait se présenter au palais pour être admis auprès de Marie Stuart.

— Oh ! j'y serai, j'y serai, sire capitaine, affirma l'adolescent avec feu, car, dès cet instant, mon épée, mon souffle, ma vie, tout appartient à la reine, à notre bonne reine Marie !

— Oui, nous y serons, ponctua avec une assurance naïve la voix de basse-taille de Joë, tandis que Julien, enivré, reconduisait le brave visiteur.

LXXXI. — LES PREMIERS PAS

Son visiteur parti, Julien se mit à sa toilette afin d'être digne de se présenter devant la reine.

Avec un soin minutieux, des inquiétudes de débutant, il visita toutes les pièces de son costume.

La poignée de son épée ne lui paraissait pas assez brillante ni les passanteries de ses vêtements assez élégantes, assez riches.

Marie Stuart avait régné à la Cour de France, elle était bon juge en fait de distinction et de goût, et il craignait de lui paraître ridicule.

Et il s'ingénia à relever le prestige de sa tenue par les artifices que lui suggérait sa jeune imagination, faisant gauffer ici une dentelle, donnant là une chiquenarde à un crevé de soie ou de satin.

Joë souriait silencieusement en le regardant.

Il lui semblait voir un amoureux se rendant à un premier rendez-vous.

Et, au fond, il trouvait cela jute : tous ceux qui attachaient leur fortune à celle de Marie Stuart n'étaient-ils pas plus ou moins épris d'elle ?

Ces inquiets préparatifs terminés, Julien rejeta, derrière sa tête, ses cheveux dont les torsades naturelles donnaient, à son jeune visage, tant de grâce, de charme inné.

Mais une ou deux boucles, revenant bientôt ombrager son front, accentuèrent malgré lui, en l'affinant encore, le caractère de délicate distinction de ses traits.

Ayant coiffé d'une façon cavalière le feutre dont la plume ombrageait poétiquement son jeune visage, il jeta un dernier coup d'œil dans le miroir qui reflétait imparfaitement son image.

Et regardant Joë d'un air à la fois timide et assuré :

— Je suis prêt, dit-il.

— Moi aussi répliqua le matelot.

Tandis que son jeune protégé se livrait à ces préparatifs, il n'avait, de son côté, pas perdu son temps.

Un coup de brosse donné aux rudes effets de marin qu'il n'avait cessé de porter, sa ceinture dépliée, dégrappée et, en quelque sorte, militairement enroulée autour de sa taille, enfin un tour de main difficilement explicable, tout cela transforma l'ancien pirate du *Forward* en un matelot que l'on eût cru débarqué de frais de quelque sloop de guerre.

Et comme Julien l'interrogeait du regard, le voyant ainsi sous les armes lui aussi.

— Je vous suis, Julien, dit-il. Croyez-vous que je vais vous abandonner au moment de l'action la plus grave peut-être de votre vie.

Et laissant apercevoir le trouble qui était en lui on dépit de son apparente assurance :

— Dame, une reine, c'est un bien haut personnage, il est vrai. Mais lorsqu'on voit un homme qui a des bras et des poings qui ont souvent maté, les gens, ça ne fait pas mal derrière un jeune homme encore novice et débutant.

Il montra ses mains énormes, à assommer un taureau.

Les gentilshommes avaient leur écuyer, il apparaîtrait un peu comme celui de Julien.

Mais un écuyer d'une espèce particulière et non moins imposant dans sa rusticité.

Joë venait de dire encore *vous* à l'ancien pauvre petit mousse.

Instinctivement, cette rudesse affectueuse et tendre, cette nature taillée à coup de hache, aurait-on dit, qui était celle du marin, reconnaissait l'ascendant et comme la supériorité naturelle de son jeune compagnon.

C'est aussi pour cela qu'il se refusait à le quitter dans l'espèce de solennelle épreuve qu'il allait subir.

Il lui aurait semblé forfait à son devoir.

Le jeune homme parut deviner ce qui se passait dans son esprit. Un sourire affectueux colora plus vivement sa lèvre rouge.

— Viens, dit-il.

À la vérité, le marin avait eu peur qu'il ne le refusât.

Aussi une joie indicible se répandit-elle sur ses traits.

Il jeta un dernier coup d'œil sur son protégé, on pourrait presque dire "un coup d'œil de mère".

Et satisfait radieux :

— Partons donc, fit-il.

Ils sortirent.

Quelques instants après, ils arrivèrent en vue du palais de Marie Stuart.

Le vieil officier qui s'était intéressé à Julien était sur la porte, il l'attendait, craignant que les sentinelles ou quelque subalterne ne lui refusassent l'entrée.

Il remarqua le soin apporté par le jeune homme à sa toilette afin d'être digne de paraître devant la reine, et un sourire bienveillant tendit sa moustache blanche.

Le soldat au visage balafre de cicatrices éprouvait l'inconsciente effusion qu'ont souvent les vétérans vieillissés dans les dangers, en face des premiers pas des jeunes gens qui les reportent au temps lointain de leur passé.

Et il éprouvait satisfaction instinctive d'être pour quelque chose dans ces débuts.

Cœur élevé, âme d'élite que ce guerrier chevronné de blessures et d'actions d'éclats, serviteur de deux reines, dont la devise contenait ce seul mot au pluriel, et qui dit tout : *fidélités* !

Le capitaine Mac-Sweeny, car c'était là son nom, le nom du lieu qu'il avait quitté, il y avait des années nombreuses, pour venir servi la monarchie, le capitaine Mac-Sweeny, disons-nous fit quelques pas au dehors.

Il aperçut Joë derrière le fils de Walter d'Avenel, mais ne songea pas à s'en étonner.

Il était accoutumé à voir l'ombre du colosse, auprès de l'adolescent.

— Venez, dit-il en rejoignant Julien, la reine vous attend.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

A ces mots, une vive rougeur empourpra les traits du jeune homme.

La reine d'Écosse l'attendait, et il allait paraître devant-elle !

Il lui semblait qu'il nageait en pleine fiction.

En quittant l'hospitalière Bretagne, il n'avait songé qu'à venir mettre sa jeune épée au service de l'infortunée souveraine et n'avait entrevu sa ravissante et peut-être troublante image qu'à travers l'évocation de quelque chevauchée rapide.

Et voici qu'il allait se trouver directement en sa présence !

Il repensait, il songeait à tout cela en suivant son guide.

Joc marchait derrière eux, imperturbable et grave...

Un des hallebardiers de garde, à l'aspect de son costume de simple matelot, fit mine de vouloir l'empêcher de passer.

Joc laissa tomber un tel regard sur lui que l'autre abaissa sa hallebarde.

Est-ce que ce soudard se figurait qu'il allait se séparer de son mousse, surtout dans une épreuve aussi capitale ? Il aurait plutôt écrasé, assommé les uns après les autres, toutes les sentinelles.

Julien et son conducteur traversèrent la cour d'honneur, gravirent le grand escalier sur les marches desquelles s'étaient autrefois empesés les courtisans aujourd'hui presque entièrement disparus d'une monarchie qui avait eu ses heures de gloire et de puissance.

Les factionnaires abaissaient leurs armes devant eux.

Julien sentait battre son cœur de religieuse émotion en passant sous ces voûtes armoriées.

Joc, pénétré des mêmes sentiments, continuait à le suivre en étouffant le bruit de ses pas.

Les rares gardes, disséminés dans le palais comme pour en accroître à la fois le caractère d'abandon et de grandeur, le laissaient aller maintenant, tellement il semblait faire corps avec ceux qui le précédaient.

Le vieil officier poussa une porte.

— Suivez-moi, dit-il.

Julien obéit : Joc qui, par un miracle d'équilibre, marchait sur la pointe de ses larges pieds, entra après lui.

Ils se trouvaient dans l'oratoire de Marie Stuart.

La jeune souveraine était restée catholique tandis que, à l'exemple de l'Angleterre, une grande partie de la haute noblesse d'Écosse avait embrassé le protestantisme.

De là, le surcroît de menace grondant autour du trône de la fille des Stuarts.

L'émotion du fils de Walter s'accrut encore.

Et, inconsciemment, une invocation qui, dans l'élan spontané de son âme, n'appartenait au rituel d'aucune religion, s'éleva en lui vers la divinité qu'il pensait présider aux destinées humaines.

Elle en jaillit tremblante, au moment où, lui semblait-il, sa vie allait se décider.

#### LXXXII. — DEVANT LA REINE

Le capitaine Mac-Sweeney, après avoir introduit Julien dans l'oratoire de la reine, avait soulevé une portière et adressé à voix basse quelques mots à une des suivantes de la souveraine.

Il était ensuite demeuré immobile.

Les trois hommes gardaient maintenant un silence méditatif.

Au bout d'un instant, la portière se souleva de nouveau.

— La reine ! annonça le vieux guerrier en s'inclinant.

Sa Majesté Royale !

L'enfant leva vers elle son regard, rempli de trouble, de curiosité ardente et craintive et, aussitôt après, d'admiration émue, et le rabassa palpitant de confusion d'angoisse, pliant le genou.

Un sourire s'épanouit sur la lettre de Marie Stuart en le voyant si gracieux et si timide.

— Vous avez raison, capitaine, fit-elle en s'adressant au vieux soldat, votre protégé est bien jeune !

L'adolescent craignit que ces paroles de la reine ne continssent le refus d'accepter les services.

Il releva sa charmante tête, et fixant, sur Marie Stuart, le regard respectueux mais déjà viril de ses yeux à l'expression si franche et si sympathique :

— Je suis jeune encore, c'est vrai, Majesté. Mais ma main sait tenir et manier l'épée !

Instinctivement, il avait prononcé ces paroles en français.

En entendant la langue qui avait charmé sa jeunesse, Marie Stuart appuya la main sur son cœur.

C'était tout son passé de joies, de triomphes, de sérénités, hélas ! trop tôt éteintes, qui venaient de s'évoquer soudain au son de cette harmonie si chère !

— Vous venez de France ? prononça-t-elle enfin.

— Oui, Majesté, de France où votre nom est souvent prononcé.

— On ne s'oublie pas lorsque l'on s'aime, soupira Marie.

Elle demeura encore quelques minutes songeuse.

Elle reprit ensuite :

— Et vous avez quitté le logis paternel, vous avez dit adieu à votre mère pour venir offrir, à une reine infortunée, votre jeune sang !

L'adolescent secoua la tête.

— Hélas ! madame, je n'ai eu à sacrifier aucune affection en venant combattre pour vous... je n'ai point de mère... point de père...

— Orphelin !

Elle prononça ce mot avec une grande pitié.

Alors, la fierté parfois ombrageuse, la virilité que l'enfant apportait en lui en face d'étrangers fondit tout à coup devant l'accent avec lequel cette expression de commisération profonde était sortie de cette bouche auguste — et si charmante.

— Hélas ! Majesté, prononça-t-il avec un brisement douloureux dans la voix, peut-être point !

Et complétant le sens de ces derniers mots :

— Peut-être moins qu'orphelin !

La reine attacha sur lui son regard attendri.

Joc, debout à deux pas en arrière, dans l'ombre de la draperie tombant sur les vitraux, immobile et craintif, pareil à une statue énorme, couvrait de son regard ému Julien et la reine.

Rapidement, Marie Stuart studia le marin après l'adolescent, et discerna en lui la vigilance inquiète de quelque dévouement obscur et sans doute mystérieux.

Pauvre enfant ! pensa-t-elle.

Et s'adressant de nouveau au jeune homme toujours prosterné :

— Comment vous appelez-vous ?

Julien... madame.

— Julien ?

Marie-Stuart répéta ce nom, comme si elle attendait qu'un autre vint le compléter : le nom d'une terre par exemple, d'une châtellenie quelconque.

Mais non, rien que ce nom... L'enfant était probablement seul dans la vie, avec le compagnon silencieux et rustique qui, heureusement, avait veillé sur lui.

En ordonnant au capitaine Mac-Sweeney de le lui amener, elle avait eu le désir de l'interroger sur la France, d'oublier un peu ses chagrins actuels au souvenir du pays aimé.

Maintenant elle n'en avait plus la force.

Ame pleine de pitié et d'attendrissement, elle ne retrouvait en elle qu'un invincible intérêt pour cet adolescent si gracieux, si brave et si beau qui, n'ayant personne sur la terre à qui s'attacher véritablement, s'en allait mourir sur une plage lointaine.

La reine l'interrogea encore.

— Enfant, dit-elle, vous incarnez en vous tout ce que j'aime au monde : mes deux patries, la France et l'Écosse. Soyez donc le bienvenu. Hélas ! l'occasion de faire vos preuves d'héroïsme ne va se présenter que trop tôt !

— Capitaine, vous allez conduire ce jeune homme à notre maréchal de la Cour chargé d'organiser le corps de troupe qui doit aller à la rencontre de notre féal le chevalier Walter d'Avenel et de ses braves. Ou plutôt, non, j'y réfléchis : vous commanderez vous-même ces troupes, votre protégé restera ainsi en bonnes mains, j'en suis sûr.

Le vieux soldat inclina sa tête blanche.

— Majesté, l'épée de Mac-Sweeney sortira cette fois encore très fidèlement du fourreau pour la tâche que ma souveraine veut bien me faire l'honneur de me confier.

Il ajouta encore :

— Reine, je m'attendais à ce que ce grand honneur fût confié à un autre plus digne : je l'ambitionnais, mais ne l'espérais pas. Merci, merci pour avoir comblé mes vœux secrets et permis à votre vieux serviteur d'aller vous prouver encore une fois son dévouement.

Quant à Julien, une joie profonde et recueillie l'emplissait à la pensée d'aller combattre pour cette reine qui venait de lui apparaître si noble et si compatissante.

Telle une divinité sur terre !

#### LXXXIII. — FILS ET MÈRE

Le vieux capitaine venait de plier le genou, lui aussi, pressé d'aller se mettre à la tâche enviée que la souveraine lui donnait.

Il se retirait, lorsque la portière qui séparait l'oratoire de la chambre de la reine se souleva, et une de ses suivantes parut et lui annonça l'arrivée de Marie d'Avenel.

—La dame d'Avenel, exclama la reine, la compagne de notre chevalier. Amenez-la et introduisez-la ici, afin qu'elle voie ceux que je vais envoyer au secours de son noble époux.

Julien leva son œil intimidé vers la reine.

Était-il possible qu'elle lui réservât un tel honneur ; la présenter à une des plus grandes dames du royaume ? Le produire à côté du vaillant capitaine que ses actions d'éclats avaient placé à la tête de ses gardes !

En même temps, un orgueil ingénu et grave se lisait dans son œil.

L'infortuné, l'innocente victime de haine qu'il ne pouvait connaître, il ignorait, il ne pouvait savoir que celle qui allait paraître était sa mère.

Destinée étrange et saisissante : au moment où il allait paraître dans la vie, où il allait y faire ses premiers pas, sa mère apparaissait ; elle allait en quelque sorte le consacrer.

Il ne la connaissait pas !

Et rien ne révélerait sans doute non plus à Marie d'Avenel, pleurant depuis tant d'années, l'enfant disparu, l'enfant qu'on lui assurait trépassé, qu'il était, là, devant elle.

Destinée plus étonnante encore : tombé jadis au pouvoir des ennemis de sa famille en volant inconsciemment, malgré son jeune âge, au secours de son père, c'est en se disposant, cette fois, à frayer la route à l'auteur de ses jours qu'il allait débiter dans la noble carrière des armes !

La portière soulevée de nouveau par la main de la suivante resta un moment drapée, et une femme jeune encore, au teint d'une pâleur calme et mélancolique, apparut.

La reine d'Écosse fit un pas à sa rencontre.

—Chère Marie d'Avenel, prononça-t-elle, soyez la bienvenue.

La visitense s'était arrêtée en voyant que la reine n'était point seule dans son oratoire.

A cette salutation prononcée de sa voix musicale par Marie Stuart, elle s'avança.

Et pliant à demi sa taille digne et fière :

—Majesté... permettez à la plus humble de vos servantes de se prosterner devant vous.

On sourit d'extase sur les lèvres, ce sourire que l'on assurait si près des cieux, la descendante des Stuarts tendit sa main vers elle et la retint.

—Par delà la mer, dit-elle, par delà les monts, il est une contrée, l'Espagne, où les grands gardent leur chapeau sur la tête en présence du roi. Il est des services qui, à mes yeux, égalent la grandesse espagnole, et l'épouse du chevalier d'Avenel est de celles qui peuvent porter haut la tête devant moi.

L'héritière des ducs de Melrose osa alors considérer les témoins de cette scène intime.

Julien avait ressenti une émotion inexplicable pour lui à l'entrée de la visitense.

La reine venait de prononcer le nom de Marie d'Avenel, l'épouse du guerrier fameux que l'armée dont il allait faire partie devait aller rejoindre.

Et il sentit naître en lui une affection irraisonnée qu'il attribua à son admiration envers le chevalier d'Avenel.

Ce nom d'Avenel lui avait de nouveau produit un singulier effet en l'entendant prononcer par la reine, puis en se trouvant devant celle qui le portait.

Il interrogeait avec avidité le visage de la visitense, se demandant où et comment ce nom avait déjà frappé ses oreilles.

Mais cette question intérieure demeura sans écho, sans réponse.

La blessure au crâne qu'il avait reçue tout enfant, lorsqu'il était attaché au mât du *Forwart*, l'atteinte cérébrale qui avait suivi avaient supprimé chez lui le passé d'où quelques vagues et confuses reminiscences émergeaient seules.

—Il en est de ce nom, que je me figure avoir déjà entendu ailleurs, se dit-il, comme des paysages devant lesquels on se trouve pour la première fois et que l'on croit avoir déjà vus.

Et laissant une tristesse voiler son regard :

—Non, cette femme si belle m'est inconnue, comme le nom même qu'elle porte.

De son côté, le regard de Marie d'Avenel s'était arrêté sur lui avec une attention soudaine et expressive.

A première vue, la ressemblance du jeune homme avec celui à qui elle songeait sans cesse, l'époux, l'avait frappé.

Mais l'amour partagé imprime sur les traits de l'enfant issu de cette double tendresse l'ensemble des traits de ceux qui le créèrent, et Julien ne ressemblait pas exclusivement à Walter d'Avenel : la finesse des traits de Marie Melrose y avait aussi posé son aile.

Oui, la grâce juvénile empreinte sur le visage de Julien gardait surtout quelque chose de féminin qui devait égarer l'œil de la dame d'Avenel.

D'ailleurs elle avait devant la reine et n'avait pas le droit de se à ses impressions.

—Majesté, dit-elle, je viens vous rendre grâce au sujet du mes-

sage que vous avez eu la générosité de m'envoyer ; et je n'ai pas voulu laisser à un autre le soin de vous exprimer ma gratitude, comme celui de vous porter les nouvelles que vous avez bien voulu me demander pour le chevalier d'Avenel.

La reine désigna le capitaine Mac Sweeny et Julien.

—Voici les messagers qui s'en chargeront.

Marie d'Avenel tira une enveloppe de son sein.

Le vieux soldat fit un pas pour recevoir le dépôt qu'allait lui confier la châtelaine du manoir de Claymore.

Mais l'endroit était exigü comme il convient à un lieu d'oraisons et de recueillement et la reine était devant lui.

Aussi, Julien avança la main.

Le visage mélancolique de Marie d'Avenel s'éclaira alors d'un sourire, et ce fut à l'enfant qu'elle remit la missive qui devait aller porter au chevalier d'Avenel l'assurance que des prières s'élevaient chaque jour pour lui dans le vieux manoir de Claymore.

—Gardez cela, prononça le vieux soldat en s'adressant à Julien. Nulle main n'est mieux désignée que la vôtre pour cet honneur.

—Oui, je vous confie ce message, murmura Marie d'Avenel.

—Soyez tranquille, madame, répondit l'adolescent avec gravité. Ce dépôt sera remis par moi au chevalier d'Avenel, ou bien je serai mort en le défendant.

—Merci, jeune et brave chevalier !

En prononçant ces dernières paroles, la main de Marie d'Avenel, de sa mère, venait de rencontrer la main du jeune homme.

Il posa ses lèvres imberbes sur le bout de ces doigts dont le contact avait soulevé chez lui une palpitation inexplicable.

—Allez, Mac Sweeny, dit la reine, allez avec vos compagnons préparer les troupes qui seront nécessaires.

Le vieux soldat s'inclina et se dirigea vers le seuil.

Julien plia de nouveau le genou sous l'impression d'un irrésistible sentiment de respect religieux.

Son regard et celui de Marie d'Avenel se rencontrèrent une dernière fois, et il sortit suivi de Jock, trop colossal pour ployer sa taille et pâle de l'orgueil contenu qu'il avait de voir ces honneurs accordés à "son petit mousse".

Sa fierté et son trouble venaient aussi de la mission périlleuse acceptée par l'enfant et des paroles qu'il avait adressées à Marie d'Avenel, ces paroles dans lesquelles se devinait déjà sa nature :

"Ce dépôt sera remis par moi au chevalier d'Avenel, ou je serai mort en le défendant."

—Brave petit cœur ! pensait le matelot.

Et mentalement : heureusement que je serai là, sang Dieu !

## LXXXIV. — UNE BÊTE FAUC

Le prétendu Edward Corfitt, marchand de fourrures c'est-à-dire Stewart Bolton, avait appris, avec un violent mouvement de dépit, que le chevalier d'Avenel était parvenu à échapper aux pièges sanglant tendus sur sa route par les seigneurs conjurés.

Une première fois, lors de son départ pour les bords de la T'wood, lord Rosberg s'était vanté que le chevalier de la reine ne reverrait pas les ruines de la tour d'Avenel.

Les estafiers, campés en nombre dans les gorges d'Arfold, devaient l'arrêter au passage et l'assassinat de Walter devait frapper d'une terreur salutaire quiconque aurait été tenté de l'imiter.

Mais lord Rosberg s'était leurré d'un vain espoir.

Et aujourd'hui Stewart Bolton, irrité pouvait constater que le maître, l'ennemi qu'il avait voulu abattre, était bien vivant et, pour le moment, hors de ses atteintes.

—Ce sont les bandits qui ont payé de leur peau leur lâcheté, grondait-il. Et il a pu reparaitre, lui, parmi ses montagnards dont je ne connais que trop le fanatisme.

Aussi redoublait-il d'activité comme il redoublait de rage pour prendre sa revanche.

Parlant au nom de son chef, de son maître, le duc de Somerset, il avait sommé les nobles rebelles avec lesquels il traitait d'égal à égal d'empêcher par tous les moyens le chevalier d'Avenel d'amener ses troupes à Édimbourg.

Durant ce temps, un messager expédié à Londres au favori d'Élisabeth avertissait Somerset afin que celui-ci envoyât en toute hâte des troupes pour écraser dans l'œuf l'œuvre de résistance du chevalier d'Avenel à l'intrusion étrangère.

—Les Côtes de fer vont bientôt passer la T'wood, et ceux-ci d'un côté, les partisans du duc d'Artwel de l'autre, le chevalier de la Stuart aura de la chance, s'il en réchappe, murmura-t-il en se frottant les mains dans son haineux espoir.

Mais il devait en être encore pour ses machinations malfaisantes. L'activité déployée par les chefs des clans d'Avenel et de

Melrose n'avait pas permis à la première partie de son plan de se réaliser.

L'armée de Walter s'était en effet, mise en marche avant l'arrivée à Londres de l'envoyé de Stewart Bolton.

De plus, celui-ci n'avait pas tardé à savoir que, se jetant hors des chemins battus, l'époux de Marie d'Avenel et de Melrose avait tourné les positions redoutables dans lesquelles les seigneurs confédérés se flattaient d'exterminer son armée.

Maintenant sa rage était à son comble en apprenant qu'il était parvenu à sortir de la région des montagnes et des forêts au travers desquelles nul n'aurait osé le suivre.

— Il a donc fait un pacte avec le démon ! grinça-t-il en recevant cette nouvelle.

L'homme, le noble maître à qui il avait voué une haine inextinguible en raisons des bienfaits qu'il en avait reçus persistait donc à ne pas succomber et, sinon à vaincre, du moins à menacer toujours.

En vain l'avait-il livré à un ennemi aussi implacable mais plus puissant que lui, à Somerset ; en vain avait-il déchaîné l'incendie sur sa demeure et avait-il fait ruiner jusque dans ses fondations le toit sous lequel lui, Bolton, avait reçu longtemps un trop généreux abri ; en vain avait-il volé son trésor, dernière ressource de ce maître à qui il avait déjà fait tant de mal.

Il semblait qu'une divinité protectrice eût voulu jusqu'alors empêcher Walter d'Avenel.

— Oui, cette maudite Dame Blanche, souffla le misérable en un accès de rage folle.

En prononçant cette imprécation, il tressaillit involontairement.

Malgré son scepticisme, malgré ses crimes, il partageait par moments la croyance générale, et de vagues terreurs, l'assaillaient.

— La Dame Blanche ! reprit d'une voix sifflante, en se promenant avec fureur dans la chambre d'auberge où il cachait ses ténébreux agissements sous la débonnaire apparence d'un honnête marchand de fourrures ; la Dame Blanche, est-ce donc elle qui l'a fait triompher de tant d'obstacles, qui le ramène auprès de Marie de Melrose ?

A ce nom, un afflux de sang violent empourpra son visage.

Mario d'Avenel, la fille du duc de Melrose dont il avait été l'intendant, avant que sa mort permit enfin le mariage du chevalier et de la jeune vierge, Marie pour qui il s'était pris d'un sombre amour alors qu'elle n'était presque encore qu'une enfant !

Son amour, l'avait conduit à cette ignominie pire que toutes, parce que plus effroyablement que toutes, elle satisfaisait la haine qui s'était levée du fond de sa frénésie ; oui, elle l'avait conduit à cela : devenir le complice damné de Somerset.

Essayez de lui livrer Marie d'Avenel et de Melrose puisqu'il ne pouvait avoir pour lui-même.

Calcul effroyable ! calcul hideux, au fond duquel sourdaient on n'ose dire quelles abjectes espérances.

Riches de tout l'or qu'il avait extorqué, de celui qu'il avait dérobé dans le trésor d'Avenel, un double mobile l'avait conduit de nouveau en Écosse, lui avait fait accepter les propositions du duc de Somerset.

D'abord gagner définitivement, pour son fils, le titre de comte que le favori d'Élisabeth s'était solennellement engagé à lui faire conférer.

Ensuite savoir que ce qu'était devenue celle qu'il croyait veuve du chevalier d'Avenel.

En ce cas, il l'éblouirait de sa richesse, son bien à elle, qu'il avait volé à l'infortunée.

Et si cela ne suffisait pas, comme elle devait être isolée et sans protection, il aurait recours à la violence, s'il le fallait.

Voilà ce qui l'avait en réalité amené à Édimbourg, ce qui lui avait fait accepter d'emblée les propositions du duc de Somerset.

Voilà pourquoi aussi le highlander qui veillait la nuit avec ses dogues autour du manoir de Claymore entendait si souvent des pas étouffés rôder autour de lui dans les fourrés.

Profitant des ombres louches de la nuit, Stewart Bolton venait errer auprès du château, guettant un moment de défaillance du montagnard.

L'incendie déchaîné en ce cas sur le manoir solitaire devait y jeter le désordre et la terreur.

Et tandis que les quelques complices qu'il s'était choisis avec son assaillorsion, pilleraient le château, lui entraînerait l'épouse, la mère infortunée.

— Et cela ne serait point ? rugissait-il, se promenant de long en large dans sa chambre. Oh ! si j'en jure par l'enfer ! Oui, je veux que cela soit ! . . .

Il sera tout à coup dans son va-et-vient forcé.

— Il faut en flairer, rugit-il d'une voix sourde. La Stuart a annoncé qu'elle allait envoyer des troupes afin d'empêcher les confédérés d'attaquer Walter d'Avenel. Il faut que ces renforts ne partent pas. Il faut que les montagnards, des champs d'Avenel et de Melrose périssent jusqu'au dernier, et leur chef avec eux !

Il réfléchit encore une minute :

— Lord Rosberg est venu à l'Angleterre ; il a le commandement de la capitale. Il faut enfin que l'armée de secours préparée par la Stuart n'aille pas là où elle veut l'envoyer. Il faut que Walter d'Avenel meure, je le veux !

Et, les yeux injectés de sang, il se jeta au dehors, en grondant entre ses dents contractés :

— Quand j'ai dit : je le veux, rien n'a jusqu'à présent entravé ma volonté. Walter périra et Marie d'Avenel et de Melrose sera à moi ! à moi, Stewart Bolton l'incendiaire l'assassin et le voleur !

#### LXXXV. — ENTRE TRAÎTRES

Stewart Bolton se présentait bientôt après à la porte du palais habité par Rosberg.

Il avait dû faire un violent effort sur lui-même pour imposer le calme à sa physionomie et reprendre l'extérieur placide d'un brave commerçant, comme on le croyait à l'auberge de l'*Ancre d'Espérance*, car le hasard, ce dieu effrayant, avait fait loger sous le même toit Julien, le fils inconnu de Walter et de Marie d'Avenel, la victime, et Stewart Bolton, le bourreau.

Arrivé devant la demeure de l'ambitieux duc, il marcha délibérément vers l'entrée principale.

Il se ravisa pourtant.

Le moment n'était pas encore venu de jeter le masque.

Et reprenant son air cauteleux, il se dirigea vers la porte réservée aux serviteurs, celle par laquelle nous l'avons déjà vu pénétrer à l'intérieur.

Le majordome le reconnut.

Chaque fois qu'il s'était présenté, son maître l'avait reçu : il ne fit aucune difficulté pour le laisser entrer, et alla prévenir le duc.

Lord Rosberg fronça les sourcils en apprenant son arrivée.

Un des premiers il avait eu connaissance de l'approche de la petite armée conduite par le chevalier d'Avenel.

Ainsi que l'avait espéré Mari Stuart, l'exemple donné par le chevalier devait impressionner les autres seigneurs écossais.

— Le peuple serait donc réellement avec la reine ? s'était demandé le duc de Rosberg en constatant l'enthousiasme que suscitait dans la population l'annonce de l'arrivée des highlanders des frontières lointaines.

Il savait que, dans les campagnes, les paysans ne demandent qu'à acclamer la vaillante phalange et à se joindre à elle.

La crainte d'espérances exagérées dans l'aide toujours douteuse de l'Angleterre, le retour au sentiment du devoir s'alliaient pour le faire hésiter au moment de recevoir l'agent secret de Somerset.

— Qu'a-t-il donc à me communiquer ? pensa-t-il.

Et jugeant qu'il pouvait être très utile de le savoir, il ordonna ordre de l'introduire.

Dès qu'ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre, les deux hommes s'étudièrent rapidement.

Le grand seigneur, le noble orgueilleux qui avait droit de vie et de mort dans son duché, et l'agent secret, agent secret du ministre et d'une reine il est vrai, l'homme de basse extraction et de rang infime, le meurtrier, le voleur, tous deux mis sur le pied d'égalité par le complot qui les liait, se devisagèrent, cherchant à deviner leurs pensées.

— Eh bien ! le marchand de fourrures, qu'est-ce donc qui t'amène aujourd'hui ? demanda à voix très haute le grand seigneur que ce silence prolongé incommodait.

Stewart Bolton glissa, rampa plutôt jusqu'à lui.

Et attachant, sur les siens, ses yeux dont la flamme luisante semblait vouloir les percer :

— Ce que vous pensez, dit-il sur le même ton.

Il n'avait pas prononcé le mot monseigneur, ni la moindre parole de déférence.

— Ne sommes-nous pas presque égaux ? semblait-il dire.

Lord Rosberg le comprit et son regard se fixa à son tour, mais chargé de hauteur, sur son vis-à-vis.

— Ce que je pense ? dit-il sur un ton de mépris glacial.

Les lèvres de l'ancien intendant blémirent sous l'accent, l'air insultant avec lequel ces paroles lui étaient jetées, comme si le grand seigneur l'estimait singulièrement osé de croire avoir accès dans ses pensées.

Il s'approcha pourtant encore davantage. Et la voix basse et sifflante :

— Quoi, le gouverneur d'Édimbourg ignore donc que Walter d'Avenel est à deux journées de la ville, à la tête de ses highlanders, et que déjà de nouveaux partisans affluent à son camp ?

— Le gouverneur d'Édimbourg est si mal renseigné qu'il ne sait

pas que, dans quelques jours, les forces de sa garnison seront augmentées de cinq à six mille hommes ? Sans compter ceux qu'amène le chevalier d'Avenel qui, grâce à l'enthousiasme public, deviendra le véritable gouverneur de la capitale en attendant qu'il devienne de fait.

Le visage de lord Rosberg s'assombrit.

Ce que venait d'avancer son interlocuteur était vrai, au moins déjà en partie.

Mais le ton aigre, caustique, provocant de l'agent secret produisit sur lui un effet contraire à celui attendu.

— Soit, dit-il, Walter ou un autre, soit !

Ces mots indiquaient un dégoût, une lassitude, une indifférence si caractéristiques que Stewart Bolton ne put s'y méprendre.

— Cela vous est égal, mylord ?

Et après une pause durant laquelle disparurent ses dernières hésitations, ce qui lui restait d'humilité vis-à-vis des hommes de haute noblesse :

— Avez-vous bien réfléchi à ces paroles ?

— Je crois que tu te permets de m'interroger ?

— Quand cela serait ?

Les deux hommes se fixèrent aussi longtemps que la colère allumée dans leurs yeux le permit.

Tout l'orgueil de la naissance, de la domination habituelle était fouetté chez le duc par l'insolente attitude de son bas visiteur.

De l'autre côté, la prévision d'une défection prochaine de la part du grand seigneur suscitait, jusqu'à la fureur, la colère de l'agent envoyé par l'infâme Somerset.

— As-tu oublié qui je suis et où je suis ? reprit lord Rosberg, le geste et le ton souverainement méprisants.

— Je sais que vous avez été nommé gouverneur d'Edimbourg, grâce aux influences de mon maître dans les conseils de la Stuart.

— C'est-à-dire, selon toi, que je suis sa créature ?

— C'est vous-même qui venez de le dire, lança audacieusement l'agent secret.

Le gentilhomme leva la main, prêt à châtier l'insolent.

Stewart Bolton était lâche.

— Prenez garde ! siffla-t-il. Il existe quelqu'un qui me vengera.

Lord Rosberg haussa les épaules.

— Tu as raison ; un homme de ma condition ne s'abaisse pas à toucher un misérable comme toi !

L'envoyé de Somerset, le faux marchand de fourrures, le prétendu Edward Corfitt se mordit les lèvres jusqu'au sang.

L'insulte, cette fois, était flagrante.

Stewart Bolton avait beau être envoyé par Somerset, il avait beau posséder, grâce à ses infâmies, une fortune égale à celle des plus puissants baronnets de Londres, il n'en était pas moins un homme de condition inférieure, un de ces louches espions que l'on tolérait, mais que l'on méprisait.

Il ne voulut pas accepter cet outrage, ce mépris :

— Vous oubliez que derrière moi il y a le premier ministre de la reine d'Angleterre ?

— En vérité, ricana lord Rosberg, cela lui fait peu honneur !

Et frappant sur la table avec force, afin d'appeler ses gens :

— Eh bien ! voilà comment je traite les envoyés de ton espèce.

Et le doigt tendu, il lui montra la porte, tandis qu'il lançait d'une voix irritée le nom de plusieurs de ses serviteurs pour le faire jeter dehors.

Alors Stewart Bolton prit peur.

Tout à la fureur qui l'emplissait en venant, il avait cru pouvoir abandonner les manières cauteleuses dont il avait usé jusqu'à cette heure.

Se heurtant aux mauvaises dispositions de Lord Rosberg, il avait attaqué de front, espérant l'intimider.

Sa violence avait obtenu un effet opposé.

Le gouverneur d'Edimbourg, impressionné lui aussi par l'approche de Walter d'Avenel, les symptômes significatifs auxquels donnait lieu l'annonce de son arrivée, était près de renier la cause de l'Angleterre et le pacte conclu.

Il hésitait peut-être encore à l'entrée de Bolton, et l'attitude de ce dernier venait de provoquer la rupture.

C'est ce que dit l'ancien intendant dans une réflexion rapide.

Il prévit le déchaînement de rage de Somerset.

Non seulement son fils Percy, son digne rejeton ne recevrait jamais ce titre de comte, but de de la suprême ambition du misérable père, mais encore le favori d'Élisabeth, vindicatif et cupide, était capable de punir son serviteur coupable en confisquant ses biens à son profit et en le reléguant dans quelques cachot de la Tour de Londres, pour l'empêcher de se plaindre.

L'ancien intendant comprit qu'il n'avait que le temps d'empêcher la rupture de se produire, de devenir irréparable.

— Arrêtez, mylord, fit en s'avancant vivement.

Son attitude précédente avait tout compromis : une humilité soudaine n'aurait fait que rendre le grand seigneur écossais plus hautain et plus intraitable peut-être.

Le misérable, dans son angoisse, trouva un accent de solennité qui frappa le gouverneur d'Edimbourg.

Les serviteurs qu'il avait appelés parurent à la porte, inquiets ; il leur fit signe d'attendre.

— Que veux-tu encore ? dit-il à Bolton.

— Renvoyez ces hommes, mylord, prononça son visiteur au front duquel la sueur venait d'apparaître, car vos oreilles seules doivent entendre ce que j'ai à vous révéler.

Rosberg étudia quelques secondes l'agent secret, l'espion de Somerset, se demandant si, pour châtier sa défection et les outrages dont il venait de l'accabler, cet homme n'allait pas se livrer contre lui à quelque attentat.

Mais il haussa les épaules.

— Il est trop vil pour l'oser, se dit-il.

Et d'un geste, d'un mot bref, il renvoya ses serviteurs.

— Parle, maintenant, fit-il quand la porte fut refermée, nous sommes seuls... mais, pour Dieu et toi-même, parle vite !

— Mylord, reprit alors Stewart Bolton d'une voix sourde, ne vous étonnez pas de l'émotion que j'ai montrée durant l'entretien que nous venons d'avoir : je suis Anglais, mylord, et il s'agissait des intérêts les plus sacrés de mon pays, de ma souveraine.

— La lèvre de son interlocuteur se retroussa avec une indéfinissable expression de mépris.

— On était donc Anglais, au manoir de ce chevalier d'Avenel, à la perte duquel tu t'acharnes d'une façon si implacable !

L'abject personnage pâlit.

— Mylord... Je ne sais ce que vous voulez dire... Oui, c'est vrai, j'ai eu quelquefois affaire en Écosse, à y séjourner même ; de là, sans doute, la confusion qui se produit dans votre esprit.

Le misérable avait vu avec terreur le gouverneur d'Edimbourg soulever son masque.

Devenu visiblement hostile à ceux dont la veille il se trouvait encore le complice, lord Rosberg était capable de le dénoncer à Walter d'Avenel.

Et le traître voyait avec épouvante le châtiment de tous ses forfaits.

Aussi mit-il le plus grand accent d'innocence et de vérité qu'il put trouver en lui dans la protestation mensongère qu'il venait de faire entendre.

Le visage de lord Rosberg perdit alors son expression de méprisant sarcasme.

L'abject Bolton comprit que le doute venait d'entrer dans son esprit et sentit augmenter son courage, sa décision :

— Oui, mylord, le nom d'Edward Corfitt se trouve inscrit sur les livres du révérend de la première paroisse de la City de Londres ; je suis donc Anglais, ce qui explique mon émotion, et lord Somerset m'a fait l'honneur de me choisir auprès de vous comme confident de ses projets, qui sont aussi les vôtres. Et cela doit vous faire comprendre l'agitation à laquelle je devais forcément céder en entendant ces paroles !

— De l'agitation, diable, maître Edward Corfitt, puisque c'est le nom que tu prétends légitimement porter. Serait-ce que tu croyais déjà ton maître tout-puissant dans notre pays d'Écosse, et te disais-tu que le valet doit dépasser le maître ?

— Mylord, vous ne pouvez pénétrer les angoisses qui m'agitent. Ce sont en partie celles qui sovent chassent le sommeil du lit de lord Somerset, du mylord duc. La Réforme a partagé l'Europe en deux grands camps rivaux. L'Allemagne, divisée entre cent princes souverains, ne peut-être une force. La France, sectionnée en deux fractions presque égales, est frappée d'impuissance, la France où flotta si longtemps l'étendard britannique ! Quo, cessant à son tour, d'être divisée en États trop faibles séparément, la Grande-Bretagne formera un royaume uni, et la domination du monde lui appartient.

Et ayant lancé d'un trait cette tirade qui le laissait lui-même parfaitement insensible ;

— Concevez-vous, maintenant, mylord, que, devant votre hésitation, je n'aie pu me contenir ?

— Oui... peut-être... fit Rosberg songeur.

L'évocation hypocrite qui venait d'être faite de la grandeur promise aux îles Britanniques unies, le rendait méditatif.

Les intrigues anglaises poursuivies dans le but de s'emparer de l'Écosse avaient revêtu toutes les formes : l'or aux uns, les grandeurs, les titres à d'autres encore, le rêve d'une domination presque universelle comme celle de l'ancienne Rome.

— Tout cela est en effet possible, murmura Rosberg après un moment de méditation, Mais l'Écosse serait-elle plus heureuse.

— Eh bien ! hasarda Bolton, jugeant le moment opportun. Votre Seigneurie est-elle convaincue... comme elle l'était hier encore ? comprend-elle le danger que fait courir à cette heure l'équipée de ce chevalier d'Avenel... Un homme de noblesse inférieure à la vôtre, mylord, et qui expose à de tels dangers l'œuvre que vous avez reconnue nécessaire... La mort de cet insensé n'est-elle pas

devenue indispensable pour empêcher l'erreur de gagner du terrain ?

Le duc de Rosberg parut sortir de son songe.

—La mort de Walter d'Avenel... Tu y tiens donc bien ? fit-il en attachant sur son vis-à-vis un regard investigateur.

Stewart Bolton cacha son regard sous le voile de ses paupières.

—Ce gentilhomme m'est absolument indifférent, mais les nécessités l'exigent : il faut que son armée périsse, et eût-il lui-même été fait prisonnier, il faut qu'il meure aussi afin d'empêcher les autres d'être tentés de l'imiter.

Et continuant avec véhémence ;

La Stuart est en train d'équiper une armée afin d'empêcher les seigneurs confédérés, dont vous faites partie, mylord, de s'opposer à sa dernière étape vers Edimbourg. Il faut que cette armée ne parte pas et que la reine apprenne la mort de celui qu'elle nomme son chevalier.

—Eh bien ! déclara le grand seigneur écossais à qui cet écharnement devenait réellement suspect, si je refusais de prêter la main à cette machination ?

—Monseigneur, vous... un chevalier... vous trahiriez !

—On trahit que lorsque on s'allie avec les ennemis de son pays, répliqua sourdement l'Écossais et comme avec honte.

Les dents de Stewart Bolton grinçèrent.

Il n'aurait donc pas ce cadavre qu'il aurait payé de la moitié de sa fortune, de celle qu'il avait volée.

—Mylord, reprit-il d'une voix altérée, réfléchissez ! Tout exige que cette armée de secours ne parte pas, que ce Walter d'Avenel, ce fauteur de troubles périsse !

—Marie Stuart est reine et ses ordres s'accompliront aujourd'hui, répliqua froidement le gouverneur.

Et il marcha vers la porte pour signifier à l'agent de Somerset que l'audience était cette fois terminée.

Une rage violente cingla le bandit.

Il vit Walter d'Avenel reparaitre grandi par un prestige nouveau, à la cour d'Écosse, au manoir de Claymore : il vit Marie de Melrose dans les bras de son époux : et la fureur de savoir à jamais compromis peut-être l'assouvissement de son infâme bassion lui fit perdre toute retenue.

—Mylord, lança-t-il, je vous somme d'exécuter le pacte conclu !

—Ah ! fit lord Rosberg, c'en est trop, à la fin. Je voulais te faire jeter à la rue pour te punir de ton audace. Mais ce n'est pas assez ! Je vais t'envoyer au fond d'un cachot de la prison d'Edimbourg, apprendre à adresser des sommations à lord Rosberg.

Stewart Bolton blêmit.

—Soit, dit-il. Mais je ne suis pas seul à Edimbourg où je savais ma vie menacée. Vingt-quatre heures après ma disparition, certains papiers que vous connaissez seront mis sous les yeux de Marie Stuart votre reine, comme vous dites aujourd'hui. Et votre tête ne pèsera guère sous la hache du bourreau.

—Misérable traître !

—Traître celui qui s'allie aux ennemis de son pays, siffla l'ancien intendant en reprenant une des dernières phrases de lord Rosberg.

Ce dernier marchait dans la chambre d'un air hagard.

L'agent secret de Somerset le considéra avec une joie triomphante et vicieuse.

L'orgueilleux gentilhomme pliait.

Il s'arrêta enfin brusquement devant son visiteur.

—Me transmets-tu bien les instructions de ton maître ? Quelque chose me dit que tu mens !

—L'armée de secours ne doit pas partir, et la mort doit châtier Walter d'Avenel, réitéra froidement Stewart Bolton.

—C'est bien, répondit l'Écossais. Si c'est bien là le désir de ton maître, mando-lui que je réfléchirai.

—Vous refusez donc ?

—Je réfléchirai. Va-t'en !

Son regard était sombre.

Une lutte silencieuse et violente se livrait en lui entre les suggestions qu'il entendait et son devoir.

Stewart Bolton crut que son mutisme ombrageux cachait quelque louche projet et que l'Écossais, en l'invitant à sortir, avait l'intention de le frapper par derrière dès qu'il aurait le dos tourné, ou bien que quelque serviteur était aposté dans un coin dans ce but.

Un tel individu ne pouvait que juger les autres à sa mesure.

Et il se retira à reculons.

Lord Rosberg croisa les bras sur sa poitrine et accompagna sa retraite d'un rire sarcastique.

—Adieu, mylord, dit Bolton en s'arrêtant sur le seuil. Rappelez-vous mes paroles, toutes mes paroles. Il se pourrait que quelqu'un fut tenté de se débarrasser de moi. En ce cas, n'oubliez pas que j'ai pris toutes mes précautions, et que grâce aux dispositions que j'ai arrêtées, et mon arrestation ou ma mort serait le signal même de ma vengeance.

Et il quitta la porte sans que lord Rosberg lui eût seulement répondu.

Il descendit l'escalier en sondant tous les recoins, craignant malgré tout de voir briller une arme justicière.

Il ne respira qu'une fois dans la rue.

Et ayant jeté un regard chargé de rancune haineuse sur la demeure qu'il venait de quitter, il s'éloigna à grands pas en grondant :

—N'écraserai-je donc pas cette race détestée d'Avenel, et ne lui infligerai-je point ce suprême opprobre : faire mienne cette châtelaine de Melrose, qui a en exécration le nom maudit de Stewart Bolton ?

#### LXXXVI — L'AMBITION SUPRÊME

Lord Rosberg était plongé en de profondes réflexions, après le départ de Stewart Bolton.

Les propos haineux de l'ancien intendant résonnaient encore à son oreille.

Malgré ses dénégations, il se demandait si ce qu'on lui avait appris touchant le long séjour auprès de Walter d'Avenel, de l'agent de Somerset, n'était point fait pour justifier une telle âpreté.

—Cet homme a raison, cependant, se dit-il. Ou bien, il faut être résolument avec les Anglais, détruire l'armée de Walter d'Avenel et faire périr son chef afin d'enrayer le mouvement patriote en train de s'affirmer, ou il faut être nettement avec lui et marcher à son aide.

Et après une courte hésitation :

—Marie Stuart décidera elle-même de ce que je dois faire.

Le duc de Rosberg, le grand seigneur que les affidés secrets de Somerset avaient contraint, en quelque sorte, Marie Stuart à nommer gouverneur de la capitale, revêtit un splendide costume.

Il eut recours à toutes les ressources de l'élégance un peu rude de ces pays du Nord, afin de ne point déplaire à Marie Stuart, habituées aux manières raffinées de la cour de France et des cours italiennes.

Sa toilette achevée, il ceignit une épée magnifique à la poignée d'or ciselée, enrichie de pierreries.

Montant ensuite sur son plus beau cheval, il se dirigea au milieu d'une escorte nombreuse et brillante vers le palais de la reine.

Marie Stuart était dans une salle spacieuse, entourée de ses femmes, ses gracieuses et poétiques compagnes que la légende et l'histoire ont célébrées à l'envi.

Le piaffement d'une troupe de cavalerie sur le pavé de la cour d'honneur appela l'une d'elles à la fenêtre.

—Ciel, madame, fit-elle, quelle brillante cavalcade ! Lord Rosberg est à sa tête.

—Lord Rosberg ?... murmura Marie Stuart. Que peut-il donc me vouloir ?

Le fracas avec lequel le gouverneur d'Edimbourg, le chef des troupes de sa capitale, avait fait son entrée, avait pour cause son désir d'amener Marie Stuart à la croisée, de se faire voir par elle avec tout son prestige, dans toute sa magnificence.

Mais la reine, qui n'avait point oublié d'anciennes démarches, ne bougea point.

Cédant à ses conseillers, dont l'appui lui était nécessaire, croyait-elle, elle s'était vue contrainte de lui confier les clefs de sa capitale, et de se mettre en quelque sorte sous sa garde.

A cette heure, cachant, sous son beau front, ses réflexions perplexes, elle se demandait ce qui pouvait motiver sa venue en un tel équipage.

—Vient-il m'offrir des soldats pour aller au-devant de Walter d'Avenel et anéantir d'un coup la rébellion et les intrigues étrangères, lui que l'on m'assure cependant être d'accord avec eux ? se demandait-elle.

Elle était encore sous le poids de ses pensées lorsqu'un bruit d'éperons s'éleva, et la haute stature de lord Rosberg parut à la porte.

Il demeura un instant immobile afin de donner à la reine le loisir d'observer la richesse de son costume, la somptuosité de sa mise, les pierres précieuses du riche collier pendant sur sa poitrine.

—Une parure royale, pensa la descendante des Stuart, avec un sourire mort au coin des lèvres.

Le grand seigneur s'avança alors et s'inclina devant la reine avec une telle ampleur que son genou toucha presque la terre.

—Majesté, dit-il, veuillez permettre à votre serviteur de venir se prosterner devant vous, lui qui voudrait être votre propre épée.

En même temps son geste désigna la poignée d'or enrichie de pierreries de la rapière pendant à sa ceinture.

—Ah ! mylord, dit la reine avec un sourire mélancolique et une de ces phrases à double signification dont elle avait emporté l'habitude de son séjour à la cour de France, pourquoi notre trésorier

n'a-t-il pas beaucoup d'épées semblables, nos troupes seraient plus nombreuses et mieux approvisionnées surtout.

Lord Rosberg esquiva une réponse directe par un madrigal qu'il essaya de rendre digne des souvenirs galants de Marie Stuart.

Les parfums qu'il avait semés sur son linge et sur ses vêtements arrivèrent jusqu'à la reine.

Elle attacha invisiblement sur lui son regard pénétrant.

Cette mise, cet étalage de luxe lui parurent trop significatifs.

Elle devinait, sur les lèvres du duc, des paroles que des oreilles indiscreètes peut-être ne devaient pas entendre.

Elle se tourna vers ses femmes :

— Mylord duc vient nous entretenir d'affaires d'Etat. Ce sont là des sujets peu attrayants pour vos jeunes esprits ; allez, mes bien chères, allez auprès de nos gentilhommes, dont la conversation sera moins aride pour vous.

Ses suivantes se dressèrent, firent une révérence silencieuse à la souveraine et sortirent.

Marie Stuart et lord Rosberg demeurèrent seuls.

— Eh bien ! mylord, questionna la reine en affectant une absolue indifférence, qu'avez-vous à me communiquer ?

Son visiteur avait préparé sa réponse.

— Madame, dit-il, je viens vous rendre compte des devoirs de ma charge.

Et comme la descendante des Stuart attendait, silencieuse :

— Ses temps deviennent bien troublés, madame, l'autorité devient incertaine. A chaque instant, des mutineries éclataient...

Il attendit, mais Marie Stuart ne l'interrompit point.

Il dut continuer :

— Des actes d'indiscipline se produisent dans votre armée et il est impossible de les réprimer, par suite de l'absence d'une main vigoureuse et jeune.

Et accentuant ses intentions :

— Vous avez de nombreux serviteurs, reine. Mais il vous manque un homme digne de ce nom.

Il s'arrêta sur ce dernier mot en observant l'effet.

Marie Stuart regardait au loin, semblant n'avoir pas compris la signification de ces paroles.

— Oui, dit-elle lentement, le manque de fidélité est grand dans notre royaume... Et vous en savez quelque chose, mylord.

Et son regard tomba sur Rosberg qui se troubla en dépit de son assurance.

Pour masquer son embarras, il ne vit qu'une ressource, se jeter aux genoux de Marie Stuart.

— Oui, Majesté, reprit-il, le danger est grand, il est partout ; insubordinations, rébellions intérieures, intrigues étrangères, tout est péril, tout est menaces. Le trône même par moments semble ébranlé pour vos meilleurs amis.

Et s'agenouillant, tandis qu'il tirait son épée à poignée d'or, à lame damasquinée et la plaçait entre la reine et lui.

— Cette arme a fait ses preuves, reine Marie : elle sera à jamais vôtre, et brillant au-dessus de votre tête, nul n'osera jamais plus attenter à votre pouvoir. Reine, un mot de votre bouche ; la main qui a tant de fois manié cette épée sera à jamais esclave de celle dont le cœur l'aura choisie pour montrer à tous votre sceptre de souveraine. Reine Marie, Rosberg devenu votre époux, restera le premier, le plus dévoué de vos serviteurs.

Il était à genoux, la tête inclinée, regardant Marie Stuart sous la voile de ses sourcils baissés, les mains appuyées sur la lame de son épée nue...

La descendante des vieux rois de l'Ecosse se dressa lentement.

Elle était pâle, elle était vraiment souveraine.

— Mylord, prononça-t-elle d'une voix scandée, après ce que vous venez de me dire, de me dire pour la seconde fois, alors que j'avais consenti à oublier votre ancienne témérité, que penseriez-vous si j'accordais ma main, si je confiais la défense de mon trône au comte d'Aireburg ou au comte d'Arwel par exemple ?...

— Ils auraient osé ?...

— C'est moi qui parle, mylord...

Et appuyant la main sur sa poitrine comme pour y refouler, y étouffer peut-être un souvenir dont la douceur lui était interdite :

— Je suis reine d'Ecosse, mylord, reine de toute l'Ecosse ! Je me dois à l'Ecosse entière. Fille des Stuarts, mon devoir m'oblige à accepter l'aide de toutes les claymores fidèles, de ne pas m'appuyer sur une seule.

Elle abaissa son regard sur l'épée nue de Rosberg :

— Aussi glorieuse que puisse être celle-là.

Son visiteur se releva : il était pâle.

Malgré l'hommage politique contenu dans ces dernières paroles, le refus de Marie Stuart était formel.

Ainsi qu'elle l'avait fait remarquer, c'était la deuxième fois qu'il montrait une semblable audace.

Vaillamment combattue au dehors, elle était encore fidèlement obéie, dans son palais.

Un ordre de sa bouche, et malgré l'escorte que lord Rosberg avait

avait amenée, les gardes de Mac-Swoony l'auraient bientôt enfermé dans un des cachots que, dans les temps anciens, les Stuarts avaient ménagés dans les fondations de leur vieille demeure. Il pouvait donc être dangereux d'insister.

Le rêve qu'il s'était obstiné à caresser était donc bien fini pour lui.

Au moment de voir brisée à jamais l'ambition qui, depuis des années, tourmentait ses voiles, il voulut cependant tenter un dernier effort.

Et de nouveau il essaya de parler à la reine de ses intérêts, de parler d'amour.

Le regard de Marie Stuart, cet œil transparent a dit un poète du Nord, comme les lacs de la verte Ecosse, devint alors noir comme une nuit chargée de nuages.

— Mylord, dit-elle avec fierté, Marie Stuart, reine d'Ecosse et reine de France, a renvoyé ses suivantes en leur disant que vous veniez l'entretenir des affaires de l'Etat.

Et hautaine, fière, elle frappa sur un timbre pour les rappeler.

Lord Rosberg, livide, remit lentement son épée au fourreau.

Elle venait d'en sortir, cette épée magnifique, pour s'offrir à la reine ; elle en ressortirait, maniée par une main de fer, pour être dirigée contre elle.

Malgré son assurance apparente, il chancelait cependant.

Ce rêve d'élévation et de gloire devenait chez lui une maladie, une obsession ; il ne lui restait plus, pour le réaliser, que les louches intrigues, les compromissions honteuses, les machinations lâches, car c'était contre une femme qu'il allait les ourdir.

Une révolte de sa conscience fut sur le point de le jeter de nouveau aux pieds de la reine, de porter sur ses lèvres le cri de sa confession.

Mais il revit, par le souvenir, sur la carte d'Ecosse, l'espace exigü occupé par le duché de Rosberg et qu'il avait indiqué d'un trait le soir où Walter d'Avenel quittait le manoir de Claymore afin d'aller armer ses vassaux.

Du reste, les suivantes de la reine entraient : il était trop tard.

— Le sort en est jeté, murmura-t-il intérieurement.

Et, s'inclinant profondément devant la reine, il sortit à reculons, son regard encore attaché sur Marie Stuart, espérant quo peut-être elle le rappellerait.

La malheureuse souveraine le vit, avec un regard chargé de mélancolie, s'incliner une dernière fois et disparaître.

— Allons, pensa-t-elle, voici bien cette fois un ennemi de plus !

D'un effort douloureux, elle réprima une larme qui roulait dans son œil, trouvant la force d'appeler un de ses sourires qui mettaient, sur ses traits, la clarté d'un lever d'aurore.

Et elle se tourna vers une de ses suivantes préférées, l'aînée de ces deux Marie qui formèrent, à sa plaintive majesté, un cadre fidèle et poétique.

— Marie, dit-elle, raconte-moi une de ces légendes du plaisant et doux pays de France, que tu nous dis si bien... une de ces légendes d'autrefois, bien attachante et bien triste.

## LXXXVII — LE JUIF LEVI

Hors de la vue de Marie Stuart, lord Rosberg avait enfoncé sur sa tête son chapeau à la mode de France, au bord ompanaché.

Un rictus amer coupait sa lèvre :

— C'est elle qui le veut, siffla-t-il, entre ses dents serrées. Ou plutôt c'est l'enfer. Imprudente, inconsciente Marie, malheur à toi !

Il avait hâte d'être remonté à cheval, de se trouver au milieu de son escorte, hors de ces murs.

Il sauta en selle sans un mot.

Pourtant il tourna encore la tête vers les fenêtres de la salle où il avait vu Marie Stuart ; puis il s'éloigna rapidement.

— Il me faut donc avoir de nouveau affaire à Somerset, et à son agent, cet Edward Corfitt, cet homme qui sue le vice et le crime... Il va me falloir marcher avec ceux que je méprise... et qui me méprisent peut-être plus encore.

Arrivé chez lui, lord Rosberg dépouilla, avec une rage douloureuse, le splendide costume qu'il avait revêtu pour se rendre auprès de Marie Stuart.

C'est qu'il avait encore devant les yeux le spectacle de sa grâce royale.

Et lorsqu'il lui eût fait de se dévouer pour elle, — pour elle devenue son épouse et demeurant sa reine, — son cœur venait en aide à son ambition.

Il avait répondu à Stewart Bolton qu'il réfléchirait. Hélas ! ses réflexions étaient terminées.

Le temps des attermoissements était passé.

Et comme le lui avait dit l'agent secret de Somerset, l'heure pressait.

**CHOCOLAT HÉRELLE**

Par demi-livres et quarts.  
Déjeuner, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.  
**LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.**

Le crépuscule allait bientôt venir. Il revêtit un habit de bourgeois.

Et quand l'obscurité fut faite, il quitta sa demeure par la porte que seule avait franchie le faux marchand de fourrures, celle des serviteurs.

Il se dirigea vers le port en s'assurant qu'il n'était point reconnu. Là, il marcha du côté de l'auberge, au seuil de laquelle nous avons vu Joë, l'ancien pirate, attendant.

Le matelot se trouvait au même endroit, occupant son insupportable oisiveté à regarder les navires à l'ancre, ayant besoin de toute l'affection qui l'attachait à Julien pour ne pas reprendre sa vie errante.

Sa large corpulence masquait à demi l'entrée exiguë de l'hôtellerie. Lord Rosberg fut obligé de lui toucher l'épaule pour l'écartier.

Les deux hommes se regardèrent à la clarté d'un fanal accroché à l'avant d'un navire, et dont les rayons se réfléchissaient sur le mur.

—Voilà un colosse qu'il vaudrait mieux avoir à son côté qu'en face, pensa le duc.

Et il s'enfonça dans l'allée de l'auberge.

C'était la première fois qu'il venait à l'*Ancre d'Espérance*, la première visite qu'il faisait à l'agent de Somerset.

Mais Stewart Bolton lui avait donné des indications précises.

Le grand seigneur monta donc en nombre déterminé de marches : une porte était devant lui, il frappa d'une façon convenue.

Un bruit léger se fit alors dans la chambre devant laquelle il se trouva ; il crut percevoir un froissement de clefs.

En même temps, un rayonnement heureux passa sur le visage de l'habitant de cette pièce.

—Serait-ce lui ? dit-il. Déjà ? Cependant, c'est bien le signal que je lui avais indiqué.

Il prit la chandelle posée sur la table et dont une sorte d'écran, imaginé par lui, permettait de diriger toute la clarté vers un seul point.

Et ouvrant brusquement la porte, il en dirigea la lumière sur le visage de son visiteur, tandis que ses traits à lui demeuraient dans l'ombre.

Malgré le déguisement de lord Rosberg, son regard aigu le reconnut.

La joie qui venait de criper sa face y imprima son sceau d'une façon qui eût effrayé l'Écossais s'il avait pu la remarquer.

—Entrez donc, mon cher client, prononça-t-il. Je savais bien que vous reviendriez à mes fourrures. Tigres, loups et renards, vous dis-je, c'est ce qu'il y a encore de mieux.

Et insinuant :

—On a beau chercher ailleurs, c'est chez moi qu'il faut conclure quand même.

Lord Rosberg entra, et il referma la porte à clef et au verrou.

Le grand seigneur regarda alors autour de lui. Dans un coin, sur une table, des amoncellements de fourrures étaient jetés, afin de justifier la prétendue profession de l'espion.

Stewart Bolton posa la chandelle, de façon à continuer à éclairer la figure de son visiteur, tandis que la sienne demeurait cachée.

—Eh bien ! monseigneur, souffla-t-il à voix basse. Vous avez réfléchi, n'est-ce pas ?

Sa voix sortait âpre et sifflante. La venue de Rosberg lui montrait qu'il était décidé à agir, à barrer la route au chevalier d'Avenel.

Il voyait déjà son ancien maître râlant au bord d'un fossé, et Marie d'Avenel à sa merci.

Rosberg chercha ses yeux pour saisir l'expression, frappé de l'accent avec lequel il venait de s'exprimer.

Il remarqua alors le réflecteur qui le livrait en entier, tout en masquant son interlocuteur, et il l'enleva brusquement.

—Ah ! dit-il, que je te vois enfin, maître fourreur. Sais-tu que ta voix a quelque chose de celles que devaient faire entendre les fauves qui dorment là. Oui, tigres, renards et loups. Tous les carnassiers !

Et après une pause :

—As-tu quelque nouveau message de ton maître ?

—Aucun, monseigneur, répondit l'ancien intendant, feignant à présent une humilité en rapport avec sa profession.

—Et tu désires ainsi fort que certaine personne, dont tu m'as parlé cesse bientôt de lui porter ombrage ?

—C'est l'intérêt de tous.

—C'est bien. Je viens d'apprendre que le possible sera fait dans ce sens. Tu peux le mander à ton maître. Seulement...

Et une légère rougeur monta à ses joues de se montrer aussi vil devant un tel homme.

—Seulement la tentative est ardue, il faut de l'or... beaucoup d'or.

Un rire méprisant qu'il put lire tordit les rides blêmes de Stewart Bolton.

—De l'or, n'est-ce que cela, mylord ? J'en ai assez pour acheter toute l'Écosse.

Rosberg sentit la dureté cinglante de l'affront, et un rouge plus vif monta à son visage.

—C'est vrai, répliqua-t-il d'une voix brève et troublée, il y a des hommes comme toi pour lesquels il faut être riche, très riche. Mais il en est d'autres dont tout l'or qu'ils méprisent ne saurait payer le sang...

L'ancien intendant se tut. Une joie trop monstrueuse l'emplissait de le voir revenu à la cause anglaise pour risquer de l'en éloigner en blessant de nouveau son intraitable orgueil.

Walter d'Avenel était cette fois irrémisiblement condamné ; Marie lui serait livrée : il exultait !

Fermant ses lèvres afin de ne point en laisser jaillir, ni aucune nouvelle parole offensante, ni le cri de sa sauvage espérance, il tira des tablettes de sa poitrine, et silencieusement, y écrivit quelques lignes, les scella d'un cachet et présenta le papier au duc :

—Est-ce assez, mylord ?

Le gouverneur d'Edimbourg lut lentement.

—Sur ce simple mandat, sur ce mot de toi, le juif Loevi paiera une telle somme ?

—Ne vous ai-je pas dit, monseigneur, que mes maîtres étaient assez riches pour acheter... tout ce qui peut être vendu.

Lord Rosberg inclina la tête pour cacher à son tour ce qui se passait en lui : l'or, c'était la puissance.

Cet or pouvait l'élever peut-être là même où Marie Stuart avait refusé de le faire monter ; et alors cet or pourrait alors se retourner contre ceux qui l'auraient prodigué.

Il serra le précieux papier sous ses vêtements.

—Mylord connaît la demeure du banquier israélite, sous le vieux moulin ? dit Stewart Bolton.

—Quel véritable gentilhomme ne connaît le logis des usuriers ?

Il allait se retirer.

—Alors, monseigneur... le chevalier d'Avenel ? hasarda Bolton.

—Ah ! oui, celui dont la mort dont délecter ta vengeance. Sois tranquille, je connais l'épée qui s'enfoncera dans sa gorge.

L'œil louche de l'ancien intendant scintilla, se planta dans celui de son interlocuteur, puisque celui-ci l'avait deviné.

—Défiez-vous, monseigneur, Walter d'Avenel est un soldat redoutable, deux ou trois poignards sûrs à côté de cette épée ne seront pas de trop !

Et insistant encore :

—Prenez garde, il n'y a que les serpents dont on a séparé la tête du corps qui ne mordent plus.

Lord Rosberg ne répondit pas.

L'implacable férocité de cet homme l'impressionnait, et il se demandait quelle âme ténébreuse et mauvaise devait être celle de Somerset pour choisir de tels agents de ses volontés.

—Adieu, dit-il, avise ton maître, et qu'il fasse ce qui a été précédemment convenu. Ainsi ferai-je moi-même !

Il sortit, et Stewart Bolton entendit avec une félicité venimeuse le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier tortueux.

Les dents serrées, le poing noueux, tout entier, à l'œuvre d'ambition et de vengeance dans laquelle l'avait poussé le noble dédain de Marie Stuart, le duc de Rosberg se dirigeait rapidement vers la sortie de l'auberge.

Le fanal attaché à la proue du navire amarré sur le quai y projetait toujours sa clarté.

Au moment où le gentilhomme parut sur le seuil, la silhouette d'un homme adossé à la muraille se montra, et ce dernier put distinguer en plein le visage du grand seigneur sur qui tombait directement la lumière du fanal.

—Peste soit de l'importun ! grommela Rosberg.

Et il enfonça sa coiffure sur ses yeux, tandis qu'il reconnaissait de son côté la puissante stature de Joë qu'il trouvait encore là.

Il s'éloigna à grands pas, tandis que l'ancien marin du corsaire monologuait :

—Voici un particulier qui ne paraît pas enchanté de la rencontre. Qu'a-t-il donc à cacher ?

En quittant l'auberge, le duc de Rosberg se dirigea aussitôt vers la demeure du juif, banquier et usurier, dont Stewart Bolton avait écrit le nom sur le mandat qu'il lui avait remis.

Ainsi qu'il l'avait dit, il n'était pas de bon gentilhomme qui ne connût le prêteur.

Il arriva bientôt devant les magasins où s'entassaient toutes sortes d'objets d'occasion, propres principalement à la navigation, et au fond desquels protégé par plusieurs portes, se trouvait l'ancre du juif.

Il franchit ces portes où veillaient les serviteurs de l'usurier, tous des gens de sa race.

—Ah ! monseigneur, quel honneur de vous voir chez moi ! exclama obséquieusement ce dernier en s'inclinant devant le duc.

Sans répondre à ces protestations, hautain et froid, Rosberg tira de son sein la feuille de papier que lui avait remise l'agent de Somerset, et la lui tendit.

Le maître du logis la prit, lut attentivement, vérifia la signature et le cachet avec une minutie attestant que, dans les questions d'affaires, il faisait assez peu de cas des susceptibilités des plus hauts personnages.

—Oui, monseigneur, ce papier est bon, dit-il avec un redoublement d'humilité, et je suis à votre disposition.

—Et aurais-tu payé également, sur cette signature, une somme plus forte ?

—Une somme dix fois, cent fois plus forte, oui, monseigneur... si toutefois une pareille quantité de numéraire pouvait se trouver dans ma pauvre demeure, corrigea le juif avec les habitudes de sa race.

—Sais-tu qu'il s'agirait en ce cas d'un véritable trésor ?

—Monseigneur, c'est pourquoi j'ai dit qu'une pareille somme ne pourrait jamais se rencontrer chez moi. J'ai à peine assez pour faire face à mes petites affaires et obliger de loin en loin quelque honorable gentilhomme comme vous.

Ce mot "honoré" passa entre les lèvres minces de l'Israélite ainsi qu'un sarcasme honteux.

Cet homme savait donc ce que signifiait sa venue.

—Eh bien ! fit alors le visiteur, qu'il signifiait de sommes telles que le chiffre portée sur ce papier ne fût qu'un jeu d'enfant à côté ?

Le juif le regarda en face avec ses yeux en vaille.

Et d'une voix lente, pesant ses mots, en homme qui connaît tout le poids de ce qu'il va dire :

—Monseigneur, il est certains signes qui valent à nos yeux le cachet d'un trésor royal. Et le moment venu, ce qui n'existera pas dans mon logis, je le trouverai chez mes frères.

Il compta, en or d'Écosse, le premier salaire d'infamie touché par lord Rosberg, celui qui allait lui permettre d'en corrompre d'autres à son tour.

Lord Rosberg sortit alors, gagna des ruelles désertes et se dirigea côté de sa demeure en se détournant à plusieurs reprises afin de constater qu'aucun espion de la reine ne l'épiait.

Il rentra chez lui par la porte dérobée, comme il en était sorti.

Et, s'étant enfermé dans un seul cabinet, il se déchargea du lourd poids du sac d'or que le juif lui avait remis.

Et le posant en un coin de la table sur laquelle était étalée la carte de l'Écosse, il considéra encore, d'un regard pesant, les étroites limites du duché de Rosberg.

—Oh ! je les élargirai bien, gronda-t-il d'une voix sourde, j'élèverai ce duché à la hauteur d'un royaume, dusses-tu payer cette élévation de ta tête, aveugle Marie Stuart, qui m'a dédaigné et que j'aurais servie pourtant et aimée avec un tel dévouement !

## LXXXVIII — UN ENNEMI CACHÉ

La trahison de lord Rosberg ne devait pas tarder à porter ses fruits. Les soldats du corps de secours destiné à aller rejoindre la petite armée du chevalier d'Avenel avaient été casernés en partie dans un ancien couvent de récollets dans les moines avaient été chassés dans les premiers emportements de la Réforme.

Brusquement, et sans cause apparente, une grave mutinerie éclata parmi eux.

Les officiers se trouvaient seuls auprès de leurs hommes.

Ils se joignirent à eux, et leurs bandes se répandirent par la ville en criant, réclamant une arriéré de solde, qui leur était plus ou moins légitimement dû.

Ils arrivèrent ainsi devant le palais de la reine.

Marie Stuart attirée à la fenêtre par leurs vociférations, pâle et le sourcil contracté, vit passer leurs bandes hurlantes.

La fille des Stuarts appuya sa main sur son sein dans une angoisse douloureuse, horrible.

Ces cris, cette menace venaient de lui rappeler un songe qu'elle ne pouvait se remémorer sans frémir : elle s'était vue agonisée devant un billot, et le bourreau brandissait sa hache au-dessus de sa tête dans un geste foudroyant.

Elle se retira, tandis que les mutins s'entassaient devant le palais, l'accablant d'injures et d'imprécations.

Mac-Sweeney se trouvait dans une aile écartée de la vieille résidence des Rois d'Écosse.

Ces rumeurs parvinrent jusqu'à lui.

Il accourut, se montra. Cinq ou six des mutins, des meneurs, cédèrent l'outrage.

La route de l'indignation monta au visage du vieux soldat. Il tira son épée, et seul s'avança, bravant cette tourbe déchaînée.

Devant sa décision, quelques-uns, de ceux qu'on avait entraînés, s'interposèrent.

Insulter le noble guerrier dont le corps couvert de cicatrices attestait les faits d'armes : c'était comme un sacrilège.

De leur côté, les gardes voyant leur chef menacé, étaient sortis. Les plus acharnés reculèrent.

Et bientôt la cohue armée et toujours hurlante s'éloigna, s'enfonçant dans la ville, allant y porter le trouble de la terreur.

Des émissaires coururent rendre compte à lord Rosberg de ce qui venait de se passer.

—Allons, murmura-t-il avec une sombre joie, la Stuart doit voir, à cette heure, que je suis moins à mépriser qu'elle ne se le figurait.

Et se souvenant qu'il était gouverneur de la capitale, il monta à cheval, en apparence pour aller faire rentrer les mutins dans l'ordre, ayant bien soin de se rendre là où ils ne se trouvaient déjà plus.

Mac-Sweeney, après avoir établi des postes au dehors, afin d'empêcher le retour des scènes douloureuses qui venaient de se produire, se rendit auprès de la reine.

La tristesse empreinte sur les traits du vieux serviteur traduisait mieux que des paroles le chagrin qu'il ressentait de l'affront infligé à sa souveraine.

—Merci, brave capitaine, prononça Marie Stuart, en lui tendant sa main blanche autant que l'étaient ses traits décolorés, cette main si belle et si délicate sur laquelle il appuya ses lèvres en tremblant.

Et, paraissant continuer une pensée déjà commencée, secouant sa tête gracieuse courbée par l'affection :

—Je sais, je comprends d'où est parti le coup. Il se venge. Mon cœur saigne, ce cœur de reine impuissante et mourante ; et c'est l'Écosse qui souffre !

Mais cette mutinerie ne pouvait suffire aux projets de lord Rosberg.

Marie Stuart apprit bientôt qu'une partie des soldats avaient gagné la campagne, allant rejoindre les seigneurs rebelles.

En même temps que ses troupes l'abandonnaient, le vide se faisait rapidement autour d'elle.

Les incitations de Rosberg et l'or du juif Leevi, qu'il répandait à profusion, produisaient leur effet.

Marie Stuart, comprenant la nécessité de soustraire à des influences hostiles le peu de troupes qui lui restaient fidèles, ou que Mac-Sweeney était parvenu à ramener dans la voie du devoir, résolut de les éloigner d'Édimbourg.

Les agissements de lord Rosberg n'étaient plus un secret pour elle.

Elle hésita pourtant à le dégrader, à le dépouiller de son titre de gouverneur d'Édimbourg, car c'était le jeter ouvertement dans le camp des revoltés.

La reine décida alors le départ immédiat de ce qui lui restait de soldats pour le camp de Pleackwars ou le gouverneur selon serait sans action sur eux.

Julien et son compagnon, l'ancien pirate, étaient demeurés à l'*Ancre d'Espérance*, attendant l'ordre du départ pour aller rejoindre Walter d'Avenel.

Mac-Sweeney, ayant reçu les ordres de sa souveraine, se rendit immédiatement au couvent où étaient retournés les débris des compagnies encore fidèles.

Attendre plus longtemps, c'était voir se fondre les restes de cette armée, qui, en allant donner la main au chevalier d'Avenel, permettrait peut-être de sauver la monarchie ; attendre plus longtemps, c'était le chevalier de la reine écrasé par les forces ennemies coalisées contre lui.

Le vieux guerrier fit donc sonner immédiatement les tambours pour le rassemblement, et donna ainsi le signal du départ.

Un instant après, l'armée était dans la campagne, en marche vers vers le camp.

Quand lord Rosberg apprit cela, il devint pourpre de colère.

Cette décision de Marie Stuart, cette rapide initiative du fidèle capitaine, menaçait ses plans.

Il vit Mac-Sweeney et Walter d'Avenel battant les rebelles, ses complices, il les vit reparaisant vainqueurs dans Édimbourg et lui faisant expier sa trahison par la perte de la liberté et peut-être de la vie.

Il résolut de frapper un coup décisif, de frapper à la tête.

Le malheureux n'hésitait même plus devant un crime de lèse-majesté.

Mac-Sweeney, avens-nous dit, était parti à la hâte.

Il n'avait même pas avisé quelques-uns de ses officiers, ni Julien, ni Jock.

Les soldats du vieux capitaine avaient quitté la ville depuis plusieurs heures, lorsque le fils de Walter d'Avenel en fut instruit par Jock.

—Le capitaine ne nous a pas prévus, gémit le jeune homme. Douterait-il de nous ?

Le matelot, qui avait recueilli le propos qui avaient cours dans l'auberge, le rassura.

Il lui apprit l'arrivée du capitaine des gardes à l'ancien couvent et le départ immédiat de sa garnison.

—En ce cas, mon devoir est d'aller me mettre à la disposition de la reine, déclara Julien.

— Mon petit mousse raisonne comme un homme fait, grommela Joü.

En prévision de son départ pour l'armée, l'ancien pirate s'était procuré un équipement militaire complet.

Il l'endossa à la hâte, tandis que l'enfant pleuré par Marie d'Avenel, l'enfant aux longues boucles flottantes, mais à l'âme virile, attachait son ceinturon et y passait son épée après s'être s'être assuré que la lame en était solidement emmanchée.

— Partons, dit le jeune homme dès que son compagnon fut prêt. La lourde et longue rapière de Joü claqua sur le fer du fourreau.

— Partons, répondit-il laconiquement.

Ils sortirent sans un autre mot et descendirent l'escalier tortueux. Comme ils arrivaient à l'étage au-dessous, ils croisèrent un homme qui sortait d'une des chambres de l'hôtellerie.

Cet individu eut un brusque mouvement de surprise en remarquant les traits délicats de Julien.

— Oh ! fit-il, on dirait. Puis haussant les épaules :

— A quel vais-je penser ? Le fils de Walter d'Avenel est mort alors qu'il était encore tout enfant, la tête écrasée sur les rochers, et les oracles ont depuis longtemps dépecé son cadavre.

Et un rictus mauvais éclairait ses traits livides :

— Cette ressemblance est pourtant étrange. Une ressemblance ai-je dit ? Qui est-ce qui y croira ? Une vague expression du regard plutôt qui me rappelle ceux que j'ai condamnés comme pour m'empêcher de me détourner de mon but.

Cet homme n'était autre que Stewart Bolton.

Il regarda longuement descendre dans l'escalier ceux qui venaient d'attirer son attention.

Le fils de Walter d'Avenel et de Marie de Melrose assassiné, le château des bords de la Tweed, celui dans lequel ils se sont réfugiés ici, bientôt aussi la proie des flammes, Walter périssait après avoir vu tomber autour de lui ses défenseurs, cette race détruite, mes désirs assouvis, il ne me restera alors plus rien à désirer.

Julien et son compagnon venaient de s'engager dans l'allée. Il descendait sans bruit derrière eux.

Le fils du chevalier d'Avenel s'était arrêté sur le seuil, retenu par l'aubergiste qui son bonnet à la main, le priait respectueusement, vu son jeune âge, de ne pas aller s'exposer dans les troubles qui se préparaient.

L'adolescent frémissait d'impatience en l'écoutant, pressé d'arriver au palais royal.

— Je suis soldat, dit-il avec une crânerie qui émut l'hôte de l'Ancre d'Espérance, et mon devoir m'appelle auprès de la reine.

Stewart Bolton approchait sournoisement au moment où l'enfant prononçait ces ardentes paroles.

Une flamme venimeuse s'alluma dans ses yeux, et le regard qu'il attachait sur Julien fut tel qu'il lui eût coûté cher si Joü s'était détourné à ce moment et qu'il l'eût aperçu.

Le matelot, en effet, n'aurait pas hésité une seconde à assommer net, à laisser pour mort sur le carreau quiconque aurait eu la folie de provoquer ou menacer "son petit mousse" en sa présence.

Mais le fils du chevalier d'Avenel et lui s'éloignaient à grands pas.

— Cela devait arriver, murmura l'ancien intendant en les suivant de son regard chargé de haine, dès l'instant qu'il ressemble à l'homme que je déteste avec une telle force, ce jeune fou devait trouver du côté de mes ennemis.

Une expression effrayante passa sur son visage :

— Tant pis pour lui, en ce cas. Du reste, cette ressemblance faite pour m'irriter l'a, à elle seule, condamné !

### LXXXIX — DÉSERTION

Dès leur entrée dans le palais, Julien et le colosse furent frappés de l'état d'abandon et du désordre qui y régnaient, du vide des salles emplies autrefois par la foule des courtisans, et que, malgré bien des défections, ils avaient vue naguère plus animées.

Instinctivement, le jeune homme se dirigea du côté des appartements de la reine.

Joü lui emboîta naturellement le pas.

Et le bourreau de la longue épée, dont il était fort incommodé, martela, avec un bruit saisissant, chacun des degrés de l'escalier où avait passé toute une génération de rois.

Les gardes qui veillaient au bas des marches, les ayant vus entrer précédemment, en compagnie de leur chef, les laissèrent passer.

Julien et Joü traversèrent des salles désertes.

Aucun des gentilshommes de Marie Stuart n'était plus là : on aurait dit le palais de la mort.

De loin en loin, ils apercevaient à peine la silhouette de quelque serviteur paraissant n'attendre que le moment de faire à son tour.

Rosberg avait tenu le serment qu'il s'était fait : résolu maintenant à la lutte implacable contre sa souveraine, il semait la désertion autour d'elle.

Et son palais, à lui, s'emplissait à mesure que se vidait celui de la reine.

— Marie, Marie ! monologuait-il entre ses dents serrées, et n'as pas voulu partager le trône avec moi. Eh bien, contente lequel est le maître, lequel est le plus puissant de nous deux.

L'or anglais, les promesses, les menaces avaient fait tout cela.

Les coffres de juif Lœvi s'étaient vidés et Stewart Bolton, circulant autour de la demeure du grand seigneur et du palais royal sous son déguisement de marchand de fourrures, ressentit l'âpre joie du fauve qui voit sa proie près de tomber en son pouvoir.

Une double ivresse le pénétrait.

Dans son monstrueux orgueil paternel qui l'emplissait, le seul bon sentiment, malheureusement dévié, qu'il eût conservé, il voyait le titre de comte de Verbrück, enfin, solennellement conféré à son fils.

Et, pour couronner ses désirs, il pouvait prédire à coup sûr la mort de son ancien maître, de son bienfaiteur, entraîné dans la chute de la maison des Stuarts à laquelle il avait eu la chevaleresque folie de se rallier au moment de sa détresse.

Si, par miracle, il ne périssait pas dans la bataille avec ses soldats, ce serait, avec des affres plus grandes encore, de la main du bourreau, sur la place publique.

Triomphant, grâce à la main des Anglais qui pesait sur lui-même de son poids brutal, lord Rosberg n'oserait pas refuser cette victime à la haine de Somerset et de son agent, cette victime qu'il lui avait, du reste, promise.

Bolton se disposait à rentrer à l'auberge de l'Ancre d'Espérance, afin d'envoyer à son maître un message en langage convenu, lui rendant compte de ce qui se passait, lorsqu'il avait croisé l'enfant qu'il croyait mort, l'enfant qu'il ne supposait pas être le fils du chevalier d'Avenel, et qui se rendait auprès de la reine.

Faisant appel à ses souvenirs, ce dernier s'était orienté assez facilement dans la vaste domaine des Stuarts.

Parvenu à l'antichambre qui précédait immédiatement les appartements privés de Marie Stuart, il s'arrêta.

Un seul garde veillait à la porte de la chambre derrière laquelle Marie Stuart, pleine d'angoisse, écoutait peut-être le silence grandissant à chaque instant autour d'elle.

Le silence qui, dans les vastes salles, semble porter avec lui d'étranges accents de désolation et de mort.

Julien s'approcha d'une fenêtre, et, triste, impressionné lui aussi par le spectacle de ce morne abandon, regarda au dehors.

Il aperçut alors, au milieu d'un groupe qu'il haranguait, un homme dont le visage, tourné vers la partie du palais dans laquelle il se trouvait, c'est-à-dire vers les appartements privés de la reine, exprimait les sentiments les plus violents.

L'adolescent le considérait avec attention.

— Il me semble que j'ai déjà aperçu cet individu quelque part, se dit-il.

A ce moment, l'œil de l'énergumène rencontra le sien et deux jets de flamme vipérine en jaillirent.

— Le voilà donc, ce jeune insensé dont le visage me rappelle toutes mes haines et qui semble venir me braver jusqu'ici afin que je ne l'oublie.

Et rabattant sa toque de fourrure sur ses traits afin que l'enfant ne le reconnût pas, il ajouta avec une fureur concentrée :

— J'aurai bien garde de l'oublier !

Et il s'éloigna, allant semer au milieu d'autres rassemblements les ferments de haine que les agents de lord Rosberg essayaient d'y répandre de leur côté, afin que l'infortunée souveraine ne trouvât aucun appui du côté du peuple.

Joü, qui errait dans la vaste salle, jetant un coup d'œil du côté des cours intérieures, s'approcha de l'enfant.

— Venez-vous, Julien, lui dit-il.

Et il le conduisit à une autre croisée donnant sur une de ces cours.

Le fils de Walter d'Avenel aperçut alors un groupe de gardes entourant une sentinelle.

Un inconnu était au milieu d'eux.

Ils parlaient avec animation. L'inconnu montra des pièces d'or.

Le facionnaire jeta sa halibardo à terre, et, abandonnant son poste, suivit ses camarades.

— Les misérables ! murmura l'enfant, ils enlèvent à prix d'or ses derniers défenseurs à cette infortunée reine.

Les épais corcils de l'ancien pirate s'étaient contractés.

Son regard et celui de l'enfant se rencontrèrent : ils s'étaient compris.

Les autres foulèrent aux pieds leur serment de fidélité, s'ils le voulaient. Mais eux demeureraient ; ils veilleraient sur la reine, ils la défendraient si c'était nécessaire, eux qui, cependant, n'avaient rien juré.

Un bruit de voix s'élevant de l'escalier ne tarda pas à venir justifier leurs appréhensions. Deux ou trois gardes parurent bientôt à l'entrée de l'antichambre, le teint animé, sentant encore le gin.

Ils s'approchèrent de celui qui montait la garde à la porte de l'appartement de la reine : le dernier des serviteurs de ce palais qui fût resté fidèle.

Et ils l'engagèrent à imiter leur exemple, à déserter comme eux, leur apprenant que ceux qui se tenaient au bas de l'escalier venaient d'abandonner leur poste à leur tour.

La sentinelle se détourna vers la porte derrière laquelle se trouvait la majesté chancelante dont il se voyait le dernier défenseur.

La conscience du forfait qu'on lui proposait lui suta à l'esprit.

— Non ! répondit-il, j'ai été mis de garde ici, j'y resterai.

Les autres soldats tirèrent leur épée afin de le contraindre par la force à les suivre.

Julien et Jcù s'élançaient à son côté pour lui prêter main forte, lorsqu'une dizaine de gardes surgirent bruyamment, trouvant que le conciliabule durait trop longtemps.

L'inconnu que les deux anciens habitants du *Forward* avaient déjà vu soudoyer les sentinelles, était avec eux, les dirigeant.

Mais il s'arrêta sur le seuil ; ils ne purent di tir guer ses traits.

A la vue de ses nouveaux camarades, le garde avait compris que toute résistance était inutile, et il tendit sa hallebarde en signe de soumission.

Le fils de Walter d'Avenel et son compagnon échangèrent un coup d'œil désespéré et abaissèrent leurs armes.

Leur intervention était inutile.

Les soldats se retirèrent entraînant leur compagnon, et l'antichambre resta abandonnée, Marie Stuart demeurant seule avec ses femmes, sans autre défense que sa beauté et sa faiblesse, ainsi qu'une étrangère perdue dans son palais immense.

#### XC. — LE DUC

Reine, presque déchue déjà, majesté chancelante, la fille des Stuarts était donc abandonnée de tous.

De tous ? Non, un enfant lui restait, fidèle et héroïque.

Un enfant, frêle et chétif rempart !

Devant la défection dernière à laquelle il venait d'assister, un éclair de mélancolique énergie passa alors dans l'œil du rejeton de Walter d'Avenel, si digne de son valeureux père.

Et, tirant son épée, il se plaça devant la porte, remplaçant le déserteur.

Tableau d'une grandeur saisissante, Marie Stuart, reine d'Écosse, descendante d'une lignée fameuse et qui possédait, quelques années auparavant, des milliers de soldats, n'avait, à cette heure, pour la défendre, qu'un enfant !

C'est que Jcù, en effet, conscient de son infériorité morale, s'était reculé, n'osant pas partager avec lui l'honneur de veiller sur une tête couronnée.

Intuitivement, il croyait à la noblesse d'origine de Julien.

Les gardes de la reine d'Écosse, si infidèles qu'ils vinssent de se montrer, appartenaient, eux aussi, à la noblesse.

Et Jcù ne se reconnaissait pas le droit, lui simple matelot, ancien forban, de se tenir à côté de l'enfant, l'enfant déjà si chevaleresque pour lequel il ressentait tant d'amour et d'admiration.

Et il se retira dans un angle de la vaste pièce, ne le quittant pas du regard, prêt à venir cependant à son aide.

Les émissaires de lord Rosberg le tenaient à chaque instant au courant des progrès de la défection des gardes qui faisait le vide autour de la reine.

Si Mac-Sweeny eût été présent, il savait bien que jamais une telle chose ne se fût produite.

Le vieux soldat était incorruptible, et aucun de ses soldats n'eût osé défaillir devant un telle chef.

C'est pourquoi, profitant de son absence, il n'avait ménagé ni l'or ni aucun des moyens de séductions ou d'intimidation pour arriver à ce résultat.

A chacun des gardes, ses alliés avaient promis des grades dans l'armée du nouveau gouvernement.

Ils étaient nobles et ils auraient des commandements ; cela ne valait-il pas mieux que de monter la garde à la porte d'une femme ?

L'homme que Julien et Jcù avaient vu en dernier lieu accompagnant les déserteurs qui venaient détourner la dernière des sentinelles restée fidèle parut devant le gouverneur d'Édimbourg.

— Monseigneur, vos ordres sont accomplis, annonça-t-il, il ne reste plus un défenseur auprès de la Stuart.

Un rayon de fausse joie luisit alors dans l'œil du grand seigneur.

— Marie, je vais voir si tu seras aussi orgueilleuse à présent, grom-

mela-t-il entre ses dents. Je vais voir ce que tu choisiras, entre m'accorder ta main ou la captivité !

Le départ de Mac-Sweeny lui avait fait concevoir ce dernier plan, suprême tentative de son orgueilleuse ambition.

Des ordres étaient déjà donnés en conséquence.

Son escorte, tout un escadron de cavalerie, l'attendait ; son cheval était prêt, tenu en main par son écuyer.

Lui-même était tout armé, le casque en tête.

Il allait trouver Mme Stuart, cette reine sans défenseurs, non plus avec l'éblouissant costume du courtisan qui veut encore essayer de plaire et de séduire, mais dans l'appareil militaire du maître, du chef d'armée qui commande.

Lord Rosberg descendit rapidement et sauta en selle.

Sombre, le visage dur, il donna le signal du départ.

Et les habitants, terrorisés, regardèrent passer ce cortège menaçant dont les chevaux martelaient d'une façon lugubre le pavé, dans leur course rapide.

Lord Rosberg avait hâte d'en finir.

En approchant du palais, il constata que ses émissaires ne l'avaient pas trompé.

Les gardes royaux ne veillaient plus à la grille du palais, et un fort groupe d'entre eux, honteux, déjà envahi peut-être par le remord de leur trahison, se tenait seul à quelques pas du seuil qu'ils ne protégeaient plus.

Lord Rosberg laissa tomber de côté un regard froid, et lança son cheval sous la voûte de l'entrée, entre les murs de s'engouffra l'escadron qui l'accompagnait.

Arrivé au centre de la cour d'honneur, il arrêta sa monture d'un brusque coup de rêne et, sautant à terre, ordonna d'un geste impérieux à son escorte de l'attendre. Malgré cela, les principaux chefs voulurent le suivre.

Il les arrêta d'un hautain mouvement d'épaules.

— Restez, dit-il. Il y aura bien assez de mon écuyer, comme témoin, pour réduire une femme.

Pourtant une suite brillante convenait à son rôle de dominateur ?

Et, après une courte réflexion, il consentit à ce qu'un certain nombre d'entre eux le suivissent à dix pas en arrière, comme un roi.

Son écuyer, seul, marchait entre lui et eux.

Jcù s'était approché d'une fenêtre au fracas de la masse de cavalerie envahissant la résidence royale.

A la tenue, à l'attitude des nouveaux venus, il eut vite décelé leurs intentions hostiles.

Il vit le duc de Rosberg et ses officiers se diriger vers le large portique donnant accès au grand escalier. Il en avertit Julien.

L'adolescent leva son regard vers le ciel et ne répondit rien.

N'avait-il pas quitté la Bretagne tranquille, le paisible manoir de Kervieu pour venir offrir son sang, sa vie à la reine Marie Stuart ?

L'ancien pirate comprit sa stoïque résignation : l'enfant était prêt à mourir, mais celle qu'il nommait sa souveraine aurait eu au moins un défenseur jusqu'au dernier moment.

Abandonnant la teinture qu'il venait de soulever pour suivre tous les incidents qui venaient de se passer au dehors, il croisa ses bras et laissa pencher sa tête sur sa poitrine.

La draperie retomba, cachant deux larmes qui venaient de monter à ses yeux.

"Son petit mousse" allait donc mourir : mais ce que Jcù savait bien, c'est qu'il ne périrait point seul, ni sans vengeance.

Et Julien, si jeune, si gracieux, si frêle dans l'immensité de cette salle au jour assombri, demeura en quelque sorte réellement seul, attendant, l'épée à la main.

Un bruit de pas pesants et sonores résonna bientôt sur les marches de pierre. C'étaient ceux du seigneur rebelle et de ses suivants, aux lourdes armures de fer.

L'enfant les aperçut, et son regard, son attitude s'affermirent pour l'héroïque sacrifice auquel il était résolu.

Lord Rosberg le vit, parcourut la salle d'un regard, la constata vide de gardes. Et un rire brutal montait à sa lèvre :

— Un petit page, dit-il, pour garder la Stuart !

#### XCI. — JUSQU'À LA MORT !

Le mépris contenu dans les derniers mots de lord Rosberg était intraduisible.

Un page, c'était la seule barrière qui le séparait de cette reine qui l'avait dédaigné... qui le séparait du pouvoir !

Hautain, dédaigneux, il s'avança, marchant droit vers l'adolescent qui, pensait-il, allait s'écarter de lui-même et rentrer sous terre. Le fils du chevalier d'Avenel étendit son épée.

Et, d'une voix claire et haute, ces mots tombèrent de ses lèvres :  
On ne passe pas !

Un haut-le-corps d'étonnement arrêta net lord Rosberg.

En même temps le rire grossier, venu sur sa bouche à son entrée, éclata, insolent et cynique :

— Eh ! eh ! page osé, échappé d'entre les jupes des femmes, est-ce que tu aurais envie de piquer, par hasard ?

Et l'ironie violente de son accent indiquait son mépris pour l'enfant qui prétendait s'opposer, avec une épée qu'il savait peut-être à peine tenir, au passage de chevaliers bardés de fer.

En même temps, de son lourd gantelet, il essaya d'écarter Julien.

Le fils du chevalier d'Avenel rompit d'un demi-pas, son œil flamboyant, tandis que le rouge de la colère et de l'indignation montait à sa joue.

— Mylord ! s'écria-t-il, tandis que la poignée de son épée s'appuyait au défaut de la cuirasse du grand seigneur.

— Oh ! fit Rosberg en reculant vivement, le chacal a envie de mordée, dirait-on.

Et se tournant vers son écuyer :

— Patrick, débarrassez-moi donc de ce marmouset pour que j'aille complimenter la Stuart sur ses gardes du corps.

L'écuyer dégaina sa lourde rapière, tandis que plusieurs autres seigneurs rebelles, empressés de faire leur cour à celui en qui ils voyaient un maître futur, tiraient leur poignard pour achever devant lui l'audacieux et fol enfant...

Mais alors la draperie retombée devant une des fenêtres s'écarta.

— Hé ! messieurs ! lança une voix forte. On se met donc à vingt pour assassiner un enfant ?

Et Joë surgit brusquement.

D'un coup d'œil, il venait de reconnaître, dans le grand seigneur, le nocturne visiteur de *l'Ancre d'Espérance*.

Mais il avait bien autre chose à faire qu'à s'en préoccuper pour le moment. D'un geste brusque, il fit jaillir son énorme épée du fourreau, pendant que sa main gauche saisissait la hache d'armes pendant à sa ceinture, hache et massue à la fois, arme redoutable, effrayante, au bout de son bras noueux.

En deux enjambées énormes, il rejoignit Julien à côté duquel il plaça, tandis que le moulinet rapide tracé par sa rapière dans un éclair d'acier arrêta soudain les envahisseurs.

Il y eut là entre ces hommes qui venaient arracher sa couronne à une reine, et les défenseurs inattendus qui venaient de surgir pour elle, une minute terrible. Lord Rosberg avait cru ne rencontrer aucun obstacle, et il trouvait là, lui barrant la route : un colosse et un enfant.

La colère, la crainte de l'imprévu se jetant entre lui et le but qu'il touchait presque l'envahit, ensanglanta son regard :

— Place ! cria-t-il d'une voix irritée, ou malheur à vous !

— Place ! répétèrent les conjurés en formant un cercle d'armes menaçantes.

— J'ai ! répondirent d'un même élan la voix juvénile et pleine de Julien, et l'accent profond et guttural de l'ancien pirate.

Et, mentalement, l'enfant ajouta :

— Je resterai ici jusqu'à la mort !

Un froissement de fer ardent suivi aussitôt, produit par la rapière de Joë fourrageant la cuirasse d'un des conjurés qui venaient de s'approcher de Julien pour le frapper par derrière.

— Enfer ! gronda le rebelle en sentant la morsure de l'acier.

Tous allaient s'élaner.

Soudain la porte à laquelle Julien et le colosse s'étaient adossés, résolu à la défendre jusqu'à leur dernier souffle, s'ouvrit toute grande.

Et Marie Stuart parut. Elle parut, pâle, sa taille dressée avec une dignité et une colère impressionnantes sur les combattants.

Un silence de saisissement et de stupeur plana aussitôt dans l'immense salle. Et, d'un même mouvement, toutes les épées s'abaissèrent, excepté celles de Julien et de Joë.

— Que signifie ceci, messieurs ? demanda enfin la reine d'Écosse. Et quelles sont ces nouvelles mœurs des gentilhommes de mon royaume, pour s'introduire ainsi en armes dans la demeure de leur souverain ? Quel est donc leur courage pour s'attaquer en aussi grand nombre à deux seuls serviteurs fidèles ?

Tous les têtes des conjurés se courbèrent devant cette constatation de leur insigne lâcheté.

Lord Rosberg se mordit les lèvres, et reprenant son audace :

— La reine d'Écosse doit être gardée par des gentilhommes comme nous, répliqua-t-il. Et nous n'avons trouvé à sa porte qu'un enfant qui n'est peut-être pas même noble !

Marie Stuart laissa tomber son regard sur Julien : elle reconnut l'adolescent venu de France afin de combattre pour elle.

— S'il n'est pas encore gentilhomme, dit-elle avec fermeté, il le deviendra, mylord, dès qu'il aura l'âge de chausser les éperons de chevalier, car il le mérite.

Un murmure courut parmi les assistants, les complices du grand seigneur révolté, murmure d'admiration instinctive.

La grandeur, l'air d'autorité de Marie Stuart leur en imposaient malgré eux.

Lord Rosberg comprit qu'ils lui échappaient : il s'avança pour sommer la reine d'ordonner à Julien et à son compagnon de leur livrer passage.

Mais, ainsi qu'il l'avait craint, tout délai dans des circonstances pareilles pouvait être gros d'imprévu.

Un bruit tumultueux parvint à ses oreilles du côté de l'escalier.

Il détourna la tête en blémissant, tira son épée qu'il avait laissée jusqu'alors au fourreau, laissant à ses compagnons le soin de lui frayer un passage. Une des portes de l'immense salle s'ouvrit brusquement.

Et Mac Sweeney, sa moustache blanche couverte de poussière, l'œil en feu, la sueur ruisselant sur son visage franc et mâle, fit irruption, sa claymore dans la main droite, à son poing gauche un pistolet armé.

Une vingtaine de soldats également armés, prêts à la lutte, le suivaient. Parmi eux étaient un certain nombre de gardes que le remords avait emportés, ou qui, ayant cédé à la force, saisissaient l'occasion de racheter leur faute.

Mac-Sweeney s'arrêta haletant, superbe.

D'un geste large de sa claymore redoutée, il salua la reine, et mesurant le duc de Rosberg et ses compagnons de son regard qui n'avait jamais connu la peur, il laissa tomber ces mots significatifs :

— J'arrive à temps !

## XCH — COMLOT AVORTÉ

De nouve, un imposant, un saisissant silence avait suivi l'apparition inattendue, les éclatantes paroles du vieux guerrier.

Sa venue changeait la face des événements.

Marie Stuart rompit la première ce silence.

— Oui, fidèle capitaine, dit-elle ; et soyez honoré pour votre dévouement, vous qui ignorez les louches trahisons...

Elle fixa les conjurés :

— Grâce à vous, la majesté royale ne subira pas l'outrage qu'on méditait peut-être de lui infliger. Grâce à vous et grâce aussi aux deux nobles caractères que vous avez pris sous votre égide, à qui vous avez accordé votre estime, et qui la méritent bien.

Et de son geste, qui, à ce moment, fut plus qu'un geste de reine, elle montra Joë et le fils du chevalier d'Avenel, qui, prévoyant une nouvelle lutte n'avait pas abandonné leur menaçante attitude.

— Merci à eux ! prononça le vieux soldat, merci à eux, pour avoir suppléé à la félonie de ceux qui avaient fait serment ! Je les avais donc bien jugés !

Il s'avança jusqu'auprès de sa souveraine ; et, désignant le groupe des seigneurs d'une façon peu équivoque :

— Madame, n'avez-vous aucun ordre à me donner ?

Son regard s'était fixé sur lord Rosberg et il avait besoin du respect qu'il éprouvait envers la reine pour ne le point provoquer sur-le-champ et lui faire explorer sa félonie séance tenante.

Le grand seigneur compta ceux qui l'entouraient, évalua le nombre des soldats et des gardes qui accompagnaient le vieux guerrier.

La lutte était bien chanceuse.

Savait-il même si Mac Sweeney n'avait pas quelques renforts dans un des corridors du palais ?

Il avait manqué son coup.

La prudence exigeait qu'il se mit en sûreté avant que la retraite ne lui fût coupée.

Dans ce dernier cas, l'escorte imposante qui l'attendait dans la cour d'honneur ne pourrait rien pour lui, privée de ses chefs, et trop loin pour agir assez vite.

Marie Stuart, ayant horreur du sang, qui n'aurait pas manqué d'être répandu dans ce cas, hésitait à donner au virux capitaine l'ordre qu'il paraissait lui demander d'attaquer le duc de Rosberg et de ses partisans et de les faire prisonniers.

Le duc comprit qu'il fallait profiter de cette hésitation.

(A suivre.)

## LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va siraptement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

(Suite)

A mon cher ami JOAQUIN IBANEZ

# VALENCIA

MARCHE

Prix net: 0<sup>fr</sup>50<sup>c</sup>

J. SANCHO

1<sup>re</sup> MANDOLINE

Tempo di Marcia

The musical score is written for a single mandolin. It begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 2/4 time signature. The tempo is marked 'Tempo di Marcia'. The score contains ten staves of music. The first staff starts with a fortissimo (*ff*) dynamic. The second and third staves feature a crescendo leading to a fortissimo (*f*) dynamic, followed by a piano (*p*) dynamic. The fourth staff includes first and second endings, with the second ending marked piano (*p*). The fifth and sixth staves continue the melody with piano (*p*) dynamics. The seventh staff features first and second endings, with a fortissimo (*f*) dynamic. The eighth and ninth staves conclude with a fortissimo (*ff*) dynamic. The tenth staff is labeled 'TRIO' and changes to a 6/8 time signature, starting with a piano (*p*) dynamic and a second ending.

1<sup>re</sup> MANDOLINE

The musical score for the 1st Mandolin consists of 12 staves of music. The key signature is one sharp (F#), and the time signature is 2/4. The score includes various dynamics such as *f* (forte), *ff* (fortissimo), *p* (piano), and *ff* (fortissimo) at the end. There are also articulations like accents (>) and slurs. The score is divided into sections labeled 1<sup>a</sup> and 2<sup>a</sup>, with some sections having first, second, and third endings. The final staff ends with a double bar line and a final chord.

(Suite)

# VALENCIA

MARCHE

Prix net: 0f50s

J. SANCHO

GUITARE

Tempo di Marcia

The musical score is written for guitar and consists of ten staves. The first staff is the melody, starting with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 6/8 time signature. It begins with a forte fortissimo (ff) dynamic. The subsequent staves are the guitar accompaniment, featuring chords and rhythmic patterns. Dynamics include forte (f), piano (p), and fortissimo (ff). There are first and second endings marked '1ª' and '2ª'. The piece concludes with a 'TRIO' section marked 'p'.

GUITARE

The musical score is written for guitar and consists of 11 staves. It begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The first staff contains a series of chords and eighth notes. The second staff includes two first endings (1a) and two second endings (2a). The third staff continues the melodic and harmonic development. The fourth staff features a first ending (1a) and a second ending (2a). The fifth staff starts with a forte dynamic marking (*ss*) and a melodic line. The sixth staff includes accents (*>*) over several notes. The seventh staff continues the melodic line. The eighth staff includes first (1a) and second (2a) endings. The ninth staff features a piano dynamic marking (*p*). The tenth staff continues the melodic line. The eleventh staff concludes the piece with a forte dynamic marking (*ss*) and a final chord.